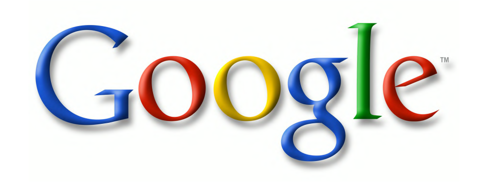
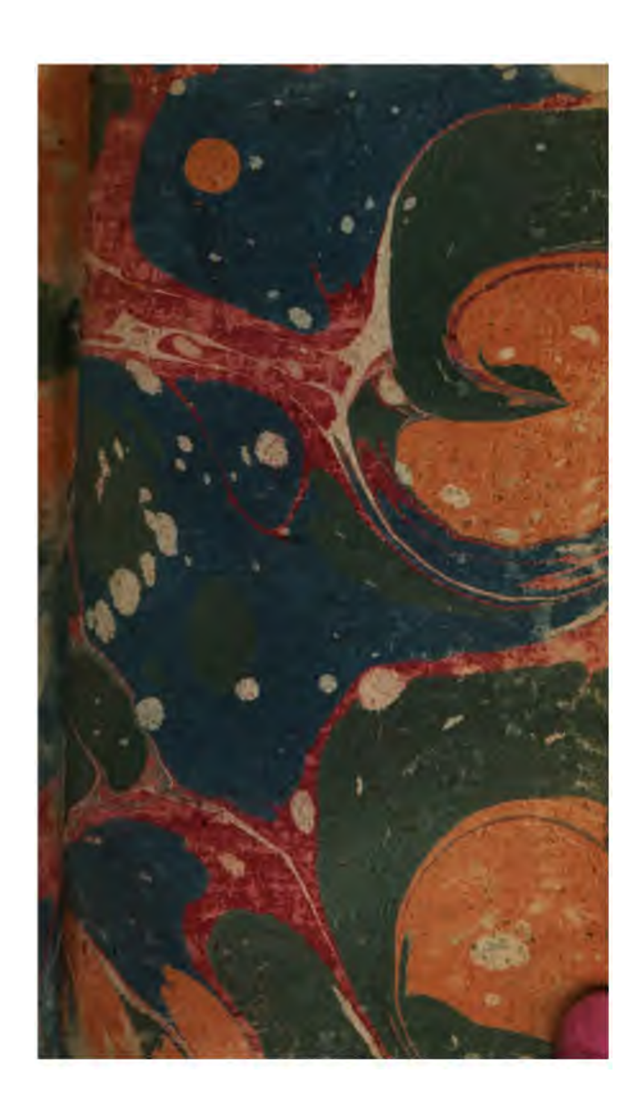







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





rare et curieux.

a | par Mad^e. Murat

coll. B. 4^t.

450

4,50

J. P. Rousset

~~M^tr du Serre~~

par M^{de} la Comtesse de Murat.

il y a une édit: de 1753 sous

le titre les lutins de Kernosy

portant le nom de l'auteur;

c'est la même, sauf le titre et

la date.

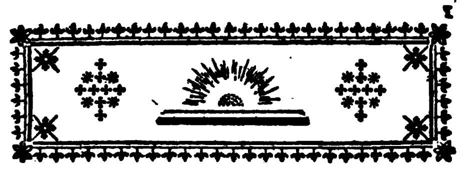
LE SÉJOUR DES AMANS OU *LES LUTINS* DU CHATEAU *DE KERNOSY.*

PREMIÈRE PARTIE.



A LEYDE;

M. DCC. LXXIII



LES LUTINS DU CHATEAU DE KERNOSY.

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIERE PARTIE.

LA Vicomteſſe de Kernoſy paſſoit preſque toute l'année dans ſon château, qu'elle eſtimoit comme le plus charmant ſéjour de toute la Bretagne. C'eſt un fief noble, dont ſes ancêtres ont ſucceſſivement porté le

nom, où elle-même a été élevée dès sa plus tendre jeunesse, & dont la situation avantageuse offre de tous côtés quelque chose de singulier, fort agréable à la vûë. Ses deux niéces, toutes deux très-aimables & jeunes, demeuroient dans ce lieu avec elle, & trouvoient bien triste de passer leurs beaux jours dans une demeure si solitaire, si éloignée du commerce du monde, distante de dix lieuës de la ville la plus prochaine, & d'un quart de lieuë du village.

Ce château est un bâtiment à l'antique, qui conserve pourtant un air de grandeur : d'abord on y voit des portes de fer, de grosses tours, des fossés profonds, des ponts-levis à demi rompus ; ensuite de grandes galeries sans aucun ornement, des salles & des chambres spacieuses, dont les fenêtres sont si étroites que le jour n'y peut entrer qu'imparfaite-

ment, l'herbe y croît en été aussi haute qu'en pleine campagne; enfin ce château est précisément sur le modèle de ceux où l'on dit qu'il revient des esprits. C'étoit aussi l'opinion commune de ce païs-là: on en contoit depuis plus de cent ans des choses merveilleuses: Mesdemoiselles de Kernosy savoient dès leur enfance toutes les histoires des *Lutins* de ce château, leurs gouvernantes leur en avoient fait mille fois le récit; mais quoiqu'elles eussent presque toujours demeuré dans ce lieu, elles n'avoient jamais rien vû ni entendu qui pût leur persuader qu'il y eût quelque vérité à cette croyance vulgaire.

Un soir que la vieille Vicomtesse s'étoit couchée de fort bonne heure, Melles. de Kernosy se retirerent dans leur chambre & s'assirent auprès du feu, ne voulant pas se mettre sitôt au lit.

Voilà un tems bien agréable pour être

à la campagne, dit Melle. de Kernosy, en entendant le vent qui siffloit dans les fenêtres; en vérité je ne puis résister à l'ennui mortel que ma tante nous donne. Vous avez raison, ma sœur, dit Melle. de St. Urbain, (c'étoit le nom de la cadette) je suis au désespoir d'être ici, & mon désespoir augmente, ajouta-t'elle en souriant, quand je songe qu'à Paris on court le bal à l'heure qu'il est, pendant que nous sommes dans ce maudit château assiégées par la neige, & sans aucuns plaisirs.

Cette charmante fille alloit faire un détail de tous les agrémens de Paris pendant le carnaval; mais Melle. de Kernosy se leva tout-à-coup de dessus son fauteuil, en faisant un grand cri. Qu'avez-vous, ma sœur? lui dit-elle, toute étonnée de son action. Voyez, voyez, reprit Kernosy toute effrayée: St. Urbain regarda,

& vit une lettre attachée à une petite chaîne d'argent qui defcendoit par la cheminée, & on la tenoit à une diſtance affez élévée pour empêcher que le feu ne prît au papier. Quoi! dit St. Urbain, c'eſt un billet qui vous effraye ſi fort? J'ai cru que vous aviez des viſions épouvantables. Voyons, continua-t'elle, en prenant les pincettes pour attraper le billet ſans ſe brûler; voyons promptement ce que cela ſignifie. Comment, dit Kernoſy, vous allez prendre ce papier? vous n'y penſez pas. Laiſſez cela, ma ſœur, je vous en prie, & apellons quelqu'un; apellons donc ma tante, reprit St. Urbain, elle fera peur à l'eſprit. Ne riez point, dit Kernoſy, j'ai une frayeur épouvantable; mais de quoi? reprit St. Urbain, vous voyez bien que l'eſprit n'eſt pascéans, puiſqu'il prend la peine de nous écrire; en achevant ces paroles, elle prit

le papier avec des pincettes & l'ouvrit dans le moment même, malgré Kernosy qui mouroit de peur. L'écriture de l'esprit est fort lisible, dit St. Urbain en regardant ce billet. Voyons un peu ce qu'il veut nous dire : elle le lût, & y trouva ces paroles.

BILLET.

Vous êtes toutes deux trop aimables pour demeurer toujours seules dans un lieu aussi solitaire que celui-ci ; on ne peut vous avoir vûës & n'avoir pas le cœur sensible à vos beautez & à vos ennuis ; chargez-nous du soin de vos plaisirs, & l'on fera de son mieux pour vous réjoüir : on y parviendroit sans doute si des cœurs tendres & fidèles vous paroissoient dignes de votre attention.

LES LUTINS DU CHATEAU.

Qu'est-ce que tout ceci ? dit Mlle. de Kernosy qui avoit eu le tems de se rassu-

ter un peu. Je ne ſai, répondit St. Urbain, mais on nous promet des plaiſirs & des amans fidèles; je ſuis d'avis que nous acceptions le marché.

Kernoſy n'oſoit faire un pas dans ſa chambre, & St. Urbain ayant regardé dans la cheminée, ne vit plus la petite chaîne: elle le dit à ſa ſœur. Elle a diſparu! s'écria Kernoſy, apellons du monde. Dans ce moment un lumignon de la bougie auprès de laquelle étoit le billet, tomba ſur ce papier déjà fort ſec d'avoir été ſuſpendu quelque tems dans la cheminée, le feu y prit facilement, & le conſuma avec aſſez de promptitude.

Cet accident très-naturel fit preſque évanoüir Kernoſy, & St. Urbain même perdit toute aſſurance; elle apella leurs femmes de chambres qui couchoient dans une tour fort proche, & qui accoururent; St. Urbain leur dit toute affrayée

que sa sœur venoit de se trouver mal, elles attribuerent sa frayeur à cet évanoüissement; aussi-tôt on jetta de l'eau sur le visage de Melle. de Kernosy, on la mit au lit; & peu de tems après elle se trouva beaucoup mieux, mais elle ordonna à ses femmes de demeurer dans sa chambre; St. Urbain se coucha auprès d'elle, pour être plus assurées, si elles entendoient encore quelque chose.

Vous avez bien fait, dit Kernosy tout bas à sa sœur, de ne rien dire à nos femmes de la peur que nous avons euë; cela se seroit répandu demain, & comme nous n'avons plus ce billet, on nous auroit pris pour des visionnaires. St. Urbain convint qu'il ne falloit point parler de leur aventure; enfin le jour les ayant rassurées, elles s'endormirent.

L'une & l'autre ne furent éveillées qu'à midi par le bruit d'un carrosse & des che-

vaux que l'on entendoit dans la cour du château. Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Kernosy. C'est peut être des plaisirs que le Lutin nous envoye, répondit St. Urbain. O ! ma sœur, reprit Kernosy, je ne suis pas encore bien remise de ma frayeur, oublions, s'il se peut, le Lutin. Dans ce moment une des femmes de la Vicomtesse entra, & leur aprit qu'une troupe de comédiens venoit d'arriver; qu'ils avoient aporté une lettre à Madame la Vicomtesse, qu'elle l'avoit lûë, & qu'ensuite elle avoit dit à ces comédiens de rester au château.

Comment ! dirent-elles en se levant, notre tante veut bien qu'ils demeurent; il faut que quelque puissance supérieure s'en mêle. A peine avoit-elle achevé ces mots, qu'on entendit encore du bruit dans la cour : elles envoyerent demander ce que c'étoit, & on leur vint dire que

c'étoit une troupe de violons & de musiciens qui venoient d'arriver. Alors St. Urbain dit à sa sœur, en la prenant sous le bras : allons voir la phisionomie de ces gens-là. Elles allerent à la chambre de la Vicomtesse, qui leur dit dès qu'elles furent entrées, avec un air riant qu'elles ne lui avoient jamais vû : hé bien ! Mesdemoiselles, vous plaindrés-vous encore de l'ennui que vous avez dans ce païs ci ? Voilà, ce me semble, assez de divertissemens qui vous viennent. Qu'avez-vous donc ? dit-elle en regardant l'effrayée Kernosy, vous voilà de mauvaise humeur à contre-tems : je me suis trouvée mal cette nuit, dit Kernosy, mais je crois que ce ne sera rien. Hé ! de quel païs, ma tante, dit St. Urbain, nous arrivent tant de plaisirs ? Vous êtes trop curieuse, répondit la Vicomtesse avec un air froid ; laissez-moi seule, j'ai affaire : allez voir les prépara-

tifs que l'on fait pour ce soir. Ma tante est assurément la confidente des Lutins, dit St. Urbain tout bas à sa sœur, vous voyez qu'elle leur garde le secret : elles passerent dans une grande salle où elles trouverent des ouvriers occupés à dresser un théâtre & à rajuster des décorations qui leur parurent assez belles & assez bien entenduës ; delà elles allerent à la chapelle du château faire leur prière : & quelque tems après on les vint quérir pour dîner. Dès qu'elles furent sorties de table, elles retournerent dans leur chambre quitter leur négligé, & s'habiller pour faire honneur à la compagnie. St. Urbain trouva dans sa poche un billet : elle le lût à Kernosy. Voici ce qu'il contenoit :

BILLET.

Vous voyez que nous vous tenons parole, nous cherchons à vous divertir, & nous avons trouvé le secret d'adoucir l'humeur

insuportable de votre tante. L'évanoüissement de Melle. de Kernosy nous a donné beaucoup d'inquiétude ; n'ayez point de peur, l'amour ne doit jamais effrayer quand on est jeune & belle.

Les Lutins sont bien galans, dit-elle en achevant la lecture de ce billet ; mais celui-ci ne m'épouvante point, il n'est pas venu seul comme l'autre ; & on peut facilement l'avoir mis dans ma poche pendant que je regardois travailler ce peintre qui racomodoit une décoration. Voïons ce que tout ceci deviendra ; mais prenons garde que le feu ne se mette à ce billet comme au premier, qui nous a tant effrayées ; il faut le serer sous la clef, peut être quelque jour en reconnaitrons-nous l'écriture. Les deux sœurs employerent le reste de la journée à leur ajustement ; & leur beauté avec ce petit secours, étoit si surprenante, qu'on les trouva dignes

d'aller briller dans les plus superbes fêtes du monde.

Melle. de Kernosy étoit blonde, elle avoit le teint d'une blancheur éclatante, le tour du visage agréable, & de grands yeux bleux perçans jusques au fond de l'ame; un sourire gracieux découvroit de belles dents, & même augmentoit l'éclat de sa bouche, dont les levres étoient d'une couleur aussi vive que le corail; sa gorge & ses mains relevoient encore tous ces avantages de la nature, & tant de beautez, sans doute, pouvoient causer de l'amour; mais sa taille avantageuse accompagnée d'un air noble, imposoit de telle sorte qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec des sentimens de respect; & l'égalité de son esprit faisoit qu'on remarquoit dans toutes ses paroles une justesse qu'on ne sauroit acquérir que par la pratique du monde, & une par-

faite connoiſſance des belles lettres.

La jeune St. Urbain avoit le viſage rond, le teint fin, mais un peu plus brun que celui de ſa ſœur; ſes cheveux étoient noirs, & ſes yeux de la même couleur, bien fendus & d'une vivacité ſurprenante; ſa bouche petite & gracieuſe renfermoit de belles dents, blanches comme l'yvoire & parfaitement bien rangées; un air aiſé répandu ſur toute ſa perſonne, n'empêchoit pas qu'on ne remarquât en elle un port majeſtueux à la danſe comme à la promenade: & quoiqu'elle ne fût pas ſi grande que Kernoſy, ſa taille étoit d'une proportion ſi admirable, qu'on auroit eu de la peine à ſe déterminer pour le choix entre l'une & l'autre des deux ſœurs. Ses manières engageantes naturellement & enjoüées, inſpiroient la joïe dans les cœurs dès qu'elle paroiſſoit. Elle avoit la répartie prompte & pleine d'eſ-

prit. Bien ſouvent même elle ſavoit animer une converſation languiſſante, par quelque choſe de hardi qu'elle avançoit bruſquement. D'abord on eut dit qu'elle le faiſoit ſans réfléxion, mais elle ſoutenoit ſon diſcours par des raiſons ſi ſolides, qu'il ne lui eſt jamais rien échapé qui ne fût de bon ſens, qui ne fît plaiſir, & qui ne fût digne de ſa naiſſance.

Ces deux charmantes ſœurs n'étoient pas encore ſorties de leur chambre, lorſqu'on leur vint dire qu'un homme à cheval venoit d'annoncer à Mme. la Vicomteſſe, que ce jour même trois Dames du voiſinage devoient arriver à ſon château. Tant mieux, dit St. Urbain, j'en trouverai la comédie plus agréable s'il y a beaucoup de ſpectateurs; ſachons donc le nom de ces Dames? C'eſt, répondit une de leurs femmes, la Marquiſe de Briance, la Comteſſe de Salgue & la Baronne de

Sugarde. Voilà très bonne compagnie, dit Melle. de Kernosy ; mais il me semble que cela seroit encore mieux si les frères de la Marquise de Briance étoient en ce païs-ci. Ils n'y reviendront pas sitôt ; quand on est à Paris environné de plaisirs, on se souvient rârement des Dames qu'on a laissées en province. C'est selon, dit St. Urbain en riant ; croyez-vous que le Comte & le Chevalier de Livry trouvent dans cette ville beaucoup de Dames plus aimables que nous ? Je me souviens bien que nous n'y en trouvâmes pas un grand nombre il y a six mois.

L'équipage de la Marquise entrant alors dans le cour, obligea les deux sœurs de descendre pour aller au devant d'elle ; Mme. la Vicomtesse étoit accouruë la première, parée comme une jeune personne ; son habit, qu'elle assuroit être amaranthe brun, étoit de velours couleur de

feu très vif. Les Dames monterent à son apartement, & parurent étonnées de voir un théâtre qu'on achevoit d'élever dans la grande salle. Une troupe de comédiens est arrivée ici ce matin, dit la Vicomtesse, & je les ai retenus pour divertir mes niéces pendant ce carnaval; on loua sa complaisance, & toute la compagnie entra dans sa chambre.

La Vicomtesse avoit près de soixante ans, elle vouloit être belle quoiqu'elle ne l'eût pas même été pendant sa première jeunesse. Jamais femme n'a été d'une humeur si difficile; elle étoit fort riche, veuve depuis cinq ans, & le dessein qu'elle avoit de se remarier ne s'étant pas encore éxécuté, parcequ'elle n'avoit trouvé personne, disoit-elle, qui fût assez bien aimer; elle auroit voulu un héros comme Amadis, Galaor lui paroissoit trop volage; Alexandre n'aimoit pas assez tendrement,

& César avoit un trop grand nombre de maîtresses. Enfin elle cherchoit un Amadis, & n'en ayant point trouvé en Bretagne, elle avoit fait un voyage à Paris, où n'en trouvant pas davantage, elle retourna à son château, attendant que la fortune lui envoyât un Chevalier digne d'être son amant. Comme elle étoit riche, de grande qualité, & qu'elle possédoit les plus belles terres de la province, quantité de grands Seigneurs de ce païs s'empresserent auprès d'elle, mais il est aisé de juger comment une personne qui vouloit absolument un héros, trouvoit peu galans les provinciaux qui parloient d'abord de mariage.

Melles. de Kernosy étoient soumises à cette capricieuse personne; elles avoient perdu leur mère dès leur enfance : leur père en mourant les avoit obligées par son testament à demeurer sous la tutelle

de la Vicomteſſe ſa belle-ſœur, & ces aimables filles depuis quatre ans étoient auprès d'elle.

La Vicomteſſe ne ſe preſſoit point de les marier, elle avoit refuſé tous les partis qui s'étoient préſentés, quoiqu'il y en eût de fort avantageux; l'un n'avoit pas aſſez de valeur, l'autre étoit mal fait, l'autre n'étoit pas d'un âge ſortable; enfin il ne s'en trouvoit point à ſon gré. Cependant elle joüiſſoit paiſiblement du bien conſidérable des deux niéces.

Cette capricieuſe aimoit à faire la grande Dame ſur ſon paillier; la manière dont elle reçut la compagnie, marquoit aſſez que la dépenſe ne l'étonnoit pas. Elle ordonna pendant la converſation, qu'on préparât une collation, où tout ce qu'il y avoit de plus exquis pour la ſaiſon dans le château fut ſervi. Ses ordres furent ſi ponctuellement éxécutés, que tout ſe

trouva prêt pour la comédie dans le moment que chacun se levoit de table.

Toutes les Dames passerent dans la salle, elles y trouverent un petit théâtre bien éclairé ; la décoration représentoit une chambre magnifique : enfin toutes les personnes de distinction & de même sexe prirent leurs places. Les domestiques de la Vicomtesse, & tous les habitans des environs qui étoient accourus au bruit de la fête, composerent un parterre fort aisé à contenter. Huit violons & quatre hautbois joüerent l'ouverture, & les comédiens commencerent la piéce qu'on nomme l'*Esprit Folet*.

Elle fut assez bien joüée ; & comme elle avoit beaucoup de raport à l'aventure de la nuit, les deux sœurs se regarderent plusieurs fois, mais elle ne se purent rien dire, la Marquise de Briance & la Comtesse de Salgue étoient placées entr'elles.

A la fin de la comédie l'orcheſtre joüa des morceaux excellens du triomphe de l'Amour.

On paſſa dans une ſalle prochaine où l'on ſervit un magnifique ſoûper; la Vicomteſſe l'avoit ordonné, & c'étoit la ſeule choſe qu'elle entendoit bien. La converſation fut vive; la Baronne & St. Urbain diſoient qu'il manquoit un bal aux plaiſirs de cette journée; elles ſoutenoient encore leur théſe avec chaleur, quand on aperçut un valet de chambre qui vint parler à Mme. la Vicomteſſe: allons, Meſdames, leur dit-elle, un moment après que le repas fut fini, paſſons, s'il vous plaît, dans la petite galerie; la compagnie fut également ſurpriſe d'y trouver des luſtres allumés, des violons, des hautbois, & pluſieurs troupes de maſques. Il y en avoit de fort bonne mine que ces Dames crurent n'avoir point vû parmi les acteurs

qui avoient repréſentés l'Eſprit Folet.

Un d'eux vêtu à la grecque vint prendre la Vicomteſſe, qui commença le bal par une courante; elle l'acheva en diſant qu'elle réüſſiroit beaucoup mieux au menuet & aux autres danſes moins ſérieuſes.

Kernoſy & St. Urbain firent des merveilles, on n'a jamais vû plus de légéreté & de juſteſſe. Leurs danſes furent accompagnées de toutes les graces que les Bretonnes y ſavent donner. Le maſque vêtu à la grecque, ne quittoit preſque point la Vicomteſſe, au grand étonnement de ſes niéces. Cependant un joli maſque s'aprocha de Melle. de Kernoſy; ſon habit étoit de velours noir, fait à l'eſpagnol; il avoit des plumes couleur de feu à ſon chapeau; ſa taille étoit belle : il venoit de danſer, & la délicateſſe de ſes pas, accompagnée d'une légéreté ſurprenante, avoit charmé tout le monde.

Les Lutins du château ſont bien malheureux, dit-il à Kernoſy, de vous avoir épouvantée ; mais vous êtes ſi belle ce ſoir, qu'ils peuvent ſe flatter que votre ſanté eſt parfaite. Kernoſy voulut ſortir de ſa place, entendant encore parler des Lutins ; l'Eſpagnol en l'arrêtant lui dit : demeurez un moment, je vous prie, je vous expliquerai l'aventure de la nuit paſſée. Il leva ſon maſque, & Kernoſy le reconnaiſſant pour le Comte de Livry, frère de la Marquiſe de Briance, fut à peu près auſſi ſurpriſe que ſi elle eut vû le Lutin, dont l'événement lui avoit fait perdre la connaiſſance.

Ce mouvement précipité fut pourtant bien different de celui de la peur ; elle ne ſongea plus à s'en aller. Quoi ! c'eſt vous, Comte ? lui dit-elle : hé ! quelle raiſon vous fait paraître ſous ce déguiſement, dans un lieu où vous pouvez être comme

Mme. votre ſœur ? J'ai trop de choſes à répondre aux queſtions que vous me faites, répondit le Comte, pour oſer le faire ici, & cependant je meurs d'impatience de vous éclaircir; faites-moi la grace d'entrer en ſortant d'ici dans la chambre de ma ſœur. Irez-vous, Mademoiſelle ? continua-t'il, voyant que Kernoſy rêvoit profondément; puis-je me flatter de vous voir un quart d'heure ſans témoins ſuſpects ? que j'ai de choſes à vous dire! La Marquiſe eſt trop de mes amies, répondit Kernoſy en rougiſſant, pour que je refuſe d'aller m'éclaircir avec elle de tout ce qui ſe paſſe ici.

La Vicomteſſe vint alors prendre l'Eſpagnol pour danſer, & interrompit cette converſation. Kernoſy avoit bien envie de faire part à St. Urbain de ſon aventure; mais elle ne douta pas qu'elle n'en fut inſtruite, quand elle vit à genoux auprès d'elle

d'elle un petit masque vêtu en scaramouche, qui joüoit à merveille de la guitarre; sa taille étoit fine & parfaitement belle; une grande quantité de cheveux noirs, naturellement frisés, le fit aisément reconnaitre par Kernosy pour le Chevalier de Livry: elle lui laissa le soin d'aprendre à St. Urbain qui étoient les Lutins du château.

Le bal ne finit qu'après minuit. Aussitôt Mme. de Kernosy conduisit la Comtesse à son apartement. St. Urbain mena la Baronne dans le sien, & Kernosy qui étoit depuis longtems amie de la Marquise, l'accompagna jusqu'à sa chambre. St. Urbain avoit trop d'impatience de retrouver la compagnie qu'elle savoit être dans la chambre de la Marquise, pour s'amuser avec la Baronne; elle fit peu de complimens, & vint du même pas les joindre. A peine étoit elle entrée, que le

Comte & le Chevalier de Livry qui avoient promptement changés d'habits arriverent.

La converſation fut d'abord tumultueuſe, on ſe fit mille queſtions ſans ſe donner le tems d'y répondre; mais enfin Kernoſy ayant prié le Comte de l'éclaircir parfaitement du deſſein qui les faiſoient venir *incognito* dans un lieu où tout le monde étoit de leurs amis. Comme il n'y avoit perſonne de ſuſpect dans la chambre, chacun ayant pris ſa place auprès du feu, le Comte commença ainſi ſon récit:

Il y a un an que nous eûmes l'honneur de vous voir pour la première fois, dit-il en s'adreſſant à Mlle. de Kernoſy, on ſe ſouvient longtems d'une vûë ſi charmante; vous vintes chez ma ſœur avec Mme. votre tante, nous arrivions de l'ar-

mée mon frère & moi, & nous n'avions alors de passion que celle d'aller à Paris passer tout le tems que nous pouvions être éloignés de nos régimens. Le plaisir de vous voir nous fit changer de dessein; nous ne pensâmes plus qu'à demeurer dans un païs où nous ne croyions pas en arrivant passer huit jours sans mourir d'ennui. Je pris la liberté de déclarer ce que je pensois à Mlle. de Kernosy, & je ne doutai pas que le Chevalier ne s'expliquât aussi à Mlle. de St. Urbain.

Cela n'est pas de votre narration, Mr. le Comte, interrompit St. Urbain en souriant, il faut bien que vous laissiez quelque chose à dire au Chevalier, s'il lui prend en fantaisie de conter aussi ses aventures. La Marquise rit de l'imagination de St. Urbain; & Kernosy ayant prié le Comte de continuer, il reprit ainsi:

Je ne parlerai donc plus de Mlle. de St. Urbain, puiſqu'elle me le défend. Mlle. de Kernoſy reçut les marques de mon reſpectueux attachement avec une froideur capable de glacer tout autre cœur que le mien ; je continuai de lui marquer mon reſpect & ma tendreſſe, mais elle n'en fut que faiblement touchée.

Si Mlle. de St. Urbain me le permettoit, continua-t'il en riant, je dirois que le Chevalier étoit ou plus heureux ou plus amoureux que moi ; car il eſt certain qu'il paraiſſoit plus content. Vous jugez ſur de faibles aparences, interrompit St. Urbain, vous êtes bienheureux que j'entende raillerie. Je prétens conter auſſi, reprit le Chevalier, & l'on verra ſi je ne ſaurai pas faire des réfléxions à mon tour.

Taiſez-vous, Chevalier, dit la Marquiſe, je veux aprendre dans ce récit mil-

le choses que je ne sais pas encore. Des affaires indispensables, continua le Comte, nous rapellant à la Cour, nous fûmes obligés de partir, & jamais je n'ai senti une pareille tristesse; Mlles. de Kernosy étoient retournées chez elles, Mme. leur tante les avoit emmenées le jour que je reçus la cruelle lettre qui me forçoit à quitter ce païs-ci. Je me flattai que j'aurois du moins la satisfaction de dire adieu à Mlle. de Kernosy; mais ma sœur m'aprit que Mme. la Vicomtesse ne souffriroit pas que des gens de notre âge allassent rendre des visites à ses aimables niéces.

Mme. la Marquise se souvient bien de l'empressement avec lequel je la priai de me mener chez Mme. de Kernosy, mais elle avoit un peu de fièvre, & elle fut infléxible à mes prières. J'étois malade, dit la Marquise, & je veux bien vous l'avouer, je craignis que si vous revoyiez de si aima-

bles personnes, votre devoir ne fût ralenti par votre amour. Nous partîmes donc le Chevalier & moi, reprit le Comte, & nous ne nous dîmes pas quatre mots pendant le chemin; j'écrivis à Mlle. de Kernosy en partant, & je laissai un valet de chambre pour lui faire tenir sûrement ma lettre; le Chevalier le chargea d'une de sa part pour Mlle. de St. Urbain, nous attendîmes son retour à Paris avec impatience. Enfin il arriva, & nous assura qu'il avoit donné nos lettres, & que Mlles. de Kernosy n'avoient pas voulu y faire de réponses.

Peu de jours après ce valet de chambre disparut & emmena un de nos chevaux; cette action nous fit douter qu'il eût rendu fidellement nos lettres, nous songions à retourner nous en éclaircir nous-mêmes, quand tous les Colonels reçurent ordre de se rendre à leurs régimens : il

fallut obéir, cette province étoit trop éloignée pour pouvoir y passer chemin faisant, & nous n'avions point de tems à nous. Nous partîmes accablés de chagrin, & j'emportai dans mon cœur la belle idée que Mlle. de Kernosy y avoit laissée.

J'écrivis à ma sœur pour la prier de savoir, s'il se pouvoit, ce qu'étoient devenuës nos lettres; elle me manda qu'elle ne pouvoit nous en informer, parceque Mme. de Kernosy étoit allée à Paris, & y avoit mené ses deux aimables niéces. Ce contre-tems de partir de Paris précisément quand ces charmantes personnes y arrivoient, augmenta ma douleur.

En arrivant à l'armée nous trouvâmes Tadillac qui est mon parent très-proche, galant-homme, d'une figure très aimable, & d'une humeur fort réjoüissante; nous nous voyions souvent, nous lui con-

tâmes nos chagrins, en lui faiſant connaitre le caractere de Mme. la Vicomteſſe; il chercha des moyens pour aborder de ce château ſans l'effrayer, & après avoir bien imaginé, il s'arrêta au deſſein de s'en faire aimer.

Il n'eſt pas riche, l'eſpérance du bien de Mme. de Kernoſy lui plût; il me pria ſérieuſement de l'aider dans cette affaire, qu'en reconnaiſſance il faciliteroit mon bonheur. Je lui apris que la Vicomteſſe n'avoit pu ſe réſoudre à ſe remarier, parce qu'elle n'avoit point trouvé de héros, ni de cœurs qui ſuſſent aimer avec délicateſſe.

Laiſſez-moi faire, reprit le Baron de Tadillac, je paraitrai devant-elle en héros de roman, & j'aurâi encore plus de délicateſſe qu'elle n'en imagine. Il n'y aura pas grand mal, ajouta-t'il de pouſſer la choſe dans le ridicule, cela n'en ſera

que plus conforme à nos amours.

Ce projet nous amusa toute la campagne, le Baron s'en réjoüissoit, & moi j'étois véritablement inquiet, parceque j'étois véritablement amoureux. On mit les troupes en quartier d'hiver, & nous partîmes enfin pour revenir en ce païs-ci avec une joye incroyable. Nous arrivâmes il y a dix jours chez ma sœur, il étoit minuit : nous défendîmes à nos gens de parler de notre arrivée ; je demandai à Mme. la Marquise de vos nouvelles avec un empressement qui lui fit juger que mon amour ne s'étoit pas affaibli par l'absence.

Nous concertâmes avec le Baron pour voir comment nous pourions avoir accès dans ce château ; il alla chercher des comédiens à Rennes & des musiciens, il les amena en diligence chez ma sœur, & pendant ce tems-là ayant gagné un de

vos domestiques, il me fut facile, au retour du Baron, de faire cette folie qui effraya tant Mlle. de Kernosy.

On fit un petit trou au plancher d'en-haut pour passer le billet & la petite chaîne : le Baron écrivit ce billet parcequ'on ne connaissoit pas son écriture ; il éxécuta fort bien l'entreprise, & je fus au désespoir quand je compris par le bruit que nous entendîmes, que Mlle. de Kernosy s'étoit trouvée mal : j'aurois été sur le champ lui demander pardon de notre folie, si je n'avois craint de me découvrir à ses femmes que nous entendîmes dans sa chambre, & qui n'en sortirent plus.

Nous allâmes rejoindre nos gens à un village qui est à deux lieuës d'ici ; nous en avons fait partir ce matin les comédiens : un d'entr'eux a présenté une lettre du Baron à Mme. de Kernosy. Voici ce qu'elle contenoit :

L'AMANT INCONNU A LA BELLE VICOMTESSE DE KERNOSY.

Je vous vis à Paris il y a six mois, Madame : quelle vûë ! mon cœur ne la peut oublier ; je vous suivis à tous les spectacles, mais aussi respectueux amant que je suis tendre & fidèle, je n'osai vous déclarer mon amour. Mon devoir me rapella à l'armée, je suivis la gloire avec plaisir, parceque je sais que vous l'aimez. L'amour me rapelle auprès de vous : je viens donc, Madame, pour tâcher de me rendre digne de vous plaire par mes soins & par mon attachement ; l'amour veut être environné de jeux & de plaisirs, trouvez bon que cette troupe de comédiens vous divertisse, je me rendrai ce soir auprès de vous.

Mme. de Kernosy, continua le Comte, a été charmée de cette lettre ; elle a fait demeurer la troupe de comédiens.

dans le château : nous y sommes arrivés déguisés avec les musiciens ; une heure après le Baron a mis adroitement une lettre dans la poche de Mlle. de St. Urbain, pendant qu'elle regardoit achever le théâtre.

Voilà quelle a été l'aventure qui vous a donné quelqu'inquiétude ; ma sœur a bien voulu nous favoriser de sa présence & de celle des deux Dames qu'elle a amenées avec elle, qui pourtant ne savent pas nos desseins. Le Baron vêtu à la grecque a fait ce soir éxactement sa cour à Mme. la Vicomtesse ; il m'a dit en sortant, avec sa gravité ordinaire, je vois bien qu'en Bretagne je pourois passer pour un héros. Il n'a pas voulu s'expliquer davantage, mais il doit se rendre ici pour nous aprendre le succès de son amour.

Il me semble que tout favoriseroit nos vœux, si Mlle. de Kernosy & son aima-

ble sœur nous permettoient d'espérer qu'elles ne nous seront point contraires, si l'on peut porter Mme. la Vicomtesse de Kernosy à nous accorder l'honneur de son alliance.

Mlle. de Kernosy qui avoit toujours conservé un tendre souvenir pour le Comte, lui répondit fort obligeamment; St. Urbain fit sa réponse avec la même honnêteté au Chevalier, qui lui parloit tout bas, & à qui elle aprit qu'elle ni sa sœur n'avoient pas reçu leurs lettres.

On commençoit à s'éclaircir là-dessus, lorsque le Baron entra dans la chambre, encore vêtu à la grecque : il étoit bien fait, il n'avoit que dix-neuf ans, son visage étoit très-agréable, & il avoit une belle tête blonde. Comment, lui dit le Comte en lui voyant encore son habit de masque, courez-vous le bal ? Non, dit le Baron, mais je courrai bien-tôt les champs;

encore deux converſations comme celle que je viens d'avoir, & c'eſt une affaire faite; mais en récompenſe ſi je perds l'eſprit, le cœur y gagne beaucoup, car j'ai les plus beaux ſentimens du monde; Mme. de Kernoſy m'a aſſuré qu'elle n'en a jamais lûs de ſi délicats & de ſi tendres.

Mais pourquoi, dit le Chevalier, être encore vêtu comme un fou? Un bon ſurtout par le tems qu'il fait, ſeroit bien mieux que cette vieille broderie. Non pas, s'il vous plaît, dit le Baron, un amant vêtu à la grecque, a d'autres charmes aux yeux de la Vicomteſſe, qu'un amant ſimplement habillé à la françaiſe : elle m'a même comparé d'abord à Alcibiade.

Vous êtes trop fou de la moitié, Baron, dit la Marquiſe; mais allons au fait. A quoi en êtes vous? J'en ſuis à l'eſpérance, reprit le Baron, on me permet d'en prendre beaucoup, & je reſterai ici pour me

rendre digne de cet honneur. Il faudra que ces Meſſieurs, continua le Baron en regardant le Comte & le Chevalier, arrivent ici comme s'ils venoient de chez Mme. la Marquiſe de Briance, & ne l'aïant pas trouvée chez-elle, il ſera fort vraiſemblable qu'ils viennent la chercher dans un lieu où la compagnie eſt ſi bonne.

On aprouva l'avis du Baron; & la nuit étant déjà fort avancée, le Comte & le Chevalier jugerent à propos de partir pour aller paſſer quelques heures au village le plus proche, & pouvoir revenir au château avant dîné. Les deux aimables ſœurs après avoir donné le bonſoir à la Marquiſe, ſe retirerent dans leur apartement. Elles ne s'endormirent de longtems, la joïe de retrouver fidèles deux hommes très-aimables, leur fourniſſoit aſſez de ſujet pour s'entretenir; enfin le ſommeil règna paiſiblement dans tout

le château, excepté dans la chambre de Mme. de Kernosy; elle eût trouvé contre les règles de dormir, quand même elle en auroit eu envie, après une conversation comme celle qu'elle venoit d'avoir avec son héros.

Les Dames ne se leverent qu'à midi. Pour la Vicomtesse elle étoit levée d'assez bonne heure, & elle avoit fait deux ou trois projets de lettres tendres, avant de s'apliquer au soin de son ajustement. Ses deux aimables niéces s'éveillerent avec cette joïe qui se fait si bien sentir quand on espere de passer le jour avec ce qu'on aime. Chacun étoit occupé d'un soin different: la Comtesse de Salgue n'avoit pu résister aux charmes du jeune Baron de Tadillac, & la Marquise de Briance, soupiroit en secret pour un jeune amant absent. Enfin l'amour avoit résolu de triompher dans ce vieux château, &

de n'y pas laisser de cœurs tranquilles.

A l'heure de midi ou environ, le Comte & le Chevalier arriverent en chaise de poste. Ils demanderent d'abord la Marquise de Briance; elle les présenta à la Vicomtesse, & lui dit tout ce qui avoit été concerté entr'eux. La tante suivie des deux niéces les reçut avec joïe, & les pria de demeurer pour prendre part aux plaisirs que le hazard nous a envoïé, dit-elle, en souriant disgracieusement.

Le Baron qui avoit aussi eu ordre de la Vicomtesse de faire comme s'il venoit d'arriver, arriva presque en même tems, vêtu d'un gros habit de campagne, & monté sur un cheval qu'il avoit à deux pas du château. Il se fit annoncer; la Vicomtesse assura la compagnie qu'il étoit depuis longtems de ses amis. Kernosy & St. Urbain eurent bien de la peine à s'empêcher de rire. Il étoit déja tard, les com-

plimens avoient fort allongé la conversation : St. Urbain l'interrompit pour faire souvenir qu'il falloit dîner, la vûë du Baron avoit fait tout oublier.

On se mit à table, on y fut longtems, la conversation fut fort vive, tout le monde songeoit à plaire; l'amour y brilloit sous plusieurs formes differentes. La vieille Vicomtesse étoit charmée du jeune Baron; il lui disoit sérieusement des choses capables de réjoüir les gens du monde les plus mélancoliques, & elle ne sortoit point d'admiration : la Comtesse de Salgue regardoit tendrement Tadillac, l'empressement qu'il témoignoit pour la vieille Vicomtesse lui donnoit mille inquiétudes; comme elle ignoroit son dessein, elle craignoit qu'il n'eût de l'amour pour Kernosy ou pour St. Urbain, & qu'il ne songeât à ébloüir la Vicomtesse pour mieux cacher sa passion.

Mme. de Salgue étoit jeune & belle, son esprit étoit agréable ; elle avoit épousé un vieux Seigneur de la province, que ses affaires retenoient presque toute l'année à Paris, sans qu'elle ait pu jamais obtenir la permission de l'accompagner pendant ce voyage, il étoit persuadé que dans la province il n'y avoit point de Gentilhomme qui osât lui manquer assez de respect pour parler d'amour à sa femme : on avoit pourtant déjà pris cette liberté, mais le cœur de la Comtesse insensible jusques alors, avoit enfin atteint l'heure fatale.

Le Baron s'aperçut qu'il ne lui déplaisoit pas ; il n'osa lui parler devant la vieille Vicomtesse, mais ses regards lui firent entendre ce qu'elle commençoit à lui inspirer : le Comte étoit plus touché qu'il ne l'avoit encore été pour la belle Kernosy ; & elle paroissoit satisfaite de le voir

dans ces ſentimens ; St. Urbain & le Chevalier étoient charmés l'un de l'autre. La Baronne de Sugarde, à qui le Chevalier plaiſoit fort, s'aperçut de leur intelligence; mais elle avoit aſſez bonne opinion d'elle-même, pour ſe flatter de le rendre infidèle: elle étoit un peu coquette, & le Chevalier auroit ſans doute répondu à tout ce que ſes yeux lui diſoient de tendre, ſi une paſſion bien ſérieuſe n'avoit occupé alors tout ſon cœur. Pour la Marquiſe de Briance, elle n'étoit retenuë dans ce lieu que par l'intérêt de ſes frères : quelquefois un tendre ſouvenir la jettoit dans une profonde rêverie ; mais ſon humeur douce & la vivacité de ſon eſprit, empêchoient qu'on ne s'aperçût de ce qui lui faiſoit de la peine. Son entretien étoit ſi agréable, qu'on recherchoit avec empreſſement ſa compagnie, & qu'on ne s'ennuioit jamais quelque tems qu'on fût avec elle. Les traits

de ſon viſage étoient très-réguliers, ſon front, ſes yeux, ſa bouche, ſes dents étoient admirables; & tout ce composé formoit une beauté parfaite. Elle étoit fort riche, veuve depuis trois ans; & tout ce qu'il y avoit de Seigneurs conſidérables dans la province, avoient cherchés à lui plaire ſans avoir pu y réüſſir.

Telle étoit l'aimable compagnie que l'amour avoit pris ſoin de raſſembler au château de Kernoſy. On achevoit de dîner lorſqu'on entendit arriver un équipage. Tout le monde en fut fâché, car on ne ſouhaitoit plus perſonne : on vint annoncer Mr. de Fatville, Conſeiller au Parlement de Rennes. Quel homme! dit Mlle. de Kernoſy, qu'il va bien nous faire ſentir le malheur de n'oſer à la campagne faire dire qu'on n'eſt pas chez ſoi. Bon, dit St. Urbain, il ne nous ennuiera pas tant : à la vérité c'eſt un fat, il en

faut au moins un pour servir de risée à la compagnie.

Mme. la Vicomtesse qui vouloit étaler sa prudence aux yeux du Baron, fit une grande réprimande à St. Urbain de cette plaisanterie ; elle auroit duré longtems, si le Conseiller ne fût entré. Il avoit un habit rouge galonné d'argent, une grande épée penduë à un large ceinturon mis pardessus le juste-au-corps, un chapeau bordé d'or avec une vieille plume jaune, une perruque blonde fort longue & fort poudrée, si bien qu'il la semoit sur son habit & aux environs.

Il fit en entrant dix ou douze révérences sans se reposer, toutes aussi profondes les unes que les autres ; puis s'aprochant de la Vicomtesse : Il y a trop bonne compagnie chez-vous, Madame, lui dit-il avec un air décontenancé, pour n'avoir pas envie de l'augmenter. La

Vicomtesse lui répondit le compliment ordinaire : qu'il lui faisoit bien de l'honneur. J'ai bien fait courir ma chaise de poste où il y a de bons ressorts, dit Mr. de Fatville, pour arriver plutôt ici, car j'étois dans une impatience extrême de voir l'incomparable Mlle. de St. Urbain : il s'aprocha d'elle, & se mit en devoir de lui baiser la main.

Je vous suis très-obligée, dit St. Urbain, en la retirant promptement, de m'avoir sacrifié les ressorts de votre chaise de poste : ô ils ne sont pas gâtés, reprit Fatville, mes laquais m'en ont assurés. Je ne saurois m'empêcher, continua-t'il en se regardant dans un grand miroir, de vous exprimer la joïe que j'ai d'être vêtu cavalierement ; aussi je ne porte mon habit noir que les matins. Ma foi cela est fort prudent à vous, dit le Baron, car celui-là vous sied à merveille.

Fatville remercia le Baron par de grandes révérences ; & heureusement pour la compagnie, on vint avertir que la comédie commenceroit dès qu'il plairoit aux Dames de l'ordonner. Vous avez donc ici la comédie ? dit Fatville : pour moi je l'ai vûë quatre fois à Paris ; mais je ne l'aime point si je ne suis sur le théâtre. Vive les gens de bon goût, reprit St. Urbain, vous serez assurément sur le théâtre Monsieur de Fatville, vous ne sauriez être mieux placé pour vous & pour nous.

On passa dans la salle, on trouva les lustres allumés, & les violons jouoient l'ouverture. Le Baron & le Chevalier camperent Fatville sur le théâtre : ils eurent même la malice de ne lui point faire donner de chaise, & il eut la sottise de n'en pas demander, parcequ'on lui avoit dit que les gens du bel air ne s'asseoient jamais aux spectacles.

On joüa Andromaque & Mr. de Pourceaugnac : la représentation de ces deux piéces, & la contenance de Mr. de Fatville, divertirent également la compagnie. On le voyoit, déjà, lassé de son voyage, se tenir debout avec peine : la Vicomtesse entra même à son sujet dans la plaisanterie, parcequ'elle s'aperçut que le Baron y prenoit goût. Fatville regarda presque toujours Mlle. de St. Urbain avec des gestes aussi insuportables qu'ils étoient ridicules.

Un grand soûper succéda à la comédie ; on fut longtems à table, & après avoir bû toutes les santés, coutume qu'on ne manque guères à la campagne, on bût aussi les inclinations. Mlle. de St. Urbain commença en prenant un verre de très-bonne grace, elle avertit tous les Messieurs, qu'il leur seroit permis de boire aux leurs, après qu'ils auroient fait un

couplet de chanſon pour célébrer des ſantés ſi intéreſſantes. Volontiers, dit le Chevalier ; je vais donner l'éxemple : il demanda à boire & chanta un impromptu ſur un air connu de tout le monde.

Ce couplet fut trouvé très-joli, & la vieille Vicomteſſe ſe retournant vers le Baron, avec un air qu'elle crut fort tendre, lui demanda s'il n'avoit point d'inclination digne d'être chantée en ſi bonne compagnie. Le Chevalier de Livry, répondit le Baron, fait ſi facilement des vers, qu'il ne faut pas s'étonner s'il m'a prévenu ; je vais réparer ma faute. La Vicomteſſe lui verſa elle-même du vin de liqueur. Un moment après il chanta en ſe tournant de ſon côté ; & elle fut charmée de pouvoir ſe flatter que ces vers étoient pour elle ; mais en achevant le couplet, il regarda tendrement la Comteſſe de Salgue, qui comprit aiſément ſa

pensée. C'est donc à mon tour, dit le Comte en riant, à faire aussi des vers, comme je suis le dernier j'ai eu plus de tems que les autres, j'ai fait deux couplets; tant mieux, dit Mlle. de Kernosy, on aura plus de plaisir à vous entendre. Le Comte qui a la voix belle, chanta ces deux couplets:

L'amour qui brille dans vos yeux,
Force tout à se rendre;
Il est trop doux, trop dangereux,
Pour oser s'en deffendre.

Brûler pour vos divins appas,
N'est pas une foiblesse;
La raison même n'ose pas
Condamner ma tendresse.

St. Urbain & le Chevalier soutinrent que les paroles étoient trop sérieuses pour être chantées à table. Le Comte leur répondit que son cœur les lui avoit dictées, & qu'il ne pouvoit badiner sur une cho-

ſe auſſi ſérieuſe que ſa tendreſſe. La Vicomteſſe aprouva ce ſentiment ; mais, dit St. Urbain, qui apréhendoit que ſa tante ne ſe jettât dans une converſation ſur les ſentimens, Mr. de Fatville m'aime, & il ne fait pas ſeulement un vers pour moi. On ne m'a apris qu'à en faire de latins, reprit Fatville, j'en ai remporté deux fois le prix au collége. Hé bien, faites en latin une chanſon à boire, dit St. Urbain, & vous me l'expliquerai en françois : Fatville opoſa qu'il ne ſavoit pas l'air qu'on venoit de chanter. Faites donc un madrigal, répliqua-t'elle, en lui préſentant des tablettes.

Fatville ſe crut dèshonoré s'il ne faiſoit des vers ; il n'eſſaya pas d'en faire de latins, car il ne ſavoit que quelques mots de cette langue, prit les tablettes, & alla s'enfermer dans un cabinet pour n'être pas interrompu.

Cependant toute la compagnie passa dans une autre chambre, où l'on fit venir les hautbois; on les écouta quelque tems, puis on dansa toutes les petites danses; au bout de deux heures Fatville parut les tablettes à la main. On avoit cru qu'il s'étoit allé coucher, mais il assura qu'il avoit employé tout ce tems-là à faire des vers. Ce sera sans doute une élégie, dit St. Urbain; voyons de quoi il est question: elle prit les tablettes qui se trouverent toutes griffonnées d'un bout à l'autre, & si rayées qu'elle n'en put déchiffrer un seul mot. Lisez vous-même, dit-elle à Fatville en lui rendant les tablettes, on n'y comprend rien. C'est le broüillon, répondit le Conseiller, & si j'avois eu de la place pour écrire, j'aurois fait des merveilles, car je commençois d'être en train; mais j'acheverai demain. Lisez-nous le commencement, dit la Vicom-

tesse : j'aime les vers tendres à la folie. Fatville obéït aussi-tôt, & lût, en s'asseyant près d'un guéridon où étoit une bougie allumée, deux vers qu'il venoit de faire.

Iris plus belle que le jour,
Poura-t'elle aimer à son tour ?

Il recommença quatre ou cinq fois ces deux vers. Comment, dit le Comte, n'y a-t'il que cela de fait ? Non, dit le Conseiller, n'est-ce pas assez pour le tems que j'y ai mis ; & puis j'ai fait le projet de la suite de ce madrigal. Vraiment, dit St. Urbain, ces deux vers valent mieux qu'un madrigal tout entier : Mlle. de St. Urbain se connoit à tout, répondit Fatville en riant avec un air satisfait de lui-même ; & Mr. le Chevalier qui est aussi poëte, qu'en dit-il ? Je trouve ce commencement si beau, répondit le Chevalier, que j'ai envie de l'achever ; prêtez-moi un

peu les tablettes. Vous y verrez le reste du projet, reprit fierement Fatville, servez-vous-en si vous voulez. Le Chevalier s'éloigna de la compagnie, qui se divertit à voir danser le Conseiller, tout aussi mal qu'il versifioit : quelque tems après le Chevalier se raprocha ; voyons, Mr. de Fatville, si j'ai bien suivi votre dessein, voici le madrigal achevé. Chacun se rangea autour de lui, & il lût les vers suivans :

Iris plus belle que le jour,
Poura-t'elle aimer à son tour ?
Les feux les plus ardens, les soûpirs les plus tendres,
Toucheront-ils son cœur, en se faisant entendre ?
C'est une question que je fis à l'Amour.
Ce Dieu me répondit : Je l'ai faite pour plaire,
Pour aimer c'est une autre affaire :
Ce que j'ai de brillant, de gracieux, de doux,

Sans cesse je veux bien le prodiguer pour elle,
Rien ne sçauroit résister à ses coups.
A ces mots il me quite & fuit à tîre d'aîle.
Est-ce là, petit Dieu, me dire une nouvelle ?
M'écriai-je ; je sçai tout cela mieux que vous.

Ce madrigal eut beaucoup d'aplaudissemens, & St. Urbain sut bon gré au Chevalier de s'être servi de la sottise de Fatville pour lui faire cette galanterie, que la Vicomtesse ne trouva pas mal, parcequ'elle la prit seulement pour une marque d'esprit du Chevalier. Vous voyez, dit Fatville qui entendoit donner des louanges à ce madrigal ; je savois bien que le projet de la fin étoit drôle : on rit de l'impertinence du Conseiller, & comme il étoit tard chacun se retira.

L'apartement que l'on donna à Fatville étoit proche de celui du Baron. Ce voisinage lui fournit l'occasion de faire encore le personnage de Lutin, afin que

Fatville n'osât sortir de sa chambre, & qu'il ne s'aperçût pas que toutes les nuits on s'assembloit chez la Marquise, après que la Vicomtesse étoit couchée.

Le lendemain le Baron alla faire sa cour à la Vicomtesse, avant que les Dames fussent sorties de leur apartement ; il lui parla de son amour en se promenant à grands pas, sans presque la regarder. La bonne Dame étoit charmée de tout ce qu'il faisoit ; elle l'assura même qu'il marchoit de la meilleure grace du monde. Dès qu'il se fut retiré toutes les Dames vinrent dans la chambre de la Vicomtesse lui rendre visite, & l'on n'en sortit qu'à deux heures pour dîner, ensuite on joüa, les uns aux échecs, les autres à l'ombre, les autres au trictrac. Fatville perdit soixante louis, & quoiqu'il en parut fâché, le Baron qui gagnoit, dit assez plaisamment, que si cela duroit il pourroit

enfin le prendre en amitié. A six heures on passa dans la salle de la comédie, les Horaces & le Médecin malgré lui furent assez bien représentés. Fatville occupé de sa perte, négligea de se mettre sur le théâtre.

Après le soûper on fit venir un acteur & une actrice qui avoient la voix charmante, & des musiciens qui joüoient bien de la basse de viole; Mlle. de Kernosy fit aporter tous les opéras de Lully qu'elle avoit dans sa chambre : on chanta les plus beaux morceaux de Proserpine, elle accompagna du clavessin, St. Urbain chantoit avec le Comte qui avoit un ton de voix fort sonore, & ces deux aimables personnes s'accordoient parfaitement. On commença par les Champs Elisées : le Baron chanta dans les chœurs, pour ne pas paroître à la Vicomtesse un acteur inutile. A une heure après minuit

chacun se retira dans son apartement, & les deux aimables sœurs se rendirent dans la chambre de la Marquise, où elles trouverent le Comte & le Chevalier qui les attendoient. On parla de la passion de la Vicomtesse pour le Baron de Tadillac; Kernosy doutoit qu'elle produisit les effets qu'on en avoit espéré; St. Urbain plus portée à croire ce qui pouvoit lui faire plaisir, étoit persuadée que leurs desseins auroient un heureux succès. Le Comte & le Chevalier de Livry espéroient, & la Marquise de Briance continuoit à leur donner des conseils.

Ils parloient tous avec beaucoup d'aplication, quand Tadillaç entra vêtu d'un habit bizarre rouge & noir, tels que sont ceux dont on se sert pour représenter des diables à l'opéra. Il avoit un bonnet épouvantable, d'où pendoient des espéces de serpens; & s'il eut mis son masque, il au-

roit ſans doute effrayé la compagnie qui ne s'attendoit point à cela ; cependant on ſavoit le deſſein qu'il avoit d'épouvanter Fatville. Vous voilà auſſi peu ſage qu'à votre ordinaire, lui dit le Comte ; ſachons donc ce que vous voulez faire. Il faut, dit le Baron, que Mlle. de St. Urbain mette un habit qu'on va lui aporter, & puis vous n'avez qu'à me ſuivre. J'ai quaſi peur de ces habits-là, dit St. Urbain, cependant pour faire déſerter Fatville, il n'eſt rien que je ne puiſſe entreprendre.

Le valet de chambre du Baron parut dans le moment, vêtu d'un habit plus épouvantable encore que celui de ſon maître ; il en aportoit un autre fait à peu-près comme le ſien, car les comédiens en avoient grand nombre de toutes façons ; St. Urbain le mit par deſſus le ſien, & prit un maſque rouge extrêmement

laid. Lambert ce valet de chambre conduisit la compagnie dans la chambre de son maître, sans qu'on rencontrât aucun domestique; tout étoit couché depuis deux heures dans le château. Tadillac avoit découvert une porte de communication qui donnoit dans la chambre de Fatville. Il la regarda d'abord comme une occasion favorable pour éxécuter le dessein qu'il avoit projetté; cette porte étant condamnée depuis longtems, l'on entroit par un autre endroit dans l'apartement du Conseiller, contigu à celui du Baron de Tadillac. L'apartement de Mrs. de Livry, & celui de la Marquise étoient voisins; tout celà composoit un pavillon où l'on pouvoit faire beaucoup de bruit sans être entendu du reste du château, parcequ'il falloit passer une terrasse assez longue pour rentrer dans l'au-

tre pavillon qui faisoit avec celui-là une espéce de symétrie.

Quand on fut arrivé à l'apartement du Baron, on entra fort doucement; & Lambert qui vouloit prouver qu'il étoit digne de la confidence dont son maître l'avoit honoré, pria la compagnie d'attendre un moment. Il monta seul dans de grandes chambres inhabitées, au dessus des apartemens du pavillon, & avec une machine qu'il avoit inventé, il fit un grand bruit qui n'imitoit pas mal celui du tonnerre. Fatville s'éveilla, & alla ouvrir sa fenêtre. Lambert qui l'entendit mit à differentes reprises le feu à de la poudre qu'il tenoit prête: la nuit étoit fort obscure, & la lueur de ce feu surprit beaucoup Fatville; il ferma sa fenêtre plus promptement qu'il ne l'avoit ouverte, fort étonné de voir des éclairs, & d'entendre le tonnerre en plein hyver. Il

alloit chercher ſon lit, & étoit encore dans cette recherche quand Lambert vint ouvrir la porte de communication qu'il avoit pris ſoin de condamner : il entra dans la chambre du Conſeiller tenant un flambeau de poix allumé ; cette lumière ſuccédant tout-à-coup à l'obſcurité, éblouit ſi bien Fatville qu'il ne diſtingua pas d'abord la figure de celui qui la portoit ; il aperçut ſon lit, ſe jetta dedans, & ſe cacha dans ſes couvertures. Lambert ne le laiſſa pas longtems dans cette ſituation, il alla lui tirer ſes couvertures, & lui fit trois grandes révérences, puis alluma quatre flambeaux qu'il avoit aporté, & les plaça en divers endroits de la chambre.

Fatville rapellant tout ſon courage, cria d'un ton de voix que la peur rendoit aſſez foible : Baron, à mon ſecours. Hélas ! répondit le Baron qui regardoit avec

les Dames au travers de la cloiſon, il m'eſt impoſſible de ſortir, les Lutins viennent d'entrer ici. Cependant Lambert après avoir allumé les flambeaux s'aprocha du lit, & Fatville ſe cacha plus que jamais la tête ſous ſon chevet : Lambert profita de ce moment pour introduire le Baron & St. Urbain ; dès que la porte fut refermée ils s'aprocherent tous trois du lit, empêcherent Fatville de ſe cacher la tête, & lui firent de profondes révérences : Lambert tira un petit violon de ſa poche, joüa un menuet que les gays Lutins danſerent fort légérement, & la peur perſuada Fatville qu'ils s'élevoient juſqu'au plancher. Quand ce bal nocturne fut fini, les Lutins éteignirent les flambeaux, & ſortirent ſans qu'il pût ſavoir par quel endroit ; auſſi crut-il que c'étoient des eſprits qui avoient diſparus. On ſe garda bien de faire du bruit dans la

chambre voiſine, Lambert joüa du violon, & le Baron s'écria : Monſieur de Fatville, je ſuis mort ! les Lutins danſent ici comme des perdus. Fatville n'oſa répondre ; mais chacun l'ayant entendu remuer, ils jugerent qu'il n'étoit pas évanoui ; cependant il ne s'en fallut guères. Les Lutins reprirent le chemin de leur chambre pour n'être pas ſurpris dans leurs fonctions d'eſprits : le Baron apella du monde dès qu'il fut deshabillé, & conta l'hiſtoire des Lutins comme il vouloit qu'on le crût. Fatville qui n'avoit pas eu l'aſſurance de ſe lever, prit enfin la réſolution d'aller ouvrir ſa porte quand il entendit parler bien des gens près de lui. La pâleur de ſon viſage & ſa frayeur ſi naïvement repréſentée, perſuaderent encore mieux l'apparition des eſprits aux domeſtiques de la Vicomteſſe ; il n'y en eut pas un qui ne crut avoir entendu du

bruit. D'autres aſſurerent qu'ils avoient vûs quelque choſe de noir qui ſe promenoit ſur la terraſſe ; enfin la peur fit tout l'effet qu'elle a coutume de produire ſur l'eſprit du peuple & des valets.

La Vicomteſſe qui étoit peureuſe, ne douta pas qu'un chat qu'on avoit enfermé par hazard ce ſoir là dans ſa chambre, & qui avoit en ſautant caſſé une porcelaine, ne fut un Lutin qui avoit paru ſous cette figure. Pour confirmer cette penſée, la Marquiſe conta qu'elle avoit oüi marcher toute la nuit un grand chien : le Comte aſſura qu'il avoit entendu comme un cheval qui galopoit, & le Chevalier jura qu'il avoit vû trois gros poulets d'inde, Mlles. de Kernoſy dirent ſimplement qu'elles avoient entendu un bruit effroyable. La Comteſſe de Salgue & la Baronne de Sugarde, qui n'avoient rien vû ni rien entendu, n'en furent pas

moins effrayées. Quand il fut grand jour on alla se remettre au lit, personne n'osa demeurer seul dans sa chambre; les Lutins fatigués de leurs fonctions nocturnes se leverent fort tard, & pendant toute la journée on ne parla que des esprits.

Les domestiques en firent le récit aux comédiens, qui se douterent à peu près de ce que ce pouvoit être par l'emprunt de leurs habits; mais ils étoient payés par le Baron & par Mrs. de Livry pour ne rien dire, ils n'étoient pas même obligés d'avoir entendu les Lutins du château, parcequ'on les avoit logés dans la basse-cour, où étoit un petit corps de logis assez commode.

Fatville ne mangea presque pas à dîner, il ne pouvoit se remettre de sa peur; il parloit de la légéreté des esprits qui avoient dansé, d'une manière à faire rire les plus effrayés : il n'y a point de tours

de ſoupleſſe qu'il ne crût leur avoir vû faire, tant la peur faſcine les yeux. Mais, lui dit la Vicomteſſe, comment avez-vous pu voir tout cela, puiſque vous êtiez ſans lumière ? Ah ! Madame, reprit Fatville, ils ont allumés de grands feux autour de ma chambre, & puis tout a diſparu dans un inſtant ; ont-ils danſé aux chanſons ? dit le Baron d'un air ſérieux. O ! nenni, répondit Fatville, ils avoient des inſtrumens, & je ne ſais ſi ce n'étoit pas des trompettes : je n'en ſai rien non-plus, répliqua le Baron, & ſi je les ai vûs danſer comme vous. En vérité, dit la Comteſſe de Salgue, je vous crois tous deux un peu fous. Ce dialogue n'empêcha pas que tout le monde ne crut l'aparition des eſprits ; quelques-uns même aſſuroient qu'il y avoit dans les livres mille éxemples de choſes ſemblables. On conta à ce propos diverſes hi-

ſtoires qui redoublerent la peur de la Vicomteſſe & de ſes domeſtiques. Enfin on ſortit de table; & pour diſſiper le trouble que les Lutins avoient cauſé, la Marquiſe de Briance demanda ſi l'on n'auroit point la comédie. On doit l'avoir tous les jours, dit le Baron, qui commençoit à prendre l'air d'un homme établi dans la maiſon; je vais en ſavoir des nouvelles. Il revint un moment après dire aux Dames que les comédiens étoient prêts à commencer. On paſſa dans la ſalle, où l'on vit repréſenter Mitridate & la Coupe enchantée : Fatville s'endormit, fatigué de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée. On ſe mit au jeu en ſortant de la comédie, & l'on ne tarda guères après le ſoûper à ſe retirer chacun dans ſon apartement; mais on n'alloit plus ſeul dans la maiſon, le moindre vent donnoit de terribles allarmes.

Fatville ne put se résoudre à retourner dans cette chambre où il avoit tant souffert : on lui en donna une autre, où il fit coucher ses deux laquais auprès de lui. La Comtesse & la Baronne coucherent ensemble, & le Baron de Tadillac ordonna à Lambert devant tout le monde de venir coucher dans sa chambre. La Vicomtesse fit coucher deux de ses femmes aux deux côtés de son lit, fit mettre un valet de chambre & deux laquais un peu plus loin, & son cocher près de la porte : Mr. Pierre son aumônier eut ordre de faire placer son lit vers la cheminée, car la bonne Dame craignoit que l'esprit ne fit son entrée par cet endroit.

L'aumônier qui étoit extrêmement vieux & fort incommodé, eut beau représenter à Mme. la Vicomtesse que le grand vent qui s'engouffroit dans cette vaste cheminée, alloit achever de rendre

incurable un rhumatiſme qu'il avoit depuis dix ans, rien ne put la fléchir : vraiment, dit-il en regardant ſon lit, j'ai toujours bien reconnu que Mme. n'a guères de conſidération pour ſon frère de lait.

Quelles paroles ! la Vicomteſſe les avoit entenduës, quoique Mr. Pierre les eut prononcées aſſez bas. Elle ne voulut point dans ce moment relever la ſottiſe ; mais dès que la compagnie ſe fut retirée, Mr. Pierre eut une terrible remontrance, & la colère occupa ſi bien l'eſprit de la Vicomteſſe, que la peur n'y trouva preſque plus de place.

Le Baron de Tadillac attendit que tout le monde fut couché, & ſans perdre tems il alla, accompagné du fidèle Lambert, faire beaucoup de bruit dans de grands greniers inutiles qui régnoient ſur tous les apartemens du château ; cela confirma la créance des eſprits, & le len-

demain chacun fit le récit de ce qu'il avoit entendu, de tant de manières differentes, que le Baron comprit qu'il suffisoit d'intimider par du bruit, & de laisser à la peur le soin de diversifier les aparitions.

Il avoit bien d'autres éxercices que celui de faire le Lutin : il falloit qu'il persuadât la Vicomtesse qu'il l'aimoit, & son cœur le portoit à plaire à M[me]. de Salgue. Depuis quelques jours ses regards expliquoient assez la passion qu'il avoit pour elle : enfin lassé de ce langage muet, il écrivit un billet, & s'étant rendu dans l'apartement de la Vicomtesse, il la trouva encore à sa toilette, & lui fit compliment sur sa beauté. Comme il commençoit à la presser de se déterminer en sa faveur, la Marquise de Briance, la Comtesse de Salgue, la Baronne de Sugarde avec M[lles]. de Kernosy & M[rs]. de Livry entrerent. Fatville arriva un moment

ment après, & on se mit à table. La frayeur du Conseiller & le bruit des Lutins, furent le sujet de la conversation pendant presque tout le dîné; on joüa ensuite quelques reprises d'ombre, & à six heures on eut le divertissement ordinaire : Cinna & le Grondeur furent très-bien représentés.

Le Comte de Livry donna la main à la Vicomtesse pour passer dans la salle, le Baron l'en ayant prié. Cette occasion favorable fut cause qu'il s'aprocha de Madame de Salgue, & lui ayant présenté la main : aprenez, Madame, lui dit-il tout bas, aprenez la chose la plus importante à ma fortune; ce billet vous instruira. Il le lui donna subtilement, & la quitta dès qu'on fut entré. La Vicomtesse regardoit déjà ce qu'il faisoit éloigné d'elle.

La Comtesse de Salgue mit le billet dans sa poche, & Tadillac eu le plaisir de

voir que l'empressement de le lire ne lui permettoit pas d'attendre que l'on fut sorti de la comédie. S'étant levée dans un entre-acte pour aller dire un mot à St. Urbain; au lieu de se remettre à sa place, elle s'aprocha d'un guéridon qui soutenoit une girandole; elle ouvrit le billet du Baron, & le lût avec une attention dont il fut très-content.

Comment, Madame, dit Mlle. de St. Urbain, vous prenez le tems de la comédie pour lire vos lettres? C'en est une que j'ai reçuë ce matin de chez-moi, dit la Comtesse, & j'avois oublié de l'ouvrir. Les acteurs interrompirent cette conversation; & le Baron profitant d'un petit sommeil qui prit heureusement à la Vicomtesse, il ne cessa point de regarder Mme. de Salgue; elle s'en aperçut, & l'embarras qu'il remarqua sur son visage, fit qu'il ne désespéra pas de son bonheur.

On ne joüa pas longtems après le soûper : tout le monde se retira d'assez bonne heure, chacun avoit besoin de repos, & vouloit réparer les mauvaises nuits que les Lutins avoient causées. Le Baron ne manqua pas de faire du bruit, pour empêcher qu'on ne fut sitôt remis de la peur. Le tintamare fut court, parceque le Lutin étoit aussi las que les autres.

Le lendemain il fit très-beau, le soleil parut avec éclat, la compagnie alla se divertir dans le jardin; & la Vicomtesse ayant des lettres de conséquence à écrire, passa l'après-dînée dans son cabinet. Tadillac profita de ce tems-là pour entretenir Mme. de Salgue : avez-vous pensé à moi, lui dit-il tout bas, depuis que j'ai osé vous écrire les sentimens que vous m'inspirez? Que prétendez-vous que je pense en votre faveur? lui répartit Mme. de Salgue en le regardant tendrement;

vous êtes venu ici avec un dessein dont je ne suis pas encore éclaircie, je sais seulement que je n'y avois point de part; l'amour peut vous avoir amené dans ce château, Mlles. de Kernosy sont aimables & belles, il semble même que c'est Mlle. de St. Urbain que vous préférez.

Quelle èrreur, dit le Baron; Madame, croyez-en un cœur qui n'a jamais brûlé que pour vous. L'amour n'a eu de part à mes affaires que depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir: je vous aprendrai quand il vous plaira... Il alloit continuer lorsque la Vicomtesse ouvrant la porte de son cabinet, les obligea de se séparer, & de s'aprocher du reste de la compagnie qui se faisoit un plaisir de voir la Marquise, Kernosy & la Baronne joüer à l'ombre avec toute la prudence possible.

La Vicomtesse ne fut qu'un moment

dans la chambre, elle demanda de la bougie, & retourna cacheter ses lettres. Le Baron se raprocha de Mme. de Salgue, elle avoit remarqué avec quelle promptitude il venoit de la quitter. Comment, lui dit-elle en s'éloignant un peu de la compagnie, c'est donc de la Vicomtesse que vous êtes amoureux? je ne m'en serois pas doutée. Vous voyez bien, Madame, reprit le Baron, qu'il ne faut pas juger sur les aparences; vous avez trop de part à ma déstinée pour que je tarde plus longtems à vous en éclaircir. Il lui aprit son projet pour un établissement solide, & l'engagement où il étoit avec la Vicomtesse. Mme. de Salgue trouva que son amant avoit raison; elle desira presque autant que lui un événement qui l'arrêteroit dans une province où elle étoit obligée de demeurer.

On vint avertir les Dames que les co-

médiens étoient prêts. Allez, Baron, lui dit Mme. de Salgue en souriant, allez vous-même avertir la Vicomtesse; je prétens qu'elle m'ait l'obligation de vous aprendre votre devoir.

Comme elle achevoit ces mots, la Vicomtesse sortit de son cabinet; le Baron lui donna la main jusques dans la salle de la comédie, où Fatville s'étoit déjà placé: toute la compagnie avoit remarqué que craignant de rester seul dans la chambre de la Vicomtesse, il étoit sorti avant toutes les Dames, sans penser même à leur offrir la main.

On représenta Berenice & la foire de Bezons. Après la comédie on joüa à de petits jeux où l'esprit ne laisse pas de briller; on conta plusieurs histoires que l'on fit sur le champ: St. Urbain qui commençoit à s'ennuyer, s'avisa en finissant son récit, de laisser Fatville achever le ro-

man où elle s'étoit embarquée. Cela fit renaître la joye ; jamais homme n'a dit tant de pauvretés pour se défendre de parler. Enfin le soûper tira Fatville d'affaire, & la Vicomtesse ne pouvoit pardonner à St. Urbain de n'avoir pas continué son roman, parcequ'elle avoit résolu, en continuant à son tour, d'étaler devant le Baron les plus beaux sentimens du monde.

On se retira encore de bonne heure ; les Lutins laisserent en repos tous les habitans du château. Fatville étoit en conversation avec la Comtesse de Salgue qui avoit passé dans sa chambre, n'étant plus effrayée depuis qu'elle eut apris par Tadillac le manege des Lutins. Le Comte & le Chevalier furent peu de tems avec Kernosy & St. Urbain, dans la chambre de la Marquise.

Dès qu'ils furent sortis, ces deux aima-

bles sœurs prierent Mme. de Briance de s'acquitter de la promesse qu'elle leur avoit faite de leur aprendre avec ordre ses aventures, dont on ne s'étoit entretenu que confusément ; lui représentant qu'aucune de ses amies ne pouvoit prendre plus de part à tout ce qui la regardoit. La Marquise en soûpirant fit connoître que ce récit alloit renouveller ses douleurs : elle ne laissa pas de contenter leur curiosité, & commença ainsi.

HISTOIRE

DE MADAME DE BRIANCE.

VOus savez, Mesdemoiselles, que je suis fille du feu Marquis de Livry, dont la maison est une des plus anciennes & des plus considérables de cette province. J'ai perdu ma mère peu de mois après ma naissance ; mon père fut

vivement touché de cette perte, il l'avoit toujours aimée tendrement. Elle n'avoit alors que vingt-quatre ans; elle étoit belle, & ceux qui m'ont voulu flatter, ont dit que je lui ressemblois. Vous en dîtes autant lorsque vous me fîtes l'honneur de venir chez-moi l'année passée, où vous vîtes son portrait. Mon père qui n'avoit que vingt-neuf ans, touché d'une véritable affliction, refusa constamment toutes les propositions qui lui furent faites de se remarier : il nous aimoit mes frères & moi avec une tendresse qui ne se peut exprimer. Nous n'étions que trois enfans, le Comte, le Chevalier & moi : l'aîné n'avoit que quatre ans, le cadet trois, & je n'avois que six mois. Nous fûmes tous trois élevés avec des soins infinis.

Dès que nous eûmes atteint l'âge d'aprendre quelque chose, mon père quitta

le château où il faisoit sa demeure ordinaire depuis la mort de ma mère : il nous mena à Rennes, où il avoit une belle maison ; il fit venir de Paris un précepteur habile pour instruire mes frères, & je puis dire que ce fut aussi pour moi, car mon père voulut que j'aprisse le latin, la géographie, la fable & l'histoire en même tems que mes frères : il ne croyoit pas que l'ignorance dût être le partage des femmes ; il avoit trouvé par l'éxemple de ma mère, qu'un esprit cultivé & où la science est placée sans affectation, & sans bannir les agrémens naturels, a des graces toujours nouvelles, plus durables que la beauté, & même plus aimables dans le commerce de la vie.

Mes frères réüssirent parfaitement dans leurs études, & j'avois un goût pour apprendre, qui me donnoit beaucoup de facilité. On ne parloit que de nous dans

toute la ville; on nous menoit dans les plus célèbres compagnies, & l'on avoit pour nous une admiration qui auroit dû contribuer beaucoup à nous gâter. Mon père faisoit une grande dépense, il étoit riche, & ma mère avoit hérité d'une opulente maison, distinguée par la noblesse de sa famille; enfin nous avions sujet d'être contens de notre fortune.

J'avois quatorze ans quand Mr. le Marquis de Briance arriva à Rennes; c'étoit un Seigneur qui, fatigué des soins de la guerre & de la cour, venoit chercher du repos dans notre province, où il avoit des terres d'un gros revenu, & d'une vaste étendue.

Il s'arrêta à Rennes, rendit des visites aux principaux de la ville, & vint chez mon père où il trouva les préparatifs d'une assemblée qu'il devoit y avoir le soir.

Mr de Briance nous dit des choses fort

gracieuſes, avec la politeſſe qu'on acquiert à la cour. Mon père le pria de reſter, & l'aſſura que la compagnie ſe feroit honneur de ſa préſence; il accepta la propoſition avec joye.

La converſation fut vive : il arrivoit de moment à autre de jeunes perſonnes parées pour le bal. Le Marquis de Briance les regardoit toutes, & trouvoit toujours en moi quelques ſingularités remarquables dont il faiſoit l'éloge. Mon père qui m'aimoit paſſionnément, étoit ravi d'entendre les loüanges qu'il me donnoit ſans ceſſe. Quoique Mr. de Briance ne fut pas d'un âge à pouvoir être deſiré pour amant, la plûpart des beautez de l'aſſemblée m'envierent ſa conquête; l'aprobation d'un homme qui avoit paſſé ſa vie à la cour, leur paroiſſoit d'un autre poids que celle des gens de province.

Mr. de Briance étoit encore d'aſſez

bonne mine, quoiqu'il eut près de soixante ans, il étoit bien fait, extrêmement riche, & d'un rang distingué; comme il n'étoit point marié, il n'y avoit point de jeunes Demoiselles qui ne souhaitât de le voir attaché à elle. Pour moi je ne fis pas un moment d'attention aux loüanges flatteuses qu'il me donna, je ne les regardai que comme un effet de sa politesse.

Une heure avant le soûper, l'ecuyer de Mr. de Briance vint le demander; il rentra après lui avoir parlé dans l'antichambre: je vais, dit-il, Mademoiselle, en s'adressant à moi, vous présenter dans un moment un des plus beaux gentilshommes de France, pourvû que Mr. le Marquis de Livry m'en donne la permission.

Ces permissions, répondit mon père en souriant, sont quelquefois dangereu-

ses à accorder; vous êtes le maître, & vous pouvez, Monsieur, amener ici qui il vous plaira. Celui dont j'ai parlé à Mlle. de Livry, dit Mr. de Briance, est le Comte de Tourmeil, il n'a que dix-sept ans, jamais on n'a vû de plus belles espérances; je ne vous dirai rien de sa personne, vous en jugerez vous-même : pour la valeur qui est toujours la première qualité à desirer dans un homme de condition, je puis vous assurer que j'ai été surpris des marques de courage & même de conduite qu'il a données dans trois campagnes qu'il a faites : il voulut absolument me suivre à l'armée, qu'il n'avoit encore que quatorze ans; j'y consentis, & j'eus lieu d'en être satisfait. Je l'aime comme s'il étoit mon fils.

A-t'il l'honneur d'être de vos parens, Monsieur? lui dis-je avec un mouvement de curiosité que m'inspiroit le portrait

qu'il venoit de faire du Comte de Tourmeil. Non, Mademoiselle, me répondit Mr. de Briance, son père étoit mon ami; il fut blessé dans une occasion où je commandois, & peu de jours après il mourut de sa blessure. Jamais on n'a été si touché que je le fus de la perte d'un ami, il me recommanda en mourant son fils qu'il aimoit tendrement; je promis de lui donner tous mes soins & toute mon amitié, & je lui ai tenu éxactement ma parole.

On vint dire alors que le soûper étoit servi. Tout le monde passa dans une grande salle, & se mit à table. Je vous avoüerai que je n'entendois point ouvrir la porte pendant tout le repas, sans une émotion dont je n'avois jamais été atteinte; je croyois toujours que c'étoit le Comte de Tourmeil, & je sentois un fond de tristesse malgré les aprêts du bal que

j'aimois fort, quand j'aperçus qu'on ſortoit de table, ſans que j'euſſe vû arriver celui qui commençoit à me cauſer tant d'inquiétude.

Le lieu deſtiné pour le bal, étoit un grand ſallon, il y avoit un grand nombre de luſtres & de girandoles dont la lumière réfléchiſſoit ſur de grandes glaces enchaſſées dans le lambris, rendoit l'illumination plus brillante, & la faiſoit paroître plus grande. Ce ſallon étoit peint en blanc avec des chiffres & d'autres ornemens en or; le meuble étoit couleur de feu galonné d'or. Pluſieurs perſonnes de bon goût firent compliment à mon père ſur la magnificence de cét appartement.

Nous étions douze jeunes Demoiſelles & autant de jeunes gens, des premiers de la ville, qui devoient danſer; le reſte ſe plaça ſur les ſiéges au ſecond

rang. Mr. de Briance accoutumé de se trouver aux assemblées les plus célèbres, ne laissa pas de nous assurer qu'il n'en avoit point vû de plus agréable. Mon frère le Comte de Livry commença le bal avec une jeune personne extrêmement belle, fille du premier Président de Rennes; l'un & l'autre furent admirés de toute la compagnie : elle alla prendre le Chevalier, qui, assez étourdi comme vous le connoissez, sans songer à faire les honneurs du bal, vint me prendre dès qu'il eut fini sa courante. Je dansai avec lui, & nous reçûmes mille aplaudissemens que mon père étoit charmé d'entendre.

C'étoit à moi à prendre quelqu'un, je craignois de ne pas bien choisir; je m'aprochai de mon père, il me nomma Mr. de Briance : j'allai lui faire la révérence, il me pria de le dispenser en faveur de son

âge, & dit, en me préſentant le Comte de Tourmeil qui venoit d'entrer, voici un jeune homme qui s'acquittera mieux que moi de l'honneur que vous vouliez me faire. Mon père m'ordonna de le prendre ; il danſa avec une grace qui lui eſt particulière, & je crois que je danſai moins bien que la première fois, car je ne fus occupée qu'à le regarder.

Sa taille étoit fine & mieux formée qu'on ne l'a d'ordinaire à dix-ſept ans, ſon air noble & ſa beauté au-delà de toute expreſſion : on lui voyoit une grande quantité de cheveux noirs naturellement friſés, qui deſcendoient juſques ſur une écharpe magnifique, qu'il portoit ſur un habit de velours bleu doublé de brocard d'or. Mr. de Briance lui avoit mandé de venir chez mon père, qu'il y auroit bal, que l'aſſemblée étoit célèbre, & qu'il ne manquât pas de ſe parer.

Tourmeil parut ſi different de tous nos jeunes gens, quoiqu'il y en eut entr'eux de très-bien faits, que tout le monde s'empreſſoit à le voir; Mr. de Briance étoit ravi des aplaudiſſemens qu'on lui donnoit. Que mon cœur y trouvoit de juſtice ! Le trouble que j'avois ſenti en le voyant danſer, augmenta beaucoup quand je vis que tout le monde l'admiroit : quelque peine que ce trouble me cauſât, il m'étoit agréable, & je ne connoiſſoit pas encore d'où cela venoit.

Au commencement du bal nous étions rangés toutes les Dames d'un côté, & les hommes de l'autre. Tourmeil par une impàtience dont je lui ſus bon gré, troubla le premier cet ordre, il traverſa l'aſſemblée avec une grace charmante, & vint ſe mettre à genoux devant moi. Mr. de Briance fut bien aiſe qu'il eut fait cette galanterie, & la fit remarquer à mon pè-

te qui étoit auprès de lui. Cette action de Tourmeil donna de l'émulation à toute notre jeunesse ; chacun suivit son inclination. Mon frère le Comte se crut obligé de ne quitter pas la personne avec qui il avoit commencé le bal, & le Chevalier se mit en conversation avec une assez jolie fille qui étoit à côté de moi.

Tourmeil content de ce qu'il venoit de faire, me regardoit tendrement, & ses paroles étoient aussi touchantes que pleines d'esprit. Nous dansâmes toujours ensemble, il affecta de ne prendre que moi : Mr. de Briance lui ayant dit une fois de prendre la Demoiselle à qui mon frère donnoit le bal ; je ne puis vous obéir, Monsieur, lui répondit Tourmeil avec un souris gracieux, parceque mon cœur m'ordonne le contraire : après ces mots il me vint faire la révérence. Cette réponse plût infiniment à Mr. de

Briance, mais mon père la trouva forte pour un homme de son âge.

Le bal finit assez tard, je trouvai pourtant qu'il finissoit trop tôt. Tourmeil me témoigna le chagrin qu'il avoit de me quitter, mais avec une expression si naturelle, que mon cœur en fut vivement touché. Il me demanda la permission de me venir voir le lendemain; j'étois dans un embarras qui ne me permit pas de lui répondre bien précisément. Enfin on se sépara: mes frères qui étoient charmés de Tourmeil, le prierent en le quittant, qu'ils eussent l'honneur d'être de ses amis: il leur répondit en homme qui savoit le monde. Je me couchai, & la tranquillité du sommeil qui jusqu'à ce jour ne m'avoit point quittée, fut tout-à-coup interrompuë. L'idée de Tourmeil me revenoit sans cesse; quelquefois j'admirois sa personne, peu après j'étois inquiéte d'a-

voir montré peu d'esprit dans la conversation que nous avions euë ensemble : plusieurs pensées se présentoient en foule à mon imagination, & redoubloient mon inquiétude : enfin je m'endormis, mais l'amour étoit je crois d'intelligence avec mes songes, ils ne me représentoient que les qualitez avantageuses de Tourmeil.

Je me levai tard, mon frère le Chevalier m'aprit qu'il devoit l'après-dînée mener le Comte de Tourmeil chez les plus belles Dames de la ville, & qu'il l'ameneroit ensuite au logis; l'amour avoit résolu de ne perdre aucune occasion de m'engager, si fortement qu'il me fut impossible de rompre jamais ses chaînes.

Je rencontrai Tourmeil & mes frères chez une Dame amie de ma tante, où nous étions allées en visite. Ils se disposoient à sortir, mais dès que je fus entrée,

Tourmeil se tourna vers le Chevalier, enfin vous ne me reprocherez plus, dit-il, l'inquiétude que j'ai euë dans tous les lieux où j'ai été : trouvez, je vous prie, un prétexte pour demeurer icy. Le Chevalier me fit entendre le dessein de Tourmeil, & dit qu'il ne s'en iroit pas, parcequ'il espéroit que Mlle. de.... fille de la Dame chez qui nous étions, joüeroit du clavessin à ma prière, & qu'il n'avoit osé demander cette grace.

Mme. sa mère lui ordonna de joüer du clavessin, nous l'écoutâmes avec plaisir : quand elle en eut joüé quelque tems, je lui demandai une piéce que j'aimois fort, c'est une sarabande à qui l'ancienneté n'a rien fait perdre de ses beautez : je voudrois bien qu'il y eut de nouvelles paroles sur cette sarabande, dis-je à Mlle. de .... car c'est l'air du monde que je trouve le plus aimable : le Comte de Tourmeil

pourroit vous ſatisfaire là-deſſus, me dit mon frère, Mr. de Briance nous en a montré de lui cette après-dînée qui ſont charmantes.

On preſſa Tourmeil de faire des vers ſur cette ſarabande, il s'en défendit honnêtement; mais enfin prenant la parole: & moi, Monſieur, lui dis-je, ſerai-je auſſi refuſée? Non, Mademoiſelle, me répondit-il, je vais même vous obéïr, avant que vous le commandiez: il prit des tablettes que je lui offris, s'éloigna un peu, & quelque tems après il me les rendit. Nous y trouvâmes ces paroles:

Entre Appollon & le Dieu qui m'inſpire,
Divine Iris, ne vous m'éprenez pas;
Quand je vous dis que j'aime vos appas,
Le Dieu charmant qui me prête ſa lire,
N'eſt pas celui qui me fait vous le dire.

Tourmeil chanta lui-même ce couplet, &

& Mlle. de.... l'accompagna du claveſſin. Toute la compagnie avoüa ſincerement qu'on ne pouvoit mieux joüer du claveſſin, ni chanter avec plus de juſteſſe. Je retournai chez mon père avec ma tante; Tourmeil pria mes frères de ne plus faire de viſites: il arriva auſſi-tôt que moi, & me donna la main en deſcendant de carroſſe. Nous trouvâmes Mr de Briance qui joüoit aux échecs avec mon père: il dit à Tourmeil qu'il étoit ravi de le voir en ſi bonne compagnie.

La maiſon de mon père étoit toujours remplie de tout ce qu'il y avoit de gens de diſtinction dans la ville, on y ſoûpoit aſſez ſouvent, & avant & après ſoûper on joüoit ou l'on cauſoit; chacun ſuivoit en cela ce qui lui faiſoit le plus de plaiſir. Il y avoit beaucoup de monde ce ſoir-là; je regardai quelque tems joüer, & Tourmeil n'eut d'attention que pour moi: il

me parloit quelquefois, mais avec un ref-pect qui me plaifoit fort.

Mr. de Briance nous regarda, parla tout bas à mon père, puis apellant Tourmeil: Mr. le Comte, lui dit-il, je foûperai ici; mais ce feroit abufer des bontez de Mr. de Livry, que de demeurer tous les deux à la fois: mon père pria Tourmeil de refter, mais Mr. de Briance lui fit figne du contraire.

Jamais on n'a été frapé fi vivement des paroles les plus terribles, que Tourmeil le parut de cet ordre, & en s'aprochant de moi avec un air auffi touché que s'il m'eut dit adieu pour longtems: on m'ordonne de m'éloigner de vous, Mademoifelle, me dit-il, ce malheur m'eft trop fenfible pour obéir une feconde fois aux ordres de Mr. de Briance. Il fortit en achevant ces mots, & je me trouvai extrêmement touchée de fon départ. En

ſortant de table, je vis mon frère le Chevalier qui liſoit une lettre que l'on venoit de lui donner: il laiſſa rentrer mon père dans le cabinet, & me fit ſigne de demeurer; voilà, me dit-il, un billet que je vous prie de lire; je le décachetai, & j'y trouvai ces paroles:

Qu'ai-je fait pour m'attirer mon malheur! De ce grand nombre de gens qui étoient ce ſoir chez-vous, je ſuis le ſeul à qui l'on n'a pas permis de demeurer: rien n'égale mon déſeſpoir, il faut avoir les ſentimens que vous m'inſpirez, pour connoître parfaitement quel tourment votre abſence fait ſouffrir.

Ce billet n'étoit point ſigné, mais je vis bien qu'il étoit de Toutmeil: je rougis en le liſant; & le rendant à mon frère: d'où vient, lui dis-je, que vous vous êtes chargé de cette commiſſion? Une raiſon encore plus forte que celle de mon ami-

tié, me répondit le Chevalier, m'oblige à vous faire voir son billet & la lettre qu'il m'écrit. Tourmeil le prioit de ne point interprêter à défaut de courage l'obéïssance qu'il avoit renduë à Mr. de Briance: il protestoit qu'après ce dernier respect, il ne lui obéïroit de sa vie; & il marquoit précisément qu'il l'attendoit dans sa chambre pour lui faire connoître le chagrin qu'il lui avoit donné. Mon frère remarquoit bien quel étoit mon étonnement à la lecture de cette lettre: Tourmeil, me dit-il, va faire une folie qui perdra sa fortune. Mr. de Briance l'aime comme s'il étoit son fils: il nous dit même hier qu'il lui a fait une donation considérable. Il seroit bien cruel qu'une chose de si peu de conséquence lui causât un véritable malheur: j'en serois au desespoir, lui répondis-je tout attendrie du malheur de Tourmeil,

Mon frère le Comte vint voir ce que nous faisions : nous lui contâmes ce qui nous inquiétoit. Il n'y a pas à balancer un moment ; allez, mon frère, dit-il au Chevalier, empêchez que Tourmeil ne se broüille avec Mr. de Briance : afin qu'il vous soit plus facile de le faire, il faut que ma sœur lui écrive un mot. J'en fis quelque difficulté, mais nous n'avions pas le tems de délibérer ; & un conseil de gens de quinze à seize ans, ne pouvoit pas finir par une action bien prudente. Le Chevalier me donna ses tablettes, dit qu'il les raporteroit, & qu'ainsi ma lettre ne resteroit pas entre les mains de Tourmeil, j'y écrivis à peu près ces paroles :

Pouvez-vous songer à vous broüiller avec Mr. de Briance ? J'ose vous prier de continuer à lui rendre ce que vous devez à l'amitié qu'il a pour vous : ne me point voir une soirée, est-ce un si grand malheur ? Et

ſi vous trouvez que c'en eſt un, après me l'avoir dit, pourquoi s'en plaindre ?

Le Chevalier prit les tablettes & courut chez Tourmeil : je rentrai dans la chambre de mon père, il achevoit une partie d'échecs avec Mr. de Briance. Je rêvai cependant à Tourmeil, il me paroiſſoit qu'un homme qui vouloit renoncer à ſa fortune pour me voir quelques heures de plus, devoit ſentir une paſſion bien véritable. Que ces réfléxions furent dangereuſes ! Je ſavois bien qu'il falloit défendre mon cœur contre l'amour ; mais je crus pouvoir le livrer à la reconnoiſſance.

On quitta le jeu, & Mr. de Briance s'aprochant de moi, continua à me donner des loüanges comme le jour d'auparavant: j'y répondis ſi mal, que je ne doute pas qu'il n'eut mauvaiſe opinion de mon eſprit ; je le laiſſai partir du logis ſans me

mettre en peine de ce qu'il en pouvoit penſer. J'attendis avec impatience le retour du Chevalier; il ne rentra point dans la chambre de mon père, je le trouvai qui m'attendoit dans la mienne.

Hé bien, lui dis-je avec une émotion que je ne pus cacher, Tourmeil ſera-t'il ſage; l'avez-vous perſuadé? Non, me dit le Chevalier, tous mes efforts ont été inutiles; mais dès qu'il a vû ce que vous aviez écrit dans mes tablettes, il a paru auſſi ſoûmis à vos ordres, qu'il étoit peu touché de mes conſeils : il a baiſé cent fois votre écriture, & jamais on n'a vû un homme ſi amoureux.

Le trop fidèle récit du Chevalier me toucha vivement, j'en fus occupée le reſte de la nuit. Tourmeil étoit aimable, & d'une naiſſance égale à la mienne; qui me défend d'eſpérer, diſois-je en moi-même, d'être un jour très-heureuſe par

le penchant que j'ai pour Tourmeil ? Mon père cherche pour moi un parti plus avantageux que ceux qui se sont présentés, il remarquera sans doute son mérite...

Ces réfléxions m'occupèrent pendant toute la nuit ; & mon cœur en se flattant, se livroit à tous les dangers d'une passion naissante : je ne m'endormis qu'au point du jour. La première idée qui me frapa à mon réveil, fut celle de Tourmeil. Je me levai & me parai avec plus de soin que je n'avois jamais fait ; ce dessein de lui plaire me fit mieux connoître que tout le reste, à quel point il occupoit mon esprit. Il vint de bonne heure chez mon père, y rencontra beaucoup de Dames, n'eut pour elles que des honnêtetés ; & je m'aplaudis mille fois de l'avoir seule rendu sensible.

On proposa d'aller voir des comédiens

que le carnaval avoit attirés à Rennes : mon père consentit à m'y laisser aller avec ces Dames. Mes frères furent de la partie, & Tourmeil qui ne cherchoit que des prétextes pour ne me point quitter, en fut aussi. Nous trouvâmes les plus mauvais acteurs qui eussent jamais parus en province : la piéce, quoique mal représentée, ne me parut pas avoir duré longtems ; Tourmeil étoit assis auprès de moi, je ne pouvois pas m'ennuier.

Quelque mauvais que fût le spectacle, il ne laissa pas d'y avoir beaucoup de monde. Tout étant fini, chacun s'empressoit de sortir : mon frère le Chevalier donnoit la main à une Dame de notre compagnie, & voulant passer la porte, un Provincial qui avoit le même dessein le poussa brusquement ; mon frère étendit le bras de peur que la Dame qu'il conduisoit ne fût pressée. Cette action em-

pêchoit le Provincial de sortir ; il s'en mit en colère, & dit quelque chose de brutal à mon frère, qui pour toute réponse lui donna un soufflet.

Nous étions près de lui, nous vîmes cette action ; Tourmeil & le Comte s'aprocherent promptement, ne doutant pas que le Chevalier & son homme n'allassent se battre. Mon frère avoit tiré son épée, mais nous fûmes bien étonnés de voir le Provincial sans autre suite de quérelle, se démêler de la presse & s'en aller froidement comme s'il ne lui étoit rien arrivé.

Nous retournâmes au logis, on y resta ; Mr. de Briance y vint qui nous dit que l'affaire de la comédie se contoit déjà dans toute la ville ; nous en avions prévenu mon père, afin qu'il ne l'aprit pas d'ailleurs : il fit une sévère réprimande à mon frère sur sa promptitude, mais ce

fut un galant homme, car il traitoit plutôt mes frères comme ses amis que comme ses enfans; il n'étoit pas si indulgent pour moi, quoiqu'il m'aimât beaucoup : il disoit que les filles étoient obligées d'obéir plus éxactement que les hommes.

Un peu après le soûper mon frère le Chevalier, qui vouloit aller chez une personne dont il étoit amoureux, sortit de sa chambre, je m'en aperçus; la quérelle qu'il avoit euë l'après-dînée m'inquitroit, je trouvois imprudent qu'il s'en allât seul dans les ruës s'exposer au ressentiment du Provincial óffensé, que nous avions apris être un homme de qualité du païs, depuis peu de jours arrivé à Rennes.

Je suivis le Chevalier, & lui dis que j'avertirois mon père qu'il vouloit sortir, à moins qu'il ne consentit de se faire accompagner par cinq ou six de nos gens. Ce seroit-là un fort bel équipage, me dit-

il en riant, pour aller en bonne fortune:
il vouloit m'échaper, mais enfin voyant
que j'étois résoluë à avertir mon père:
hé bien, me dit-il, puisque vous ne voulez pas que je sorte absolument seul, dites à Tourmeil qu'il vienne avec moi, & nous prendrons une escorte. Je rentrai dans la chambre, & priai Tourmeil d'aller avec le Chevalier; il s'y offrit avec générosité. J'eus bien envie de redoubler l'escorte que j'avois proposée à mon frère, quand je vis Tourmeil de la partie.

Le Comte étoit engagé au jeu avec mon père & Mr. de Briance, ainsi je n'osai lui parler. Mon frère & Tourmeil sortirent seuls, & ne furent pas à cent pas de la porte, qu'ils se trouverent attaqués par six hommes bien armés. On tira sur eux, & l'obscurité de la nuit les sauva; un seul coup porta sur Tourmeil, & perça la manche de son habit

Mon frère & lui mirent l'épée à la main, & se défendirent sans voir ce qu'ils faisoient: la lune se leva, & à cette foible clarté le Chevalier reconnut le Provincial, qui se tenant un peu loin encourageoit ses gens à cette belle action.

Mon frère vouloit aller à lui, mais il étoit contre la muraille, & avoit trois hommes en face. Tourmeil en avoit deux, il en mit un hors de combat; le coup intimida le second, & le fit reculer fort loin. Tourmeil prenant ce moment, courut comme un lion sur le Provincial, qui après s'être défendu quelque tems, reçut un coup au travers du corps, & tomba sur le pavé. Tourmeil alla de suite promptement secourir mon frère qui n'avoit qu'une légère blessure au bras, mais son épée venoit de se casser; il lui sauva la vie en écartant ses trois ennemis

L'un demeura sur la place dangereuse-

ment blessé, les deux autres ne firent pas de résistance, voyant leur maître évanoui & baigné dans son sang. Il est mort, dit l'un des assassins, sauvons-nous : mais avant de fuir il porta par derrière un coup à Tourmeil. Deux amis du Chevalier qui revenoient de soûper, le reconnurent en passant : ils dirent au laquais qui portoit un flambeau, de tourner du côté du logis de mon père, où ils ramenerent nos deux blessés. On y joüoit encore; j'étois inquiéte, & j'avois un secret pressentiment de quelque malheur. Je courus dès que j'entendis du bruit dans la cour: mon frère & Tourmeil tout couverts de sang y étoient déjà. A cette vûë je fis un cri effroyable : mon père l'entendit, accourut, la compagnie le suivit; le Chevalier s'apercevant de l'émotion où il étoit, lui dit : ce n'est rien, mon père, je ne suis pas blessé dangereusement; mais songez, je vous

prie, à faire secourir Tourmeil, il vient de me sauver la vie. Tourmeil perdoit beaucoup de sang, on le coucha sur un lit de repos qui étoit dans l'antichambre; Mr de Briance & mon père étoient également touchés de cet horrible spectacle: j'en étois inconsolable, je pleurois avec toute la douleur que peuvent inspirer l'amitié & l'amour. Qu'on seroit heureux, me dit alors Tourmeil d'une voix languissante, de donner tout son sang pour avoir quelque part à ces précieuses larmes.

Je ne lui répondis qu'en redoublant mes pleurs: mon père & Mr. de Briance n'entendirent point ce qu'il me disoit, ils parloient au chirurgien qui venoit d'arriver, il trouva la blessure de mon frère légère; mais il parut incertain sur celle de Tourmeil, & assura même que si on le transportoit, on augmenteroit son mal considérablement.

Mon père touché du mérite & de la générosité de Tourmeil, pria Mr. de Briance de permettre qu'il demeurât chez lui jusqu'à sa guérison. Les gens qu'il avoit envoyés sur le lieu du combat, vinrent lui dire qu'on avoit enlevé le Provincial, qu'ils avoient fait aporter un des blessés qui y étoit encore : mon père ordonna qu'on le fit panser, & qu'on en eut soin.

Ce malheureux fut surpris d'être bien traité chez un homme dont il venoit d'assassiner le fils, que dès le lendemain il demanda à dépôser comment l'action s'étoit passée ; sa déposition servit dans la suite à terminer l'affaire en faveur de Tourmeil & du Chevalier ; elle contenoit, qu'ils étoient quatre cavaliers de la compagnie d'un frère de ce Provincial, avec un de ses amis dont il ignoroit le nom ; que le Provincial n'étoit pas mort ; & que ses deux

compagnons ne voyant plus perſonne, étoient revenus & l'avoient emporté; qu'ils lui avoient promis de venir auſſi le prendre, & qu'il fut bien étonné de ſe voir enlever par d'autres gens.

Que de douleurs pour moi pendant la nuit ! Tourmeil preſque mourant pour nos intérêts, ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit : je me repentois de l'avoir engagé à ſortir avec mon frère; il lui a ſauvé la vie, diſois-je en moi-même, mais il a ſacrifié la ſienne, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. Ces réfléxions ſuivies de beaucoup d'autres, me mettoient dans une agitation qui ne ſe conçoit pas.

Enfin le jour parut; je paſſai chez mon frère, on me dit qu'il repoſoit : il ne garda preſque pas le lit, & en fut quitte pour porter quelque tems ſon bras en écharpe. J'envoyai ſavoir des nouvelles de Tourmeil, & j'apris qu'il avoit un peu

de fièvre. Je n'osois presque m'informer de l'état où il étoit, j'apréhendois toujours qu'on ne m'en dit quelque chose de funeste, & cette apréhension ne cessa que huit jours après sa blessure : la fièvre le quitta, les chirurgiens assurerent qu'il étoit hors de danger, & rendirent une espéce de tranquillité à mon esprit.

Quoique mon père donnât incessamment des soins à la guérison de Tourmeil & du Chevalier, il ne manqua pas de faire informer. On n'eut que trop de preuves pour convaincre le Provincial d'assassinat ; on le poursuivit criminellement, il n'osa plus rester dans la ville : un de ses parens le fit porter tout blessé qu'il étoit à sa maison de campagne, où il demeura caché pendant qu'on instruisoit le procès.

J'étois dans une situation assez douce, Tourmeil se portoit mieux, je le voyois

presque tous les jours, mes frères me menoient dans sa chambre, & m'obligeoient quelquefois d'y rester. L'un & l'autre étoient sensiblement touchés du service qu'il nous avoit rendu, & n'épargnoient rien pour lui en témoigner une reconnoissance parfaite. Ils me disoient que mon père ne me pouvoit choisir un époux plus aimable & de meilleure maison que Tourmeil; ils lui promirent même qu'ils en parleroient ensemble à mon père dès que sa santé seroit rétablie. C'étoit ce qu'il souhaitoit le plus ardemment, & l'espérance qu'il avoit de m'épouser ne contribua pas peu à sa guérison.

Il me semble, Mesdemoiselles, dit Mme. de Briance en s'interrompant elle-même, qu'il est trop tard pour continuer à vous aprendre mes aventures, je vous promets d'en achever demain le récit, si

ce que je viens de vous conter vous donne de la curiosité de savoir le reste.

Kernosy & St. Urbain témoignerent à la Marquise combien elles s'interessoient à tout ce qu'elle venoit de leur dire, & qu'elles auroient beaucoup de joïe d'en aprendre la suite. Après s'être entretenuës quelque tems sur ce qu'elles venoient d'entendre, elles prirent congé de la Marquise, & se retirerent dans leur apartement.

L'histoire que sa Marquise venoit de conter, renouvella le souvenir d'une passion qui avoit pris de profondes racines dans son cœur ; le tems n'avoit point effacé l'image de Tourmeil que l'amour y avoit fortement imprimée : les efforts qu'elle fit pendant une partie de la nuit, pour dissiper ce triste souvenir furent inutiles ; enfin le sommeil suspendit ses peines.

Le lendemain il fit un aussi beau tems qu'il en peut faire en hiver ; le soleil depuis quelques jours dissipoit une partie du froid de cette rude saison. Mrs. de Livry & le Baron de Tadillac allerent chasser le matin, & se rendirent au château à l'heure de dîner avec quantité de gibier. La beauté du jour fit naître aux Dames l'envie d'aller se promener dans un bois qui environnoit le jardin. Le Baron de Tadillac voulut leur donner le divertissement de la chasse ; Mrs. de Livry eurent la même complaisance, & ils prierent Mme. la Vicomtesse d'envoyer quérir au château deux chiennes-courantes qui leur avoient servi le matin.

Ce fut un plaisir singulier pour les Dames, de voir ces Messieurs qui tiroient tous trois à merveille, ne manquer pas un coup. La Vicomtesse admiroit l'adresse du Baron, & lui donnoit sans cesse

des loüanges. St. Urbain toujours attentive à persécuter Fatville, lui demanda pourquoi il ne tiroit pas, elle lui persuada qu'il avoit l'air adroit à cet éxercice. Le Conseiller enorgueilli de cet éloge, prit le fusil d'un garde-chasse & se mit en devoir de tirer; mais il s'y prit si mal, que son coup passant loin du gibier à qui il en vouloit, alla blesser une belle vache noire qui se promenoit tranquillement à quelques pas delà.

La Vicomtesse entra dans une furieuse colère contre Fatville; la vache noire étoit sa favorite, elle prenoit de son lait, & l'avoit nommée Isis pour mieux marquer son mérite. Cet accident le déconcerta; & fâché à son tour de quelques paroles piquantes qu'elle lui avoit dit, il commença à se dégoûter du commerce de la noblesse, pour lequel il avoit eu jusques alors beaucoup d'inclination, &

s'en alla de colère au châteáu : la compagnie le ſuivit, & l'on y trouva en rentrant tout prêt pour la repréſentation de Penelope & du Florentin. Cette petite piéce répandit tant de joïe dans les cœurs, que perſonne ne voulut ſe remettre au jeu après ſoûpé, ſuivant la coutume des jours précédens. On chercha quelqu'amuſement qui demandât moins d'aplication, & l'on ne fut pas longtems à le trouver. Le Baron propoſa de faire une eſpéce de loterie, avec promeſſe que chacun éxécuteroit ce qui ſeroit porté au billet qui lui ſeroit échu ; il en fit ſept, les plia, & la Marquiſe de Briance les tira. Le premier fut pour la Vicomteſſe : Il portoit, *Vous direz un ſecret à quelqu'un de la compagnie.* Mon ſecrèt eſt tout prêt, dit-elle en regardant le Baron avec un air de fineſſe. Le ſecond billet fut pour Mlle. de Kernoſy, elle y trouva : *Vous direz un*

madrigal. J'en ferai quitte à bon marché, dit-elle, il ne s'agira que d'avoir un peu de mémoire. La Marquise donna le troisiéme à St. Urbain, il y avoit : *Vous conterez une histoire.* Quel billet ! dit St. Urbain, en vérité, Madame, vous vous seriez bien passée de me le donner, j'aurois mieux aimé tout autre que celui-là. Nous ne sommes jamais contens de ce qui nous arrive, répondit la Marquise ; mais voyons le billet du Baron : *Vous donnerez une fête aux Dames dans trois jours.* Après l'avoir lû, il s'écria comme un homme effrayé : ô ! que j'ai peur de mal obéïr. La Marquise donna ensuite un billet au Comte de Livry, il y trouva : *Vous critiquerez l'histoire qu'on va conter.* Me voilà inspecteur de Mlle. de St. Urbain, dit le Comte ; je l'avertis que j'en userai très rigoureusement avec elle. Le Chevalier ouvrit son billet, c'étoit : *Vous rem-*

plirez

plirez des bouts rimés. La Comtesse de Salgue trouva dans le sien : *Vous écouterez les autres.* Tant mieux, dit-elle, me voilà bien contente d'être l'assemblée. La Baronne de Sugarde lût ensuite ce qui lui étoit échu, il y avoit : *Vous donnerez des bouts rimés.* Voyons, dit la Marquise, ce que la fortune me garde ; elle ouvrit son billet & lût : *Vous direz une chanson.* Cela ne sera pas difficile, dit-elle, mais voici encore le billet de Fatville ; tenez, Monsieur, lui dit-elle en le lui présentant, tirez quel sera votre sort. Il y trouva : *Vous irez savoir des nouvelles d'Isis.* On rit de cette folie, qui renouvelloit le souvenir de son adresse à la chasse ; il se douta bien que ce billet avoit été fait exprès. En effet, la Marquise l'avoit mis à part de concert avec le Baron, & avoit tiré les autres au hazard.

Allons, dit le Baron en s'asseyant,

qu'on éxécute tout ce que les billets portent; c'eſt à moi d'ordonner, parceque je conduis le jeu. Mme. la Vicomteſſe aura la bonté de commencer : elle ſe leva gravement & lui dit en ſecret avec un air miſtérieux, qu'elle le trouvoit digne de ſon eſtime. Le Baron lui répondit peu de choſe, afin de paroître un fidèle dépoſitaire du ſecret qu'on venoit de lui confier.

Mlle. de Kernoſy eut l'aplaudiſſement de toute la compagnie ſur ſon madrigal qu'elle récita de mémoire : & Mlle. de St. Urbain remit à conter ſon hiſtoire après le ſoûper, ſuivant l'ordre que le Baron lui preſcrivit dans le moment qu'elle alloit en commencer le récit, afin, lui dit-il, que la compagnie ait un amuſement agréable toute la ſoirée, & que Mr. le Comte ait plus de loiſir pour la critiquer. C'étoit enſuite le rang du Baron pour

s'acquitter de ce que son billet ordonnoit. Il fixa le jour de la fête qu'il devoit donner, prenant un tems raisonnable afin d'y mieux réüssir, & continua à donner ses ordres. Allons, Mr. le Chevalier, il est présentement question de vos bouts rimés: je ne puis les remplir, dit le Chevalier, Mme. la Baronne ne me les a pas donnés, vous savez que son billet le commande. Elle pria qu'on l'aidât à les faire: le Chevalier prit la plume, chacun y mit son mot, & voici les bouts rimés tels qu'on les lui donna.

ambrosie.
tourbillon.
carillon.
fantaisie.

frenaisie.
vermillon.
papillon.
Asie.

cordon.
abandon.
lumière.

destin.
première.
lutin.

Cela n'eſt pas trop facile à remplir, dit le Chevalier en les reliſant. Mlle. de St. Urbain ſe ſeroit bien paſſée d'y placer le lutin ; je vois bien qu'il eſt deſtiné à tourmenter même les Poëtes de ce château. On badina ſur cette penſée. Mme. de Salgue ne la releva point ; mais elle dit à la compagnie : *Pour moi je remplis mon devoir en écoutant les autres.* Mme. de Briance ne laiſſa pas tomber la penſée du lutin, elle s'étendit ſur la malignité de cet eſprit, & ſur la fermeté de Mr. de Fatville qui en avoit bravé pluſieurs avec une intrépidité incroyable, ſans qu'il lui en fut arrivé aucun accident : elle chanta un moment

après ces paroles sur un air nouveau, pour s'acquitter du devoir qui lui étoit prescrit.

Importune raison, n'agitez plus mon cœur,
Des craintes, des soupçons dont vous êtes suivie.
Mon Berger me promet une éternelle ardeur,
Laissez-moi me livrer à cet espoir flateur,
Il fait le bonheur de ma vie.

Cette chanson plût infiniment : on la répêta tant de fois que toute la compagnie en savoit l'air aussi bien que les paroles. Mr. de Fatville seul ne chantoit point, il ne sávoit pas la musique : le Baron lui demanda des nouvelles d'Isis : si nous étions à Rennes, répondit-il, je n'en aurois que de bonnes à vous aprendre, je l'aurois fait panser par le meilleur chirurgien, & Mme. la Vicomtesse ne seroit plus fâchée. Tout le monde lui sut bon gré de cette plaisanterie. Le Chevalier de Livry dit qu'il avoit rempli les

bouts rimés : la curiosité attira aussi-tôt la compagnie pour les entendre, & il lût ce qui suit :

SONNET.

Le plus charmant de ceux qui vivent d' ambrosie,
Sur vous porte à mon cœur de feux un tourbillon
De rivaux, de jaloux, l'importun carillon,
Sans cesse en vous aimant, troublent ma fantaisie.

Je sens qu'auprès de vous ma douce frenaisie
Me fais craindre, pâlir, me met du vermillon ;
J'éprouve par vos yeux le sort du papillon,
Ils auroient pû dompter le vainqueur de l' Asie.

La Parque de mes jours va couper le cordon,
J'en laisse avec plaisir la trame à l' abandon :
Sans vous l'Amour me fait mépriser la lumière.

Ce Dieu vous attendoit pour fixer mon destin ;
Je badinois ailleurs, vous êtes la première
Qui m'ayiez fait sentir ce que peut ce lutin.

Ce sonnet ne laissa pas d'être bien reçu, quoiqu'il fut venu impromptu, & qu'il

eût été composé de même. A la campagne on ne se mêle que de critiquer l'histoire de Mlle. de St. Urbain, dit le Comte, encore faut-il que l'ordonnance d'un billet de loterie y soit formelle. Le rang de St. Urbain étant venu pour conter, elle dit : que n'ayant voulu surprendre personne par des aventures fabuleuses, on seroit plus content d'entendre une histoire tirée d'Athenée auteur Grec, dont il y a une traduction françoise. Incontinent après cet espéce de prologue, elle commença son récit.

HISTOIRE
DE ZARIADE.

Histaspe qui commandoit dans la Médie eut deux fils, que les peuples apellerent les enfans de Venus & d'Adonis, parcequ'ils avoient l'air divin, qu'ils étoient parfaitement bien faits, & que

leur beauté attiroit les yeux de tout le monde.

L'aîné qu'on nommoit Zariade, alla donner des loix dans sa première jeunesse à tout le pays qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'aux bords du Tanaïs. Ce Prince s'étant un jour fatigué à la chasse, se coucha sous une touffe d'arbres, près d'une fontaine dont le murmure agréable le jetta dans un profond sommeil, & lui procura un repos tranquille en aparence, mais qui porta bien des troubles dans son cœur. Il vit en songe une jeune personne magnifiquement vêtuë, couchée sur un lit de gazon au milieu d'un jardin délicieux : elle tenoit dans ses mains un petit portrait que le Dieu couronné de pavots venoit de lui présenter. Qu'il est beau ! s'écria-t'elle en regardant ce portrait avec attention, c'étoit celui de Zariade ; il crut l'entendre

parler, & le son de voix de cette jeune personne qui charmoit par l'éclat de sa beauté, fit une telle impression sur son esprit, que rien ne put jamais effacer l'idée qu'il en avoit conçuë. Quelle divinité, dit-il en s'éveillant, l'Amour vient-il de me faire voir ! Seroit-il possible que ce ne fût qu'une vaine idée ? Non, sans doute, ce Dieu l'a formée pour triompher de tous les cœurs. Zariade n'étoit plus ocpé que de ce songe, son cœur en étoit pénétré, & il se désespéroit de ne pouvoir aprendre si cette merveilleuse beauté n'étoit qu'une belle idée, dont l'univers n'avoit point d'original. Il savoit peindre mieux qu'homme de son tems, & ne pouvant plus vivre éloigné de cet objet divin, il fit le portrait de cette aimable personne, dont l'amour avoit si fortement gravé les traits dans sa mémoire ; il le mit dans son cabinet, & ceux qu'il y

introduisoit l'admiroient comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art. Ce Prince croyant diminuer ses inquiétudes, aprit son aventure à ses confidens, & aux grands de sa cour qu'il chérissoit le plus : ils plaignirent son amour, mais c'étoit un foible remède. Un Prince étranger étant arrivé à la cour, demanda la permission de lui faire la révérence. Zariade le reçut dans son cabinet : après les complimens ordinaires en pareille rencontre, le grand nombre de curiositez inestimables qui se trouvoient rassemblées dans ce beau lieu, fut le sujet de la conversation. Le Prince étranger surpris de voir le portrait que Zariade avoit mis au milieu de plusieurs tableaux des plus fâmeux peintres de l'antiquité, s'arrêta longtems à le considérer; & dans l'étonnement où cette éxcellente piéce l'avois mis, il lui échapa de dire : on n'a jamais vû une ressemblance si parfaite.

Ces paroles fixerent d'abord l'attention de Zariade. L'amour, la joye & la curiosité l'agiterent tout à la fois; mais s'étant un peu remis de ce premier transport qui lui causoit un plaisir si peu espéré, il demanda quel climat fortuné avoit vû naître cette divine personne.

Elle se nomme Otadis, répondit le Prince étranger, je l'ai vûë mille fois à la cour de son père Omarte; il règne sur les provinces qui sont aude-là du Tanaïs. Quoi! s'écria Zariade, c'est la Princesse Otadis dont j'ai ouï parler comme de la plus belle personne de l'Asie? mon destin est trop heureux. L'étranger qui annonçoit une si agréable nouvelle, fut comblé d'honneur & de présens. On lui fit confidence du songe, & de la passion qu'il avoit fait naître pour la belle Otadis: cet étranger accepta la proposition qu'on lui fit d'accompagner les ambassadeurs que

Zariade vouloit envoyer à la cour d'Omarte, & partit en diligence avec eux afin de se rendre au plutôt à cette cour, où étant arrivés il demanderent la belle Otadis en mariage pour leur Prince.

Omarte savoit quelle étoit la puissance de Zariade ; il avoit entendu parler de ses vertus & de ses graces, mais il ne vouloit pas éloigner de lui la Princesse sa fille : elle étoit héritière de ses états, & n'ayant point d'enfans mâles, son intention étoit qu'elle prit pour époux un Prince de son sang.

Otadis n'avoit pu se résoudre à faire un choix si contraire au sentiment qu'elle renfermoit dans son cœur ; l'amour l'avoit blessée du même trait dont il avoit enflammé le beau Zariade ; le Dieu des songes lui avoit représenté le jeune Prince avec des charmes qui séduisoient les cœurs ; & la Princesse fidèle à cette belle

idée, méprisoit tous ceux qui se présentoient pour époux. Rien n'étoit comparable à cet objet dont son imagination étoit remplie, elle ne pouvoit en aimer d'autres : ce n'étoit point un ouvrage de la nature, les Dieux l'avoient formé.

Cependant le Prince étranger que Zariade avoit chargé de voir Otadis de sa part, fit demander une audiance qu'on lui accorda. En se prosternant devant cette Princesse, il dit que Zariade fils d'Histaspe, souverain de la Médie, & le plus beau de tous les hommes, l'assuroit de ses profonds respects ; qu'il l'envoyoit pour lui aprendre le desir ardent qu'il avoit de la posseder, depuis que les Dieux lui avoient fait voir en songe sa beauté surnaturelle, seule capable de le rendre heureux. La conformité de leur destinée commença d'intéresser Otadis pour Zariade : mais quel fut son étonnement, quand l'étran-

ger lui présentant le portrait du Prince, lui fit connoître que c'étoit le même que l'amour & le sommeil lui avoient présenté, & dont ils lui représentoient l'idée continuellement. Quelle fut alors sa douleur, de ce que son père vouloit renvoyer les ambassadeurs sans leur accorder la demande qu'ils avoient faite. Sa passion l'obligea à en faire confidence à ce généreux étranger, qui lui parut si zèlé pour Zariade. Peu de tems après les ambassadeurs eurent leur audiance de congé; il retourna avec eux portant à leur maître la triste nouvelle du refus d'Omarte; mais il calma la colère où le Prince alloit s'emporter, par le récit fidèle qu'il lui fit en particulier de tout ce que la belle Otadis avoit dit en sa faveur, & des véritables sentimens de son cœur, dont elle lui avoit révélé le secret.

Zariade transporté d'amour, leva des

troupes & les conduisit en diligence sur les bords du Tanaïs, dans l'espérance de forcer Omarte par sa valeur à lui accorder la Princesse sa fille, ou de s'en rendre le maître à quelque prix que ce fut. Il fit construire plusieurs ponts de bateaux sur le fleuve, afin que son armée passât plus facilement, & renvoïa cependant l'étranger à la cour d'Omarte, où il devoit voir secrettement Otadis, & l'instruire de tout ce qui se préparoit pour le succès de cette entreprise.

Ce Prince infatigable alloit sans cesse sur les bords du Tanaïs, encourager les travailleurs. Etant un jour appliqué à maintenir le bon ordre parmi eux, afin de prévenir l'embarras qui auroit pu empêcher que leurs ouvrages ne fussent promptement achevés, il vit arriver dans un petit bateau une homme de bonne mine, c'étoit le Prince étranger son favo-

ri : hé bien, lui dit-il en l'embrassant, sa divine Otadis a-t'elle aprouvé le dessein que mon amour a formé pour elle ? Oui, Seigneur, répondit l'étranger, l'adorable Otadis seroit à vous si son cœur régloit sa destinée ; mais il n'est plus tems de vous cacher que l'on doit célébrer son hymenée dans trois jours, & vous feriez inutilement après la conquête de toute l'Asie. Omarte est absolu, Otadis n'osera resister à ses ordres : après un superbe festin, elle recevra une coupe d'or de la main de son père, c'est la coutume en ce païs, & elle la présentera à l'heureux mortel dont on aura fait choix pour être son époux. Allons donc la recevoir tout à l'heure cette coupe précieuse ! s'écria le beau Zariade tout transporté d'amour & de colère : allons troubler ce cruel hymenée, ou mourir aux pieds d'Otadis. Dès lors ne consultant plus que son désespoir,

abandonnant tout-à-coup ſon armée, il partit ſecrettement, ſuivi ſeulement du Prince étranger, & d'un petit nombre des ſiens : après avoir traverſé le Tanaïs ſur un des ponts qui venoit d'être achevé, il ſe jetta dans un petit char attelé de huit chevaux d'une viteſſe ſi prodigieuſe, qu'en trois jours il arriva à la cour d'Omarte, où il prit un habit ſemblable à ceux que l'on porte dans ce païs, crainte qu'on ne le remarquât : étant entré dans le palais, il pénêtra dans la ſalle du feſtin, où il vit Otadis qui tenoit déjà la coupe d'or qu'Omarte venoit de lui donner. Le chagrin d'être ſi près du moment qui alloit décider de ſa deſtinée, lui fit répandre quelques larmes qui augmenterent encore ſa beauté ; elle ſortit de la ſalle du feſtin accompagnée ſeulement de ſes femmes pour aller, ſelon la coutume, faire ſa prière dans la chambre prochaine.

Zariade la ſuivit, entra adroitement dans cette chambre, & s'aprochant de la Princeſſe, me voici, dit-il, prêt à vous délivrer de la tyrannie. Otadis l'auroit pris pour un Dieu accouru à ſon ſecours, ſi elle eut pu le méconnoître, mais ſes traits étoient trop bien gravés dans ſon cœur : elle lui préſenta la coupe d'or qui décidoit le choix de ſon époux, & conſentant qu'il l'enlevât, ils ſe ſauverent tous deux par un degré où peu de perſonnes les pouvoient rencontrer, & delà traverſant les jardins du palais, ils gagnerent la porte où le char du fortuné Zariade les attendoit, avec l'eſcorte & l'étranger ſon favori. Dès qu'ils y furent montés, ils firent une diligence ſi prodigieuſe, qu'ils étoient ſur les bords du Tanaïs avant qu'Omarte affligé de l'enlévement de la Princeſſe ſa fille, eut pu aprendre

quel étoit celui qui avoit entrepris une action si téméraire.

On passa ce fleuve sur le pont de bateau dont nous avons parlé : Zariade sans perdre de tems mena la Princesse dans son camp, où leur hymnée fut célèbré avec toute la magnificence imaginable. Cette union remplit de joïe toute l'armée. Otadis fit de grandes largesses ; Zariade se trouva au comble du bonheur par la possession d'une Princesse aussi vertueuse qu'elle étoit. Les deux époux envoyerent des ambassadeurs vers Omarte pour lui demander pardon, & pour le prier de donner son consentement à cette union. Il savoit combien Zariade étoit digne de la Princesse, ainsi il signa la paix, ce qui mit le comble à la félicité des deux jeunes époux.

Ce fut ainsi que Mlle. de St. Urbain fi-

nit son histoire. Le Comte de Livry, loin de la critiquer, comme son billet l'ordonnoit, en fit l'éloge. La Marquise da Briance & le Chevalier de Livry, dirent que cette histoire étoit extrêmement embellie par les ornemens qu'on y avoit ajouté très à propos : qu'un ancien auteur qu'ils avoient lûs, la raportoit trop succintement, qu'il étoit plus agréable d'animer le récit d'une histoire peu vraisemblable par quelques embellissemens, que de la raporter simplement avec éxactitude, & la rendre languissante par trop de fidélité. Mme. la Vicomtesse rafina selon sa coutume, en blâmant Otadis de ce qu'elle s'étoit laissé enlever par son amant, & l'avoit épousé sans le consentement de son père : St. Urbain répondit qu'il n'étoit pas permis de changer les faits, & que dans ce tems-là on pardonnoit tout à l'amour, mais qu'à présent on étoit plus sage. Vous

en ferez ce que vous voudrez, dit la Vicomteſſe, ſi vous y aviez mêlé de la féerie, vous m'auriez amuſée davantage; car je vous avouë que ces ſortes de fictions me plaiſent beaucoup. Si j'avois ſu votre goût, Madame, reprit St. Urbain, je vous aurois ſervi à votre gré. Il n'eſt pas aſſez tard, dit le Comte de Livry, pour ne pas donner cette ſatisfaction à Mme. la Vicomteſſe; & ſi elle me le permet, je vais tout à l'heure lui dire un conte de Fée. La Vicomteſſe parut ravie; toutes les Dames marquerent le même empreſſement: & Fatville demanda ſi c'étoit une hiſtoire vraie, ſinon qu'il s'iroit coucher; on l'aſſura qu'il pouvoit en toute ſureté s'aller mettre au lit. Dès qu'il fut parti Mme. la Vicomteſſe fit faire ſilence, & le Comte de Livry commença ainſi.

PEAU D'OURS,

CONTE.

IL y avoit une fois un Roi & une Reine qui n'avoient qu'une fille, la ſeule qu'ils euſſent pu conſerver de pluſieurs enfans qu'ils avoient eus. La Princeſſe les dédommageoit par ſa beauté & par les charmes de ſa perſonne, de la perte douloureuſe de tant de jeunes Princes. On l'apelloit Noble-Epine. Les ſoins infinis qu'on prit de ſon éducation réüſſirent à merveille,& elle étoit à douze ans auſſi ſavante que ſes maîtres. Son eſprit & ſa râre beauté la firent rechercher par tout ce qu'il y avoit alors de Rois ou de Princes à marier.

Le Roi & la Reine qui l'adoroient craignoient de la perdre, & ne ſe preſſoient point de l'accorder aux vœux empreſſez des Princes ſes amans. Noble-Epine,

contente de son sort, redoutoit elle-même un mariage qui l'éloigneroit du Roi & de la Reine qu'elle aimoit tendrement.

Le bruit de la beauté de Noble-Epine, fut porté jusqu'à la cour d'un Roi des Ogres qui se nommoit Rhinoceros. Ce Prince puissant en terres & en richesses, ne douta pas qu'on ne lui donnât la Princesse dès qu'il l'auroit demandée; & dépêcha des ambassadeurs vers le Roi, père de Noble-Epine : ils arriverent à cette cour, & demanderent audiance sous prétexte de renouveller un ancien traité d'alliance qui avoit été autrefois entre les deux couronnes. On se divertit d'abord de voir des gens si extraordinaires; la jeune Princesse en rioit elle-même à gorge déployée : le Roi ordonna cependant qu'on les reçût avec beaucoup de magnificence.

Le jour de l'audiance toute la cour

s'efforça de paroître ſuperbe ; mais la joie ſe changea bien-tôt en triſteſſe, quand on ſut que le Roi Rhinoceros demandoit la Princeſſe Noble-Epine.

Le Roi qui écoutoit attentivement l'ambaſſadeur, reſta ſi ſurpris à la propoſition, qu'il demeura muet. L'ambaſſadeur craignant un refus, ſe hâta de reprendre la parole, en aſſurant le Roi que s'il n'accordoit pas ſa fille à Rhinoceros, il viendroit lui-même à la tête de cent millions d'Ogres ravager le royaume, & manger toute la famille royale.

Le Roi qui connoiſſoit la façon d'agir des Ogres, ne doutant pas que l'effet ne ſuivit bien-tôt la menace de l'ambaſſadeur, demanda quelques jours pour préparer ſa fille à recevoir l'honneur que lui faiſoit Rhinoceros, & rompit bruſquement l'audiance.

Ce bon père mortellement affligé de n'oſer

n'oser refuser sa fille, se retira dans son cabinet & la fit apeller. La Princesse y vola, & quand elle eut apris le triste sort où elle étoit destinée, elle poussa des cris douloureux, & se jettant aux pieds du Roi son père, elle le conjura d'ordonner sa mort plutôt qu'un pareil hymenée.

Le Roi la prit dans ses bras, pleura avec elle, & lui dit la ménace qu'avoit fait l'ambassadeur. Vous mourrez, ma fille, ajouta-t'il, nous mourrons tous, & vous aurez l'horreur de nous voir dévorer par le cruel Rhinoceros.

La Princesse aussi effrayée de cette image que de son affreux mariage, consentit à donner sa main, & voulut bien se sacrifier pour sauver le Roi, la Reine & tout le royaume. Elle alla même en assurer la Reine sa mère qui étoit dans un état déplorable. Noble-Epine résoluë à tout pour des personnes si cheres, consola sa

mère par tout ce qu'elle put imaginer de plus vraiſemblable; & avec une conſtance qui la rendoit encore plus admirable, elle vit les aprêts de ſon mariage, & marcha à l'autel où l'ambaſſadeur l'attendoit, avec une modeſtie qui arracha des cris & des ſanglots de tout le monde.

Elle partit avec la même fermeté, & ne mena avec elle qu'une jeune perſonne qu'elle aimoit fort, & qui lui étoit très-attachée : elle ſe nommoit Coriande.

Comme il y avoit bien des lieuës de ce royaume à celui des Ogres, la Princeſſe eut le tems d'ouvrir ſon cœur à Coriande, & de lui laiſſer voir l'excès de ſa douleur. Coriande attendrie par les malheurs de la Princeſſe, partageoit ſes peines ne pouvant lui donner d'autre conſolation, & lui juroit qu'elle ne l'abandonneroit jamais. Noble-Epine ſenſible à la tendre & râre amitié que cette fille lui

marquoit, ſentoit moins ſa peine depuis qu'elle étoit comme partagée.

Coriande n'avoit oſé dire à la Princeſſe qu'elle étoit allée trouver la fée Azerole, marraine de la Princeſſe Noble-Epine, pour lui conter l'affreuſe deſtinée qui l'attendoit, & qu'elle avoit trouvé la fée fort en colère de ce qu'on ne l'avoit point conſultée ſur cette affaire; que même elle avoit dit à Coriande qu'elle ne ſe mêleroit jamais de celles de Noble-Epine.

Coriande ne trouva pas à propos d'augmenter le chagrin de ſa maitreſſe par ce récit; mais elle en étoit occupée, & déploroit en ſecret le ſort de la Princeſſe ainſi abandonnée de ſa marraine. La longueur & la fatigue du chemin ne diminuerent rien de la beauté de Noble-Epine: l'Ogre en la voyant en fut ſi ſurpris, qu'il pouſſa un cri qui fit trembler l'iſle où il avoit établi ſon ſéjour.

La Princeſſe s'évanouit de frayeur dans

les bras de Coriande, & Rhinoceros qui étoit ce jour-là ſous la forme de l'animal dont il portoit le nom; la mit ſur ſon dos avec Coriande, & courut dans ſon palais où il les enferma toutes deux.

Alors il reprit ſa figure naturelle qui n'étoit guères moins affreuſe, & ſecourut Noble-Epine avec empreſſement. Quand la Princeſſe ouvrit les yeux, & qu'elle ſe vit entre les bras yelus de ce monſtre, elle ne put être maîtreſſe de retenir ſes cris & ſes larmes. L'Ogre qui ne penſoit pas qu'on put le trouver déſagréable, demanda à Coriande ce qu'elle avoit, & ſi on penſoit qu'une pareille criarde lui fit plaiſir! Coriande effrayée de la colère de l'Ogre, répondit que ce n'étoit rien, & que la Princeſſe étoit ſujette aux vapeurs.

Noble-Epine avoit fermé les yeux pour s'épargner l'horreur de voir ſon hi-

deux époux, & l'Ogre qui la crut encore évanouie, sentit quelque mouvement d'humanité, il sortit & ordonna à Coriande de la secourir : Coriande l'assura qu'il ne lui falloit que du repos.

L'Ogre laissa la Princesse, & alla à la chasse aux ours, (c'étoit son divertissement favori) il comptoit en prendre deux ou trois pour le soûper de Noble-Epine.

Dès qu'il fut parti la Princesse se jetta en pleurant au cou de Coriande en lui demandant secours. Cette pauvre fille attendrie par la douleur de sa maitresse, chercha dans sa tête, & voyant plusieurs peaux d'ours que l'Ogre amassoit pour l'habiller l'hiver, car il étoit fort avâre, elle conseilla à la Princesse de se cacher dans une de celles-là. Noble-Epine y consentit après que Coriande l'eut rassurée sur la peine qu'elle se faisoit de la laisser seule exposée à la fureur de l'Ogre.

Coriande choisit donc la plus belle de ces peaux, & se mit en devoir de coudre la Princesse dedans; mais, ô merveille! à peine cette peau eut-elle touché Noble-Epine, qu'elle s'apliqua d'elle-même sur la Princesse, & qu'elle parut la plus belle ourse du monde.

Coriande attribua ce secours inespéré à la fée Azerole; elle le dit à la Princesse qui en convint elle-même, car elle avoit dans sa métamorphose conservé l'usage de la parole & tout son esprit.

Coriande ouvrit les portes, & laissa sortir la belle Ourse qui en avoit impatience; & Coriande ne douta pas que la fée ne la guidât comme elle avoit conduit la métamorphose.

Sitôt qu'elle ne vit plus sa chère maitresse, elle s'abandonna aux regrets; mais au bout d'une heure elle entendit l'Ogre revenir, & feignit de dormir profondément.

Où est cette Noble-Epine! cria Rhinoceros d'une voix de tonnerre. Coriande fit comme si elle s'éveilloit, & se frottant les yeux, répondit qu'elle ne savoit où étoit allée la Princesse.

Comment, dit l'Ogre, elle seroit sortie: cela est impossible, car j'ai la clé de ma porte. Oui, oui, dit Coriande feignant de croire que l'Ogre s'en étoit défait, c'est vous qui l'avez mangée, & vous en serez bien puni; c'est la fille d'un grand Roi, c'étoit la plus belle personne du monde, elle n'étoit pas faite pour épouser un Ogre, vous verrez ce qui vous en arrivera. L'Ogre fort étourdi de cette accusation, & des cris dont Coriande accompagnoit ses reproches, jura qu'il n'avoit point mangé la Princesse, & se mit dans une telle colère, que la feinte douleur de Coriande se changea en une peur très-réelle; car l'Ogre la menaça de

la manger elle-même ſi elle ne ſe taiſoit. Elle ſe tut effectivement, & feignit de chercher la Princeſſe, ce qui apaiſa un peu la fureur de Rhinoceros. Il chercha même avec elle pendant huit jours, mais Azerole y avoit mis bon ordre. Elle avoit guidé inviſiblement la belle Ourſe, & cette malheureuſe Princeſſe trouva ſur le rivage une barque abandonnée dans laquelle elle entra. Mais on juge bien que ſans le ſecours de la fée elle auroit péri mille fois; car la Princeſſe étant montée dans la barque, elle la ſentit s'éloigner du rivage.

Effrayée, malgré ſes malheurs, du danger préſent, & n'y voyant point de remède elle ſe coucha & s'endormit. A ſon réveil elle ſe trouva au bord d'une prairie ſi belle & ſi bien émaillée de fleurs, que la vûë en étoit réjouie. L'Ourſe qui ſentit la barque s'arrêter, ſauta dans la

prairie, remercia les dieux & les fées de l'avoir amenée dans un ſi beau païs ſans auçun accident.

Son premier ſoin après ce devoir rempli, fut de chercher de quoi vivre, car elle avoit grand apétit. Elle s'avança dans la prairie, & entra dans une belle forêt dans laquelle étoit un rocher creux taillé en forme de caverne, & tout auprès une jolie fontaine qui couloit juſques dans la prairie, & de grands chênes chargés de glands. L'Ourſe qui n'étoit pas encore accoutumée à cette nourriture, la mépriſa d'abord, mais la faim devenant plus preſſante, elle eſſaya d'en manger, elle les trouva fort bons; puis s'étant déſaltérée à la fontaine, elle réſolut de ſe retirer le jour dans la caverne pour éviter les mauvaiſes rencontres, & de ne ſortir que la nuit: une autre raiſon encore l'y détermina. En bûvant à la fontaine elle s'étoit

mirée dans son criſtal. Son horrible figure d'ourſe l'avoit effrayée, peu s'en falloit qu'elle ne regrettât la ſienne, quoiqu'elle l'eut obligé à devenir compagne de Rhinoceros. Cette réfléxion la conſola cependant, & la fit enviſager ſa ſituation & ſa laideur avec plus de tranquillité. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit & de raiſon, elle comprit que la laideur n'eſt pas un malheur ſi grand quand la beauté ne peut cauſer que des peines. L'Ourſe moraliſoit ainſi dans ſa caverne, elle y puiſoit la véritable ſageſſe, & commencoit à être contente de ſon ſort.

Ce païs étoit gouverné par un jeune Roi qui avoit encore ſa mère, rien n'étoit ſi beau, ſi charmant & ſi rempli de belles qualitez que ce Prince. Il étoit adoré de ſes ſujets, reſpecté de ſes voiſins & fort craint de ſes ennemis; juſte, clément, magnanime, modéré dans ſes victoires,

grand dans l'adversité, il avoit toutes les vertus, on se plaignoit seulement qu'il étoit indifferent pour les belles; mais il se craignoit lui-même, parce qu'il se connoissoit une ame fort sensible, & il avoit retenu de la Reine sa mère qu'un Roi doit savoir régner sur lui-même avant de régner sur les autres. Sa figure étant aussi parfaite que son ame, aussi toutes les femmes de sa cour brûloient du desir de l'enflammer : il se nommoit Zelindor, & son pays le royaume de la félicité.

Si la belle Ourse avoit su le nom de ce royaume, elle n'auroit pas été étonnée de s'y trouver si contente dans son état; car c'étoit un des privilèges de cette terre chérie, que d'y être heureux.

Zelindor jeune & galant donnoit ou recevoit des fêtes tous les jours; il alloit surtout souvent à la chasse, parce que cette image de la guerre plaisoit à son ame magnanime.

Il y avoit déjà trois mois que l'Ourſe habitoit ce pays, lorſque Zelindor vint chaſſer dans ſa forêt.

L'Ourſe contre ſa coutume étoit ſortie de ſa caverne pendant le jour pour ſe promener au bord de la mer. Elle revenoit lentement chez-elle en reſpirant l'air parfumé de fleurs dont la prairie étoit émaillée, lorſqu'elle aperçut devant elle toute la chaſſe. Elle oublia le danger qu'une ourſe court en pareille occaſion, & ſe rangea pour la voir paſſer..

Tout ce qui accompagnoit le Roi recula d'effroi à l'aſpect de cette terrible bête. Le brave & jeune Roi fut le ſeul qui s'avança l'épée à la main pour la percer. L'Ourſe le voyant s'aprocher s'humilia à ſes piés, & baiſſa la tête pour attendre le coup. Zelindor touché de cette action, frapa légèrement l'Ourſe du fer de ſon épée ſans lui faire de mal ; alors elle ſe le-

va & vint en le flattant par les mines qu'elle crut les plus agréables, baiser la main du Roi & la lécher. Le Roi plus surpris encore des caresses de cette bête, défendit à ceux qui s'étoient raprochez de tirer sur elle, & lui-même détacha une belle écharpe qu'il avoit passée sur l'épaule & qui ceignoit sa ceinture, & en entourra le cou de l'Ourse qui le laissa faire. Il la conduisit ainsi lui-même jusques dans son palais, & ordonna qu'on la mit dans un petit jardin à fleurs qui étoit au bout de son cabinet. La belle Ourse entendoit fort bien tout ce qu'on disoit, mais elle ne pouvoit plus prononcer un mot, & cette découverte lui couta des larmes. Dès qu'elle fut dans ce jardin le jeune Roi la vint voir, & lui donna à manger de sa main. Son cœur qui n'avoit point changé comme sa figure, fut ému quand elle considéra la beauté du jeune Roi. Quel-

le difference, dit-elle en elle-même, de l'affreux Rhinoceros à ce beau Prince! Mais par un retour de cette même réfléxion sur elle-même, quelle horreur que ma figure! ajoutoit-elle tout de suite: que me sert-il de le trouver si beau? L'Ourse désespérée versoit encore plus de larmes dans ce moment, qu'elle n'en avoit répandu en s'apercevant qu'elle étoit muette.

Elle quitta ce que le Roi lui avoit aporté, & fut se coucher sur un beau gazon qui bordoit une magnifique piéce d'eau de ce jardin. Zelindor qui la vit triste vint auprès d'elle, & lui dit des choses fort caressantes; la pauvre Ourse en sentit redoubler son désespoir, & tomba à la renverse presque morte: le Roi touché de son état, prit de l'eau dans sa main, en arrosa le museau de son Ourse, & la secourut de son mieux. L'Ourse ouvrit

les yeux qu'elle avoit baignés de larmes, & de ses deux pattes de devant prenant les mains du Roi, elle les serra respectueusement, & sembloit le remercier.

Mais vous êtes charmante, dit le jeune Zelindor ; comment, ma bonne Oursine, vous semblez m'entendre ? L'Ourse fit un petit signe de tête que oui. Le Roi transporté de joie de lui trouver de la raison, l'embrassa ; l'Ourse s'en défendit modestement & recula. Quoi ! dit le Prince, tu fuis mes caresses ? mon Oursine. Ah ! cela est plaisant : hé que veux-tu donc ? est-ce que tu ne m'aimes pas ? L'Ourse à ces paroles pour cacher son trouble, se prosterna sur le gazon aux piés de Zelindor, & se relevant tout de suite, elle cueillit une branche d'un des orangers qui ornoient le tour de la piéce d'eau, & la présenta au Roi.

Ce Prince plus charmé que jamais de

son Ourse, ordonna qu'on en eut grand soin, lui donna une belle grotte de rocaille entourrée de statuës, & où il y avoit un lit de gazon pour s'y retirer la nuit. Il la venoit voir à tout moment, il en parloit à tout le monde, il en étoit fou.

L'Ourse faisoit de tristes réfléxions quand elle étoit seule, le beau Zelindor l'avoit renduë sensible; mais quel moïen de lui plaire sous cette affreuse figure! Elle ne dormoit ni ne mangeoit, elle passoit les jours à griffonner sur les arbres du jardin les plus jolis vers du monde: la jalousie s'étant jointe à l'amour, elle étoit d'une mélancolie mortelle, excepté lorsque le Roi venoit la voir. Une autre inquiétude lui vint, le Roi peut être étoit marié, elle l'étoit quasi à Rhinoceros, qu'elle trouvoit encore plus horrible depuis qu'elle avoit vû le charmant Zelindor.

Un soir au clair de la lune se retraçant tous ses malheurs au bord de la piéce d'eau où elle venoit souvent, parceque le jeune Roi s'y promenoit toujours, elle versa tant de larmes que l'eau en fut troublée; une grosse carpe qui ne dormoit pas parut sur la surface : Belle Oursine, dit-elle à la Princesse, ne vous affligez pas tant, la fée Azerole vous protege, & vous rendra aussi heureuse que vous êtes belle; puis sautant légérement sur le gazon, la carpe parut une belle Dame, grande & majestueuse, habillée magnifiquement; l'Ourse se jetta à ses piés. Prens courage, ma fille, dit la fée Azerole, j'ai éprouvé ta patience assez longtems, la récompense viendra. Tu n'es point mariée à l'Ogre Rhinoceros, & tu épouseras le beau Zelindor. Gardes encore quelques tems le secret, toutes les nuits tu quitteras ta peau d'ours, mais il faut que

tu la reprenne dès le matin. Alors la fée disparut, & minuit étant sonné la peau d'ours quitta la Princesse. Que de graces elle rendit dans son cœur à sa bonne marraine, que de plaisir, que de joie elle sentit ! Elle passa la nuit à cueillir des fleurs, elle en fit des guirlandes & des couronnes qu'elle attacha à la porte du cabinet de son amant.

Le tems qu'on lui avoit prescrit sans le limiter lui donnoit de l'impatience; mais pour ne pas le prolonger encore par sa faute, quoiqu'il lui en coutât, elle reprenoit à la pointe du jour sa peau d'ours. Elle écrivoit des choses charmantes, tantôt sur sa jalousie, tantôt sur sa tendresse, son cœur lui fournissoit des pensées toutes neuves, & des expressions qui ravissoient le Roi, car il les lisoit.

Il avoit permis qu'on vint voir l'Ourse, ce grand monde lui déplaisoit. Quand

on a une grande paſſion, la ſolitude eſt ſeule agréable. Elle l'écrivit au jeune Roi; les vers qui exprimoient ce ſentiment, étoient ſi tendres & ſi délicats qu'il en fut charmé, & fit fermer ſon jardin, perſonne n'y entroit que lui ſeul.

De ſon côté le jeune Prince réfléchiſſant ſur l'eſprit qu'il trouvoit à l'Ourſe, n'oſoit s'avouer à lui-même qu'un penchant invincible l'attiroit vers elle; il rejettoit cette penſée, & vouloit ne ſe trouver capable que d'humanité & de compaſſion. Cependant il n'aimoit plus la chaſſe, il ne s'amuſoit nulle part, & n'avoit de plaiſir qu'à voir ſon Ourſe. Il l'entretenoit de cent choſes, elle griffonnoit ſur le ſable ou ſur des tablettes qu'il lui donnoit, des avis, des conſeils, des maximes remplis de ſageſſe.

Mais vous n'êtes point une ourſe? lui diſoit-il un jour: au nom des Dieux dites-

moi qui vous êtes ; m'en refuserez-vous l'aveu encore longtems ? Vous m'aimez, je n'en puis douter, mon bonheur même dépend de le croire ; mais sauvez ma gloire en m'empêchant de répondre à l'amour d'une ourse. Avouez-moi qui vous êtes, je vous en conjure par cet amour même que vous connoissez si bien. Ce moment étoit pressant, l'Ourse eut bien de la peine à résister ; mais la crainte de perdre son amant, lui fit choisir plutôt de le fâcher. Elle ne répondit que par des sauts & des gambades, qui firent soupirer amèrement Zelindor. Il se retira le cœur revolté contre lui-même de se trouver capable d'une passion si ridicule.

Zelindor au désespoir d'avoir pû imaginer que l'Ourse étoit peut être une personne raisonnable, résolut de s'arracher à cette monstrueuse passion ; & recom-

mandant qu'on eut grand soin de l'Ourse, il résolut de voyager : il voulut partir sans la voir, & prenant seulement avec lui deux de ses favoris, monta à cheval & s'éloigna de son palais. Il étoit à peine dans la forêt où il avoit rencontré l'Ourse, que se retraçant cette aventure, il ordonna à ses favoris de s'éloigner & de le laisser seul.

Ces jeunes courtisans lui étoient extrêmement attachés, & s'affligeoient de voir depuis quelque tems son humeur si changée; ils lui obéirent & s'écarterent un peu. Le jeune Roi descendit de cheval, & se couchant au pié d'un arbre, il déplora sa singulière destinée, & tomba dans une profonde rêverie, dont il fut retiré par l'arbre même contre lequel il étoit âpuyé, qui trembla violamment, & s'ouvrit pour en laisser sortir une Dame d'une râre beauté, & si brillante de pier-

reries, que le Roi en fut ébloui.

Le Prince se leva précipitamment, & fit une révérence profonde à la Fée : (car il ne douta pas que ce n'en fut une.) laisses agir le tems, Zelindor, lui dit-elle : crois-tu qu'un Roi que nous protégeons puisse être jamais malheureux ? Retournes dans ton palais, cours sauver de son désespoir celle que trop de délicatesse te fait abandonner. La fée disparut après ces paroles : le Roi fortifié par un oracle dont son cœur ne voulut pas douter, remonta précipitamment à cheval, & rentra dans son apartement au plus vîte.

Il entra aussi-tôt dans le jardin, & n'y voyant point la belle Ourse, il courut la chercher dans sa grotte.

La malheureuse Princesse avoit apris le départ du Roi par ceux qui avoient soin d'elle, qui s'en entretenoient entr'eux. Elle ne l'avoit point vû depuis trois jours,

cette nouvelle l'accabla, elle tomba évanouie ſur ſon lit de gazon, & ce fut dans cet état funeſte que le Roi la trouva. Avec quel empreſſement ne s'aprocha-t'il pas! Quelle douleur de la voir preſque morte! Elle étoit froide comme de la glace; ſon cœur n'avoit preſque plus de mouvement. Le Roi fit des cris perçans & l'arroſa de ſes larmes, en lui donnant les noms les plus tendres.

Le ſon de ſa voix pénêtra juſqu'à ſon ame, & la retint comme elle alloit s'envoler : elle ouvrit les yeux & étendit les pattes pour embraſſer ſon amant croyant qu'elle alloit mourir; mais la tendreſſe du Roi & les pardons qu'il lui demanda, la rapellerent à la vie : il la conjura d'oublier ſa curioſité, & lui jura qu'il l'adoroit. Cet aveu combla de joye la pauvre Ourſe. Ils paſſerent une journée délicieuſe, & quoique le Roi parlât ſeul, l'Ourſe

ne lassoit point de l'entendre, & d'y répondre à sa manière.

Elle montra au jeune Roi ce qu'elle avoit écrit sur son absence; il en étoit enchanté. En effet on ne vit jamais un mélange si heureux d'esprit & de naturel, de raison & de passions : enfin cela ressembloit aux fâmeuses *Lettres d'une Perruvienne*, chef-d'œuvre de sentiment que le Public admirera toujours.

Zelindor ne cessoit de lire que pour se jetter aux piés de sa tendre maitresse, & pour lui baiser les pattes.

Insensiblement l'heure s'écouloit, les amans ne les ont jamais bien mesurées, sans fin dans l'absence, & trop rapides dans le plaisir. Minuit sonna, la peau d'ours tomba & laissa à découvert la divine Noble-Epine. Elle avoit une robe magnifique, & pour coëffure ses beaux cheveux. Quel prodige! s'écria le Roi : quoi! c'est

c'eſt vous que je fuyois, & que je craignois d'aimer ? La Princeſſe honteuſe ne répondoit rien, ſa modeſtie l'embelliſſoit encore; elle craignoit auſſi que la fée Azerole ne lui reprochât de s'être oubliée aſſez pour laiſſer pénétrer ſon ſecret à ſon amant. Elle étoit encore dans ce trouble lorſque la fée parut. Heureux amans! s'écria-t'elle, jouïſſés dès demain du fruit de vos peines, c'eſt avoir aſſez éprouvé de tourmens : vous, ma fille, dit-elle à la Princeſſe, donnez votre main à votre amant pour récompenſe de ſa tendreſſe. Et vous, beau Zelindor, allez tout préparer dans votre cour pour épouſer cette Princeſſe; ne craignez plus, après votre union, de métamorphoſe: mais il faut que Noble-Epine ſubiſſe cette loi encore vingt-quatre heures. Allez, & laiſſez-la dormir, elle a beſoin de repos, j'aurai ſoin de la rendre digne de vous.

Le jeune Roi ſortit, laiſſa enſemble la Fée & la Princeſſe. Il étoit tranſporté d'une joie ſi vive, qu'au lieu de ſe coucher, il fit éveiller tout le palais, aſſembla le conſeil, & dit : qu'il vouloit ſe marier le lendemain, qu'il falloit préparer ſon trône & illuminer tout le château, ſur tout la galerie. Il ordonna auſſi à toutes les Dames de s'habiller magnifiquement. Delà il paſſa chez la Reine ſa mère pour la convier à ſes nôces.

La Reine qui venoit d'aprendre que ſon fils avoit fait réveiller tout le monde, le voyant animé exceſſivement, & parlant avec une gayeté qu'il avoit perduë depuis longtems, craignit qu'il ne lui fut arrivé quelqu'accident. Ce qu'il diſoit cependant étoit ſi juſte, ſi ſuivi, & de ſi bon ſens, qu'hors ce mariage ſi précipité, elle le trouvoit comme elle l'avoit toujours vû. Elle lui demanda ſeulement

quelle étoit la personne qu'il choisissoit. Vous en serez charmée, Madame, lui répondit le jeune Roi ; je ne puis vous en dire davantage.

Zelindor s'occupa jusqu'au jour à faire meubler un apartement pour sa divine Princesse ; ce soin qui le remplissoit de son idée, lui parut le plus agréable, aussi rien n'étoit si galant & si bien entendu.

Les Dames du palais éveillées par cette nouvelle, & n'entendant point nommer la personne que le Roi épousoit, se flatterent toutes en particulier d'être l'objet de son choix ; aussi ne négligerent-elles rien pour leur parure. Elles croyoient n'y pouvoir employer assez de tems, quoique ce ne fut qu'au soir de ce jour qu'il falloit se trouver dans la galerie : plus d'une avoit le cœur touché pour le jeune Roi.

L'heure arrivée, le palais illuminé su-

perbement, la Reine & les Dames se rendirent dans la galerie qui brilloit de tant de lumières qu'elles auroient fait honte au plus beau jour. Le jeune Zelindor, plus charmant encore, & paré avec tout ce que l'art pouvoit ajouter à sa figure noble, parut enfin; & promenant ses regards sur cette foule de beautez: en vérité, Mesdames, leur dit-il, j'aurois un sensible regret de n'avoir pas fait choix entre vous d'une beauté digne du trône, si celle qui va paroître ne me justifioit. A ces mots s'étant assis sur son trône, il ordonna qu'on allât chercher son Ourse.

Tout le monde se regarda, ne concevant pas ce que le Roi en pouvoit faire. On se disoit tout bas : le Roi va-t'il l'épouser ?

L'Ourse parut, elle étoit conduite par deux Princes du sang, qui tenoient chacun un bout de l'écharpe du Roi, qu'elle

avoit au cou. A ſon aproche le jeune Roi deſcendit de ſon trône, & touchant doucement du bout de ſon ſceptre la tête de l'Ourſe : paroiſſez, belle Princeſſe, lui dit-il, & venez effacer par vos charmes l'injure que je fais à tant de beautez.

Ces mots étoient à peine prononcés, que la peau d'ours tomba, & que l'admirable Noble-Epine paroiſſant dans tout ſon éclat, éclipſa toutes celles qui avoient prétendu juſques alors à la beauté.

La fée Azerole ſe fit voir dans ce moment: elle avoit elle-même paré la Princeſſe, ainſi l'on peut juger que rien ne manquoit à ſon ajuſtement. Zelindor ſe jetta aux piés de Noble-Epine qui le releva tendrement, & lui donna ſa belle main.

Les nôces ſe célébrerent avec une magnificence royale : & les deux époux, charmés l'un de l'autre, vêcurent dans une union & une tendreſſe qui devroit

faire mourir de honte le vulgaire grossier, qui croit que l'himen est le tombeau de l'amour.

Zelindor eut de la Reine Noble-Epine, en moins de deux années, deux fils aussi charmans qu'eux-mêmes.

Depuis ce qui étoit arrivé à Noble-Epine, Rhinoceros n'avoit cessé de la chercher, & de tourmenter la pauvre Coriande, qu'il accusoit d'avoir favorisé l'évasion de la Princesse. Quand il revenoit bien las de ses courses, il la battoit à la laisser pour morte, mais Coriande étoit si attachée à sa maitresse, qu'elle aimoit encore mieux souffrir toutes les fureurs de l'Ogre, qu'apprendre que ce monstre l'eut trouvée.

Il fit tant de recherches cependant qu'enfin il découvrit que la Princesse étoit dans le roïaume de la felicité, & qu'elle en avoit épousé le souverain. Cette nouvel-

le lui causa une rage si grande, qu'il auroit dévoré Coriande s'il n'eut pensé que c'étoit lui faire trop de plaisir que la faire mourir si vîte. Il lui aprit qu'il savoit où étoit Noble-Epine, & jura par les plus affreux blasphêmes qu'il alloit s'en vanger : il prit Coriande & l'attachant aux aîles d'un moulin-à-vent, il lui dit qu'elle tourneroit ainsi jusqu'à son retour, qu'il la mangeroit avec sa maitresse, après les avoir fait rôtir à petit feu.

Il ne savoit pas que la bonne Azerole protégeoit aussi Coriande : connoissant son attachement pour Noble-Epine, elle fascina les yeux de l'Ogre, qui croyant battre Coriande, ne battoit cependant qu'un sac d'avoine, le même qu'il attacha au moulin.

Il partit enfin avec des bottes de sept lieuës, & arriva bien-tôt au royaume de la félicité : on lui aprit le bonheur dont

jouïssoit la Reine, & en pensa enrager de fureur. Il se contint cependant, & s'étant logé dans un des fauxbourgs de la capitale, se déguisa en marchand de quenoüilles, n'ayant que ce moyen d'entrer dans le palais, où la Reine auroit pû le reconnoître, il s'avisa donc de courir les ruës d'autour, & de crier à tuë tête : *Quenoüilles d'or & fuseaux d'argent, à vendre !*

Les nourrices & les gouvernantes des petits Princes étoient aux fenêtres, & cette marchandise leur plaisant fort, elles firent monter le marchand dans leur chambre. Si elles furent surprises de son effroyable figure, elles avoient encore plus d'envie des quenoüilles, & les marchanderent. Je suis, leur dit-il, plus curieux qu'empressé d'avoir de l'argent. Je sai cependant que mes quenoüilles & mes fuseaux valent des royaumes, mais je vous les donnerai toutes six si vous vou-

lez me laiſſer paſſer une ſeule nuit dans la chambre des petits Princes : j'ai de l'ambition, & je ſerai fort conſidéré dans mon païs, ſi je puis me vanter d'avoir eu cet honneur : voyez ſi vous le voulez, à ce prix mes quenoüilles & mes fuſeaux ſeront à vous.

Les nourrices & les gouvernantes étonnées de la bêtiſe du marchand, pouſſées du deſir d'avoir ſes tréſors à ſi bon marché, & n'y voyant d'ailleurs nul inconvénient, accorderent ſa demande, & lui dirent de revenir le ſoir, qu'il auroit un bon lit dans la chambre des petits Princes. Il parut charmé, laiſſa ſes quenoüilles, revint le ſoir, & ſe coucha comme il l'avoit demandé.

Dès qu'il fut aſſuré que les nourrices dormoient profondément, il ſe leva doucement, entra dans la chambre de la Reine, qu'il ſavoit être proche de celle de ſes

enfans, prit dans la guaine qui étoit attachée au chevet du lit de cette Princesse, un couteau qu'elle portoit toujours à sa ceinture, en égorgea impitoyablement les deux jeunes Princes, puis vint doucement remettre le couteau dans la guaine, & se sauva au plus vîte.

Dès que les nourrices & les gouvernantes furent éveillées, elles s'étonnerent de ne plus trouver le marchand de quenoüilles, imaginerent qu'il leur avoit dit qu'il étoit pressé de retourner dans son païs, & que sans doute il étoit parti dès le matin; mais quelle fut leur douleur & leur étonnement! lorsqu'aprochant des berçeaux des jeunes Princes, elles virent ces beaux enfans égorgés & noyés dans leur sang. Elles jetterent des cris affreux, tout le palais accourut, le Roi & la Reine y furent eux-mêmes. Quel spectacle pour eux! le désespoir du Roi, la douleur

mortelle de la Reine, les cris douloureux de toute la cour, rendoient encore plus horrible ce funeste moment. On ne savoit qui accuser d'un si énorme crime: les gouvernantes & les nourrices se garderent bien de révêler leur fatal secret, & il fallut emporter la Reine qui s'étoit évanouie dans les bras de son époux.

Vainement on chercha l'auteur de cette tragique aventure, tout ce que le Roi fit publier fut inutile, les récompenses les plus excessives firent aussi peu d'effet; Rhinoceros savoit seul son secret, & étoit bien sûr qu'il ne seroit pas révêlé.

L'Ogre s'étoit caché dans un autre quartier de la ville, & ayant dépoüillé l'habit de marchand, il avoit pris celui d'astrologue. Il attendoit paisiblement que la curiosité & la douleur du Roi l'amenassent chez-lui; ce qui arriva en effet. On dit tant & tant devant le Prince qu'il y avoit

un homme merveilleux qui dévoîloit le passé & l'avenir si clairement, on en cita tant d'exemples, que Zelindor voulut essayer de ce fâmeux devin : il y alla en personne, & l'interrogea sur l'affreux massacre de ses enfans.

L'astrologue ravi en lui-même de pouvoir faire une horrible méchanceté, dit grâvement au jeune Roi que la coupable étoit dans son palais : il frémit à ces paroles. Le prétendu astrologue poursuivit, & l'assura que s'il faisoit apeller toutes les femmes qui y étoient enfermées, & qu'il visitât lui-même les couteaux qu'il trouveroit pendus à leur ceinture dans une guaine, il découvriroit infailliblement la meurtrière, dont le couteau seroit encore sanglant.

Le Roi étonné suivit les conseils de ce monstre dès qu'il fut rentré dans son palais, & ne trouva nulle marque de ce

qu'il cherchoit. Il retourna donc le lendemain chez l'aſtrologue, & lui dit que ſes perquiſitions avoient été vaines. Vous n'avez pas bien cherché, reprit cet infâme, en feignant une grande colère de ce qu'on ſembloit douter de ſa ſcience. Comment! répondit le Roi, vous voulez que je foüillaſſe la Reine ma mère & la Reine ma femme? Sans doute, reprit l'affreux Rhinoceros, & je vous conſeille de n'y pas manquer.

Zelindor n'ajouta nulle foi aux paroles de l'aſtrologue, & revint fort triſte. La Reine ſa femme vint à lui les bras ouverts; il pâlit en aprochant de cette Princeſſe, dès qu'il aperçut une guaine à ſon côté: il la prit, l'ouvrit, & en tira le couteau encore teint de ſang. Ah! perfide, s'écria-t'il; à ces mots il tomba évanoui dans les bras de ceux qui l'avoient ſuivi. La Reine toute effrayée demanda ce que c'étoit, & ce qu'avoit le Roi ſon mari,

on le lui aprit. Quelle horreur ! quel mensonge ! s'écria l'innocente Noble-Epine. Moi ! j'aurois égorgé mes chers enfans ! Elle n'en put dire davantage, & se laissa tomber comme morte sur un canapé. Le Roi qui la vit dans ce triste état en ouvrant les yeux, les détourna aussitôt, & ordonna qu'on la conduisit à la tour ; ce qui fut éxécuté tout de suite, & on ne lui laissa que deux femmes pour la servir. On instruisit son procès sur des aparences trompeuses, & elle fut condamnée à être brûlée toute vive.

Cette pauvre Princesse à peine revenuë de son évanouissement, se voyant dans un lieu affreux, & ses deux femmes fondant en larmes, leur demanda s'il étoit possible que le Roi son époux la soupçonnât seulement d'avoir massacré ses fils. On lui dit que oui, & de plus que sa condamnation étoit déjà pronon-

cée. O ciel ! s'écria cette Reine malheureuse, de quoi suis-je coupable pour mériter un pareil suplice ? Quoi ! Zelindor m'accuse & me condamne sans m'entendre ? J'ai perdu sa tendresse, je n'ai plus qu'à mourir.

Le Roi de son côté percé d'un coup mortel, ne put se résoudre à voir mourir Noble-Epine, quelque coupable qu'il la crut ; & voyant qu'on avoit dressé le bûcher, & qu'on alloit déjà y attacher la Reine, il fit ouvrir les portes du palais, & descendit dans la place publique, dans l'instant que l'innocente Reine sortoit de sa tour, avec une constance aussi assurée que modeste. Arrêtez ! s'écria-t'il : sa voix étoit si foible & si tremblante, qu'à peine on l'entendoit, & la Reine montoit sur le bûcher.

Le barbare Rhinoceros travesti pour la troisiéme fois, étoit dans la place parmi

le peuple pour repaître ſes yeux cruels du ſuplice de l'infortunée Noble-Epine. Il animoit le peuple par ſes diſcours, & racontoit, avec des circonſtances horribles, comment la Reine avoit égorgé ſes enfans.

Tout à coup, ô prodige! un nuage épais partit de l'orient, & vint fondre ſur le bûcher qu'il inonda d'une pluie d'eau de fleurs d'orange. Alors il s'ouvrit & laiſſa voir ſur un char de rubis la belle fée Azerole, avec le père & la mère de la jeune Reine, les deux petits Princes aſſis à leurs piés ſur des carreaux magnifiques, & la fidèle Coriande tenant leurs liſières.

Roi crédule & pourtant excuſable, dit la Fée, voilà à quoi une tendreſſe exceſſive pour tes enfans t'alloit expoſer. Noble-Epine alloit périr & te rendre à jamais inconſolable. C'eſt celui-ci qu'il faut punir, ajouta-t'elle en touchant de ſa ba-

guette d'or l'affreux Rhinoceros. C'eſt lui qui a cru conſommer le crime, & qui en a méchamment accuſé la Reine.

L'Ogre reſta immobile par le pouvoir ſubtil de la baguette. La fée mit ſur ſon char la belle Noble-Epine, & conta toute ſon hiſtoire. Le peuple charmé, & qui change toujours ſuivant les impreſſions differentes dont on l'affecte, n'attendit pas que la fée eut achevé de parler, il ſaiſit Rhinoceros & le jetta dans le bûcher, qui étant déjà allumé conſuma en un moment le méchant Ogre. Zelindor tout en larmes, conjura la fée d'obtenir ſon pardon de la belle Reine. Noble-Epine ſe jetta dans les bras de ſon époux & l'embraſſa tendrement. Une ſcene ſi touchante fit crier à tout le monde : vive le Roi Zelindor & la Reine Noble-Epine !

Les deux époux conjurerent la fée d'entrer dans leur palais, avec le Roi & la Rei-

ne qu'elle amenoit. Cette illuſtre compagnie y fut reçuë avec des acclamations ſans pareilles ; les trompettes & les tambours ne ceſſerent de ſonner & de battre pendant huit jours. La jeune Noble-Epine préſenta ſon époux au Roi & à la Reine ſes père & mère, qui le remercierent bien d'aimer tant leur fille. La fée les doua de toutes ſortes de bonheurs ; & ils vêcurent heureux une multitude d'années.

Le Comte de Livry ayant ceſſé de parler, tout le monde loua ſa mémoire ; Mme. la Vicomteſſe enchérit encore ſur les autres, & loua ſa complaiſance. Je vous aſſure, Madame, lui dit-il, que je me reproche fort la longueur de ce conte ; mais à peine m'en ſouvenois-je, & je crois y avoir ajouté des choſes qui ne ſont pas dans l'original. La Vicomteſſe répon-

dit qu'aparemment cet original n'étoit pas ſi bien, & qu'elle s'en tenoit à ſa maniére de raconter. On parla encore quelque tems des perſonnages de ce conte ; & comme il étoit heure de laiſſer retirer Mme. la Vicomteſſe, on lui ſouhaita le bonſoir, & chacun ſe retira fort content de ce qu'il venoit d'entendre.

Les deux charmantes ſœurs conduiſirent Mme. de Briance dans ſon apartement, & y reſterent à leur ordinaire : le Comte & le Chevalier de Livry s'y rendirent ; le Baron de Tadillac y vint auſſitôt. St. Urbain lui demanda s'il avoit vû Mme. de Salgne ; il joua l'amant diſcret, & aſſura qu'il ne lui parloit qu'en public ; que ſa plus grande paſſion étoit celle de voir bientôt Mme. la Vicomteſſe abſolument déclarée en ſa faveur, qu'elle lui juroit une éternelle tendreſſe ; mais qu'il n'étoit pas d'humeur à demeurer des an-

nées entières à soûpirer & à se plaindre : Mme. de Briance dit que la Vicomtesse voudroit filer le parfait amour, & s'en tenir là ; qu'il falloit que chacun songeât à ses affaires, & qu'on s'assemblât le lendemain au soir pour dire son avis, & trouver un expédient qui pût les assurer d'un heureux succès. Mrs. de Livry n'avoient point d'autre intérêt ; le Baron ne tendoit aussi qu'à une heureuse fin : ils aprouverent tous trois ce sentiment, & Mme. de Briance les congédia. Kernosy & St. Urbain étant restées seules, la prierent avec instance de leur aprendre la suite de ses aventures. La Marquise qui s'y étoit engagée, & ne pouvant s'en dispenser honnêtement, eut la complaisance de continuer ainsi son histoire.

Fin de la première Partie.

LE SÉJOUR DES AMANS OU *LES LUTINS* DU CHATEAU *DE KERNOSY.*

DEUXIÈME PARTIE.



A LEYDE,

M. DCC. LXXIII



LES LUTINS DU CHATEAU DE KERNOSY.

NOUVELLE HISTORIQUE.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE L'HISTOIRE DE MADAME DE BRIANCE.

VOus vous ſouvenez ſans doute, Meſdemoiſelles, que mon frère étoit guéri de ſa bleſſure, & que Tourmeil commençoit à ſe mieux porter; ſa plus grande peine étoit alors l'apréhenſion que le retour de ſa ſanté ne le

mit bientôt en état de quitter la maiſon de mon père, & ne le privât du bonheur de me voir tous les jours, car c'eſt ainſi qu'il en parloit. Il ne ſortoit pas encore du lit quand Mr. de Briance reçut des lettres qui l'avertiſſoient que ſa préſence étoit néceſſaire à Paris, pour le jugement d'un procès fort important, que ſes parties preſſoient avec chaleur pendant ſon abſence, dans le deſſein de s'en prévaloir. Mr. de Briance connut quelle étoit leur intention, prépara tout pour ſon départ, & vint en aprendre la nouvelle à Tourmeil. Delà ayant paſſé dans l'appartement de mon père, ils y demeurerent longtems enfermés enſemble, & n'en ſortirent qu'à l'occaſion de mes frères qui parurent : il les aborda en prenant congé d'eux, & il les pria de continuer leurs ſoins pour le malade qu'il laiſſoit chez-eux, dont la bleſſure qui alloit tous

les jours de mieux en mieux, faiſoit eſpé-
rer une prompte guériſon.

Le lendemain mon père étant avec mon frère le Chevalier dans ſon cabinet, reçut une lettre de Mr. de Briance : on le vint demander, il ſortit bruſquement après avoir mis cette lettre dans un bureau qui n'étoit point fermé : mon frère me l'ayant auſſi-tôt aportée, nous courûmes enſemble dans la chambre de Tourmeil, ne doutant point qu'elle ne nous découvrit le ſujet de leur conférence que nous avions tous grande envie de ſavoir. Voici ce qu'elle contenoit.

Je pars avec un véritable chagrin de vous quitter, Monſieur; mais j'eſpére vous rejoindre dans un mois ou deux : j'attendrai le tems avec impatience, puiſque ſuivant la parole que vous m'avez fait l'honneur de me donner, je puis compter de terminer l'affaire que vous avez concluë, ce

que je souhaite extrêmement. Vous en parlerez à Mademoiselle de Livry quand vous le jugerez à propos, je crois qu'elle ne la trouvera pas désavantageuse. Continuez, je vous prie, Monsieur, toutes vos bontez pour Tourmeil. Le Marquis de Briance.

Quelle fut notre joie à la lecture de cette lettre ! Mon père & Mr. de Briance nous paroissoient d'accord pour faire notre bonheur : je livrai mon cœur à tout le penchant que j'avois pour Tourmeil, qui de son côté étoit dans des transports de joie qu'on ne sauroit exprimer : je le regardois comme un époux choisi par mon père & par mon inclination. Mes frères étoient charmés de cette alliance qu'ils avoient tant souhaitée ; & ils furent incontinent remettre la lettre dans le bureau de mon père, afin qu'il ne s'aperçût pas de ce petit vol.

Tourmeil étant enfin rétabli en parfaite ſanté, alla remercier mon père, & ſe retira enſuite dans la maiſon de Mr. de Briance. Nous fûmes très-ſurpris de voir une ſéparation ſi funeſte ; car nous ne nous attendions pas à ce coup ; au contraire, nous eſpérions que cette occaſion porteroit mon père à ſe déclarer en notre faveur ; & ce qui confirma le ſoupçon où nous étions qu'il n'eut changé de réſolution, fut une lettre de Mr. de Briance que Tourmeil venoit de recevoir, par laquelle il lui marquoit de ſe rendre inceſſamment auprès de lui à Paris, parceque ſes affaires l'obligeoient d'y paſſer l'hiver.

Tourmeil éloigné d'obéïr, paſſa fort agréablement le carnaval dans la ville de Rennes, où ſon mérite lui avoit attiré l'affection des honnêtes-gens. On n'y faiſoit point de fête où on ne le mandât, & on l'y recevoit d'une manière à lui fai-

re entendre que s'il offroit ses vœux quelque part, ils seroient favorablement reçus : mais ne se trouvant que dans les assemblées où j'étois, il me fut toujours fidèle, & plus disposé à perdre sa fortune qu'à renoncer à notre ámour.

Il feignit de n'avoir pas reçu la lettre de Mr. de Briance, afin de n'être pas obligé d'y répondre : enfin ne pouvant differer plus longtems à lui écrire, il lui manda, pour avoir un prétexte de demeurer auprès de moi, que sa blessure n'étoit pas encore parfaitement guérie.

Quand ses affaires l'obligeoient d'être un jour sans me voir, il m'écrivoit des lettres, ou il m'envoyoit des vers de sa façon, pleins d'esprit & de feu : cela ne me paroissoit pas surprenant, car je sentois bien que l'amour les lui dictoit.

Mon père se trouva obligé par honnêteté de permettre que j'allasse passer

deux jours chez une Dame de ses amies, qui avoit une belle maison près de Rennes. De quelque peu de durée que fut cette absence, je la sentis vivement, & Tourmeil en étoit inconsolable : je lui avois expressément défendu d'y venir, je craignois mon père qui auroit pu se fâcher de le voir s'introduire dans une compagnie où on ne l'avoit pas apellé. Le lendemain de notre arrivée en traversant la salle, je rencontrai un jeune païsan qui me présenta une corbeille remplie de très-belles fleurs pour la saison; c'étoit le valet de chambre de Tourmeil. Je n'eus pas le tems de lui faire connoître la joie que l'attention continuelle de son maître me causoit. La Dame chez qui nous étions, survint, il l'aperçut & se retira promptement; car il avoit ordre de ne se pas faire connoître : je pris mon parti, ne doutant pas qu'on ne l'eut vû entrer. Je

crois, Madame, lui dis-je, que je dois vous remercier des galanteries que je reçois chez-vous; voilà ce qu'un de vos gens vient de me donner. Je n'en ai aucuns, me répondit-elle, qui soit capable de faire une si jolie chose, mais je voudrois avoir eu l'esprit de l'ordonner. Elle regarda la corbeille avec attention, & en levant un bouquet qui étoit au milieu, elle y trouva un billet : je demeurai un peu interdite, mais n'y voyant que des vers, qui n'étoient pas même écrits de la main de Tourmeil, je me rassurai. Les voici :

Des sauvages climats, les plus tristes retraites,
Perdroient en vous voyant ce qu'elles ont d'odieux.
Rendre charmans tous les lieux où vous êtes,
Sont les moindres effets du pouvoir de vos yeux.
Les champs en vous voyant paroître,
Semblent avoir repris de nouvelles couleurs;
La brillante Reine des fleurs,
A moins que vous le droit d'en faire naître.

Les Dieux de ce séjour champêtre,
Au fond des bois contens de leur félicité
D'une éternelle liberté,
Contre le Dieu, qui des Dieux est le maître,
Ne seront plus en sûreté,
Ils vous rencontreront peut-être.

La Dame de la maiſon conta cette hiſtoire à toute la compagnie; je feignis toujours de croire que c'étoit d'elle que me venoient les vers & les fleurs que j'avois reçus: mon père le crut auſſi, parceque je n'en avois fait nul miſtère.

Le lendemain, comme nous étions à table, nous entendîmes jouer les meilleurs hautbois qu'il y eut à Rennes. On leur demanda qui les avoit envoyés: ils répondirent qu'un homme étoit venu les chercher de la part de la Dame chez qui nous étions, & qu'il les avoit payés fort honnêtement, afin de les faire partir avec plus de diligence. Je reconnus Tourmeil

à cette nouvelle galanterie qui fut encore mise sur le compte de l'amie de mon père ; car les hautbois soutinrent toujours que c'étoit de sa part qu'on les étoit allé chercher. En effet on les avoit trompés eux-mêmes. Jamais, dit-elle en riant, il ne m'en a si peu coûté pour faire les honneurs de chez-moi.

Enfin nous retournâmes à Rennes, nous y arrivâmes tard ; & j'allois me mettre au lit lorsque j'entendis des violons & des hautbois sous mes fenêtres : le concert étoit composé de ce qu'il y avoit de meilleurs musiciens dans la ville ; ils jouoient divers morceaux d'opéra, & les folies d'espagne que j'aime extrêmement. Peu après une fort belle voix chanta plusieurs couplets sur ce même air, avec un accompagnement de théorbes. Voici les deux premiers dont je me souviens encore :

Je vais revoir l'adorable Silvie,
Ses doux appas embelliront ces lieux ;
Seule, elle fait le bonheur de ma vie,
Pourai-je encor le trouver dans ses yeux ?

Dessus son teint la brillante jeunesse
Fait éclater ses dangereux attraits ;
Le Dieu puissant qui nous charme & nous blesse,
Lui donne encor son pouvoir & ses traits.

La simphonie reprenoit à chaque couplet, & je n'ai jamais rien entendu de si aimable: quels charmes pouvoient mieux enchanter mon cœur ! Mes frères comprirent bien qui étoit l'auteur de cette galanterie : mon père résolut dès ce moment de m'aprendre ses desseins, & de les déclarer à tout le monde, afin d'écarter ceux qui pouvoient avoir quelque penchant pour moi. . . . .

Le lendemain de notre retour à Rennes, Tourmeil vint au logis d'aussi bonne heure que la bienséance le lui permit.

Il me revit avec une ſatisfaction que l'on ne connoît que quand on aime. Je lui demandai à quoi il s'étoit occupé les deux jours qu'il avoit paſſés loin de moi : ſa réponſe fut, qu'il n'étoit ſorti qu'une fois de ſa chambre, n'ayant pu ſe diſpenſer d'aller le ſoir dans une maiſon où je ne devois pas ſoupçonner qu'il eut deſſein de ſe divertir, puiſqu'il ne s'y rencontroit ordinairement que des officiers ſubalternes; qui, malgré leurs diſcours plats & hors de propos, étoient écoutés préférablement aux gens d'eſprit qui auroient eu de bonnes choſes à dire, & que ce goût dépravé l'avoit excité à faire des vers, ſur des rimes devenuës fameuſes par l'honneur qu'elles ont eu de ſervir pour la plus charmante Princeſſe du monde. Je pris le papier où il les avoit écrit, ils contenoient ce qui ſuit:

BOUTS RIMÉS.

On ne trouve d'esprit ici dans aucun Buste,
Les discours les moins froids sont remplis de glaçons,
Et l'on y fait d'ennui de si rudes moissons,
Qu'ils pourroient en un jour tuer les plus robustes.

Vainement la Raison, par sa présence auguste,
Voudroit du sens commun y tracer des leçons,
Tout ce qu'elle diroit passeroit pour chansons,
On s'est fait une loi de n'y point parler juste.

On y voit des Iris ivres d'un fatal orgueil,
Faire à des bas Soudarts un favorab'e accueil,
Et contre leurs douceurs n'apporter nulle digue.

Là des cœurs le plumet émeut tous les ressorts:
Enfin, j'y vois qu'Amour de ses biens si prodigue,
Au sot tout comme à nous inspire des transports.

Ici tous les ennuis paroissent tour à tour,
Tout m'y cause un chagrin, une langueur extrême;
Mais quand je verrai ce que j'aime,
J'en preferérai le séjour,
Au séjour des Dieux même.

Mes frères & moi nous y reconnûmes le caractère de tous ceux pour qui ces vers avoient été faits : Tourmeil s'en divertissoit avec nous, & notre joie étoit trop grande pour durer longtems. Un homme de notre province, considérable par sa noblesse & par ses grands biens, me demanda pour son fils aîné. C'étoit un grand garçon de dix-neuf ans, ni bien, ni mal-fait, & qui n'ayant jamais rien vû, tomboit dans des puérilitez inconcevables.

Ce nouvel amant donna de l'inquiétude à Tourmeil ; il étoit sûr de mon cœur, mais je ne disposois pas de moi ; il se détermina enfin à faire expliquer mon père : mes frères étoient tout à lui, & désaprouvoient ouvertement le mariage que l'on proposoit avec le provincial. Ils le traitoient avec une froideur extrême, & je lui disois des choses désa-

gréables; mais ce jeune homme sans éducation ne les sentoit pas, il ne se fâchoit de rien.

Un soir que mon père ne soûpoit point au logis, mes frères retinrent Tourmeil; notre provincial qu'on n'en prioit pas, ne laissa pas de demeurer. Après en avoir été quelque tems en colère, nous prîmes le parti de nous moquer de lui. Tourmeil l'enyvra de louanges pendant tout le repas; enfin on nous avertit que mon père reviendroit bientôt, nous ne voulions pas qu'il trouvât Tourmeil au logis; je le priai de s'en aller, & mon nouvel amant dit en le voyant partir : je suis fâché que Mr. de Tourmeil s'en aille, ce garçon-là me réjouit beaucoup; s'il veut venir chez-moi passer quatre ou cinq mois, nous nous divertirons agréablement. Cela étant, dit le Chevalier en me parlant tout bas, je ne vous conseille pas

de vous opoſer à ce mariage ; je ne pus répondre à cette folie, car mon père entra, & nous l'obſedâmes de telle ſorte qu'il fut impoſſible au provincial de parler que pour prendre congé de la compagnie.

Les fréquentes inſtances qu'on faiſoit auprès de mon père pour la concluſion de mon mariage avec ce jeune homme, furent cauſe que mes frères & moi nous prîmes enfin la réſolution de lui parler du deſſein où Tourmeil étoit d'entrer dans notre alliance. Le Comte de Livry mon frère aîné, ſe chargea de l'affaire. Il prit ſi bien ſon tems, qu'il eut le loiſir d'entretenir mon père en particulier, & de lui repréſenter qu'outre tous les avantages qu'on trouvoit dans cette alliance, il croyoit qu'on étoit dans une obligation indiſpenſable de faire quelque choſe en faveur de Tourmeil, & qu'un tel conſentement ne ſeroit qu'une foible recon-

noiſſance du grand ſervice qu'il avoit rendu à notre famille. Il y a déjà quelque tems, répondit mon père, que je m'aperçois du deſſein de Tourmeil, que vous me déclarés de ſa part : je l'eſtime infiniment, mais il n'eſt pas aſſez riche, il faut qu'il releve ſa maiſon. Mr. de Briance veut lui faire épouſer une fille dont le bien eſt ſi conſidérable qu'il rétablira ſes affaires; je crois inutile de vous dire que c'eſt ſon avantage, vous le voyez auſſi bien que moi, & qu'il n'eſt pas moins avantageux à votre ſœur d'épouſer Mr. de Briance, qui revient inceſſamment pour terminer cette affaire. Elle auroit de la peine à trouver un meilleur parti; j'eſpére qu'elle obéira de bonne grace, car ma parole eſt donnée, & je vous avertis que je la tiendrai.

Ce petit diſcours, prononcé avec un ton de fermeté paternelle, déconcerta

mon frère, & le jetta dans une si grande consternation, qu'il ne put m'en aprendre la triste nouvelle, sans que je m'aperçusse de la douleur dont il étoit pénêtré. Tourmeil se désespéroit, & je m'affligeois immodérément : notre passion redoubla par cet obstacle à notre bonheur. Il falloit cependant cacher mes larmes ; mes frères prirent mes intérêts jusques à s'attirer la colère de mon père.

Tourmeil n'osoit plus paroître, je le voyois seulement quelque fois ; mes frères l'introduisoient eux-mêmes en secret, mais tout le tems de notre entrevûë se passoit à répandre des larmes. Enfin mon père m'aprit quelle étoit sa résolution à ce suiet. Je n'oubliai rien pour le fléchir, ce fut inutilement ; & je tombai dans un tel accablement, que la fièvre m'ayant pris je fus huit jours à l'extrémité. Quelque tems après mes frères trouvant un peu d'a-

mendement, s'aviserent, dans le dessein d'aporter quelque soulagement à ma maladie, d'introduire un soir Tourmeil dans ma chambre : en effet le plaisir que j'eus de le voir ne contribua pas peu au rétablissement de ma santé, & l'accueil que je lui fis, à le consoler de son malheur.

Il me paroissoit surprenant que mon père, qui aimoit si tendrement ses enfans, put se résoudre à me rendre malheureuse; mais je dois cette justice à sa mémoire, il crut que j'oublierois facilement Tourmeil quand je ne le verrois plus, & il vouloit me donner un rang au-dessus des autres Dames de la province, en me faisant épouser Mr. de Briance.

C'étoit une affaire arrêtée entr'eux; & la lettre que nous avions interprêtée suivant notre inclination, n'avoit point d'autre but que ce mariage : mon père le déclara dès que le contrat fut signé; il en

reçut les complimens de tout le monde : chacun me trouvoit très-heureuse, parceque le public n'étoit point informé du trouble de notre famille, qui sans doute auroit fait connoître la douleur que je ressentois : & l'on peut bien dire à la louange de Tourmeil, que malgré son désespoir il ne lui échapa jamais un seul mot qui put marquer sa passion. Le profond respect qu'il avoit toujours eu pour moi, lui ferma la bouche. Satisfait de ma tendresse, il n'accusoit de nos malheurs que sa mauvaise fortune.

Enfin Mr. de Briance vint me voir, je me souviendrai toute ma vie de ce jour si cruel pour mon repos ; j'avois rapellé mon courage afin d'obéir de bonne grace, mais l'amour ne le voulois pas : je répondis peu de chose à tout ce que Mr. de Briance me dît en galant-homme, j'étois abbatuë de ma maladie, & encore plus

de ma douleur ; & malheureusement je lui parus si belle dans cet état languissant, qu'il ne me quittoit presque plus : je fondois en larmes dès qu'il étoit retiré.

Tourmeil qui ne pouvoit plus être le maître de lui-même, ne regardant Mr. de Briance que comme un rival odieux, vouloit absolument se battre contre-lui. Mes frères voyant que leurs efforts pour l'en empêcher étoient inutiles, se chargerent d'une lettre qu'il m'écrivit, par laquelle il me demandoit de me voir encore une fois : j'y consentis. Ils furent tellement attendris de notre conversation, & si touchés de notre douleur, qu'ils jugerent à propos de nous séparer l'un & l'autre. Ils se préparoient pour emmener Tourmeil, lorsque l'apréhension où j'étois qu'il n'allât se perdre, fit que l'arrêtant par le bras, je lui représentai que son dessein de se battre contre Mr. de Briance, ne me seroit

pas moins fatal qu'à lui-même, puisque ce combat feroit un éclat capable de donner atteinte à ma réputation, & qu'il ne pourroit plus demeurer tranquillement avec nous, ni songer à me revoir de sa vie, quelqu'avantage qu'il pût remporter sur son ennemi. Ces paroles calmerent sa fureur, & firent une impression si forte sur son esprit, qu'il protesta en me quittant, que son obéïssance & sa soumission à mes ordres, me convaincroient plus que jamais de la sincérité de sa passion. Après bien des larmes répanduës, mes frères l'emmenerent, & je demeurai dans une affliction qui ne se peut exprimer.

Tourmeil étant sorti d'auprès de moi, manda par une lettre à Mr. de Briance, que cette riche héritière dont il lui avoit parlé, ne lui convenoit pas, & qu'il vouloit voyager quelques années, avant de songer à son établissement.

D'abord Mr. de Briance fut touché du départ de Tourmeil; mais quelques soins qu'il luy avoit remarqué pour moi, le consolerent bientôt de son absence: & dans l'impatience où il étoit de m'épouser, il ne se donna point de repos jusqu'au jour de notre mariage. On me para, je me laissai habiller comme on voulut, je fus conduite à l'église avec la même docilité, & ramenée chez mon père, où je passai la journée à recevoir les complimens de toutes les personnes de distinction qui étoient alors dans la ville.

Le lendemain Mr. de Briance me mena chez-lui, on ne pouvoit rien ajouter à la magnificence de sa maison & à celle de son équipage. Il me donna des pierreries d'un prix considérable, & m'accabla de tous les présens qui font plaisir à une jeune personne. Mais cela n'étoit pas capable de toucher mon cœur, j'avois perdu

le ſeul bien qui le rendoit ſenſible. Cependant je vêcus avec tant de complaiſance pour Mr. de Briance, qu'il étoit très-content de ſa deſtinée, & que ſon amour pour moi ſembloit augmenter tous les jours.

Tourmeil ayant bien ſenti qu'il lui ſeroit impoſſible de ſuporter un coup ſi funeſte, s'étoit rendu à Paris chez un de ſes oncles qui étoit ſon tuteur, & qui l'aimoit tendrement : il lui avoit fait entendre que s'étant battu ſur une quérelle aſſez légère, il étoit néceſſaire qu'il ſortît de France, juſqu'à ce que cette affaire fut accommodée.

L'oncle qui avoit ſu par Mr. de Briance le combat de ſon neveu & de mon frère, crut facilement cette ſeconde aventure, & lui donna promptement de l'argent : dès que Tourmeil l'eut touché, il prit le chemin de Lion pour ſe rendre à Veniſe.

Ce ne fut pourtant qu'après avoir écrit à mes frères & m'avoir dit adieu, en m'assurant de sa passion immortelle, & me souhaitant un repos dont je n'ai jamais joui depuis son départ.

Mes frères balancerent longtems s'ils me feroient voir cette derniere marque de l'amour de Tourmeil; mais enfin le Chevalier m'aporta cette funeste lettre, je la lûs mille fois, elle renouvella toutes mes douleurs; & je m'affligeai si cruellement, que le Chevalier se repentit de me l'avoir donnée: j'y trouvai que Tourmeil mandoit au Chevalier de ne lui point faire de réponse, parcequ'il changeroit de nom en s'embarquant avec les troupes que les Vénitiens envoyoient dans la Morée, où il alloit chercher la fin d'une vie que son amour infortuné rendoit si malheureuse, & qu'il me sacrifioit sans regret.

Je cachai ma douleur avec beaucoup de ſoin. La langueur où j'étois augmenta par la violence que je me faiſois ſans ceſſe : les médecins m'ayant ordonné de prendre l'air de la campagne, Mr. de Briance me mena dans une de ſes terres, dont la ſolitude me parut plus convenable à ma triſteſſe, que les fréquentes viſites du grand monde. Content de notre mariage, il y paſſoit preſque tous les jours à chaſſer, & à me procurer, par des ſoins empreſſés, les plaiſirs qu'il croyoit me pouvoir être agréables.

Mes frères étant ſur le point d'aller à Paris pour commencer d'entrer dans le ſervice, vinrent me voir au commencement du printems.

Il y avoit environ ſix mois qu'ils étoient dans cette grande & fameuſe ville, quand mon père s'étant trop échauffé à courre un cerf, prit une pleuréſie, qui en ſept

jours nous enleva un cœur très-zèlé pour ses enfans, & le meilleur père qui fût jamais. Mr. de Briance sentit cette perte aussi vivement que moi : ce malheur nous fit revenir à Rennes; mes frères s'y rendirent aussi : & ayant partagé la plus belle succession de la province, avec Mr. de Briance qui leur donna des marques de son amitié par un désintéressement sans éxemple, ils retournerent à Paris, dont les plaisirs leur avoient ôté le goût de ceux des autres villes; ensuite ayant obtenu l'agrément pour deux régimens qu'ils acheterent, ils ont toujours restés dans le service, & ne sont venus que l'année derniere dans ce païs-ici, où l'honneur qu'ils eurent de vous voir, leur a donné tant d'impatience de revenir.

Il y avoit près de deux ans que j'avois épousé Mr. de Briance, quand il fut attaqué d'une fiévre violente qui le mit en

danger dès le troisiéme jour. Je me trouvai sincerement affligée, il s'en aperçut; & le dernier jour de sa maladie, m'ayant priée de faire sortir tout le monde, il me dit en me tendant la main : Madame, je mourrois avec le regret d'avoir causé vos malheurs, si je n'avois toujours eu lieu de croire que votre vertu vous avoit fait surmonter le penchant que vous aviez pour Tourmeil; son départ qui précéda de quelques jours mon mariage, me fit connoître la douleur qu'il en ressentoit, mais je crus que ce n'étoit qu'un transport de jeune-homme, que le tems apaiseroit. Il est juste que je répare ce mal; je l'institue mon héritier : & s'il revient, comme je l'espére, je vous suplie, Madame, de le recevoir comme un époux digne de vous; je souhaite de tout mon cœur qu'il remplisse ma place. Je restai si interdite & si touchée de ce discours,

que je n'eus pas la force d'y répondre: Mes larmes redoublerent; il survint une foiblesse à Mr. de Briance, j'apellai du monde, & quelques heures après il mourut, en témoignant jusques au dernier moment une parfaite connoissance, & un courage héroïque.

Sa mort me déconcerta, je renonçai au commerce du monde, & je partis de Rennes où nous étions alors, pour aller vivre en récluë à la campagne, où j'ai toujours demeurée depuis ce tems-là; & sans les prières de mes frères, & leurs intérêts qui me sont très-chers, je n'aurois point abandonné la solitude où j'ai toujours vêcu depuis la mort de Mr. de Briance, & où me retiennent les cruelles inquiétudes que je sens de l'absence de Tourmeil: je vous avouerai que je m'en suis informée avec beaucoup de soin; mais comme il a quitté son nom en s'em-

barquant parmi les troupes Vénitiennes, il m'a été impossible de savoir ce qu'il est devenu.

Kernosy & St. Urbain dirent à Mme. de Briance, qu'elle ne devoit pas perdre toute espérance, qu'elle étoit trop ingénieuse à se faire de la peine, & que Tourmeil par sa prudence pouvoit être échapé des dangers que son désespoir lui avoit fait chercher si loin. Ces deux aimables sœurs, après avoir fait leur possible pour la maintenir dans cette pensée, finirent leur conversation par un remerciment du récit que la Marquise avoit eu la bonté de leur faire, & se retirerent.

Le lendemain les comédiens ayant pris congé de la compagnie, partirent fort regrettés, pour se rendre incessamment à Rennes, suivant l'ordre, disoient-ils, qu'ils en avoient reçu de gens à qui ils ne

pouvoient ſe diſpenſer d'obéïr. Quelques heures après leur départ, on vit entrer à cheval dans la cour du château, un homme d'aſſez bonne mine, ſuivi de deux valets : Mme. la Vicomteſſe étant avertie de ſon arrivée, alla le recevoir très obligeamment. Elle le conduiſit dans ſon cabinet, où ils reſterent en conférence pendant plus de deux heures. Le Baron de Tadillac étonné de cette longue audiance, dit en badinant au ſujet de cet inconnu, qu'il l'auroit cru ſon rival, s'il n'avoit remarqué en le voyant paſſer, qu'il n'étoit pas du goût de Mme. la Vicomteſſe, qui ne vouloit point d'amant ſurannć.

Enfin la Vicomteſſe vint retrouver la compagnie, & Fatville, en entrant dans la ſalle pour dîner, courut embraſſer l'inconnu, qui alors ne le fut plus, parcequ'il l'apella ſon oncle : elle dit à ſes niéces de ne ſe point engager au jeu quand on ſe-

roit sorti de table, qu'elle avoit à leur parler en particulier. Cette bonne tante les ayant fait passer toutes deux dans son cabinet, après une longue & ennuieuse harangue, pour leur prouver que l'une & l'autre lui avoient des obligations infinies, aprit à Mlle. de St. Urbain, comme une suite de ses prétenduës obligations, qu'elle venoit de signer les articles d'un mariage très-avantageux pour elle, avec le frère de Fatville, qui étoit fort riche, un peu moins impoli que lui, & devenu d'une humeur plus sociable par la pratique des honnêtes-gens qu'il avoit vû à l'armée, pendant quelques années de service.

Un coup de foudre n'auroit pas tant étonné Mlle. de St. Urbain, que cette nouvelle si peu attenduë, & si oposée à son inclination : elle ne cacha point la douleur qu'elle en ressentit. Mlle. de Ker-

nosy parut aussi affligée que sa sœur : tout cela ne servit qu'à leur attirer un long discours de la Vicomtesse, sur l'obéïssance aveugle que des filles bien élevées doivent à leurs parens, dont St. Urbain n'eut pas envie de profiter. Enfin la tante croyant qu'il falloit faire diversion aux larmes, laissa ses niéces dans le cabinet, & vint aprendre à la compagnie la nouvelle du mariage de St. Urbain. Heureusement le Chevalier de Livry n'étoit pas présent, son trouble auroit découvert l'intérêt qu'il y prenoit.

Le Comte de Livry sortit promptement de la chambre pour prévenir son frère sur cette nouvelle, & prendre des mesures avec lui capables de détourner le malheur dont il étoit menacé. D'autre côté Mme. la Marquise de Briance ayant les intérêts de son frère à ménager, & connoissant par expérience quelle pou-

voit être la désolation d'une personne prête à perdre ce qu'elle aime, alla trouver St. Urbain qui fondoit en larmes : elle lui représenta que le mariage qui venoit de se proposer étoit bien loin de se conclure, qu'il se trouveroit mille prétextes pour le differer, & même pour le rompre : & qu'après tout la Vicomtesse n'étant point sa mère, elle pouvoit à l'extrémité refuser d'obéïr, & ne pas se sacrifier à ses caprices.

Kernosy aprouva cet avis ; St. Urbain toujours disposée à prendre une espérance agréable, crut entrevoir qu'elle n'étoit pas tout-à-fait malheureuse, & trouva fort à propos de gagner adroitement du tems. Elle essuya ses larmes, se déterminant, suivant le sentiment de sa sœur, apuïé par Mme. de Briance, à recevoir l'oncle de Fatville avec une civilité aparente, afin de ne pas effaroucher la Vicomtesse, qui la voïant

rentrer avec une humeur tranquille, ne douta pas un moment que ce ne fut un effet de sa morale, & s'aplaudit plus d'une fois d'avoir eu l'esprit de persuader sa niéce. L'oncle de Fatville parut en ce moment, & fit son compliment à St. Urbain, qui lui répondit peu de chose, & Fatville ajouta au sujet présent tout ce qu'il avoit entendu dire de mauvais en de semblables occasions. Mme. de Salgue s'étant aperçuë que ce mariage n'étoit pas du goût de St. Urbain, ne lui en parla que pour la plaindre. La Baronne de Sugarde persuadée que le Chevalier n'avoit plus d'espérance de l'épouser, & qu'après un tel événement elle pouvoit plus facilement s'aproprier cet amant par ses charmes, dissimula finement la joye qu'elle en ressentit au fond du cœur, & se garda bien de témoigner à St. Urbain d'autres sentimens que ceux que ses amies faisoient paroître.

Le Chevalier qui venoit de rentrer avec son frère, eut bien de la peine à se contraindre, pour cacher le chagrin qu'il avoit de voir St. Urbain dans une espéce d'indifference sur le sujet de cette fatale nouvelle, & d'en aprendre la confirmation par la bouche même de la Vicomtesse, qui prévint la compagnie dans ce moment, que le frère de Fatville devoit arriver sur le soir.

Alors transporté d'amour & de désespoir, sans se donner le tems de rien éxaminer, il courut à l'écurie prendre un cheval : & pour s'éloigner du château avec plus de diligence, il le poussa à toutes jambes sur le chemin de Rennes, par où devoit arriver son odieux rival.

Le jour commençoit à baisser, quand le bruit de quelques chevaux tirerent le Chevalier de sa rêverie. Il aperçut de loin un homme à cheval envelopé dans un

gros manteau rouge, suivi de trois personnes aussi à cheval; & ne doutant plus que ce ne fut son rival, il courut l'épée à la main attaquer celui qui paroissoit le maître. Voyons, dit-il en l'abordant d'un ton de voix que la colère rendoit méconnoissable, si tu es plus digne que moi du bien que tu cherche à m'enlever.

Cet homme qui étoit prévenu d'un chagrin aussi pressant que celui du Chevalier, jetta promptement son manteau, & mit l'épée à la main : ils se battoient avec un égal avantage, quand les gens de la suite de l'inconnu se mirent en devoir de les séparer; mais il leur ordonna de se retirer. Le son de cette voix suspendit la colère dont le Chevalier étoit animé. D'abord il fit reculer quelques pas son cheval, & baissant la pointe de son épée, il s'écria: quoi! je viens d'attaquer une vie que je défendrois mille fois au prix de la

mienne ? L'inconnu, c'étoit Tourmeil, ſurpris d'entendre la voix du Chevalier de Livry qu'il diſtinguoit fort bien, demeura tout immobile, & ne ſavoit que penſer d'une telle aventure. Enfin ces deux amis revenus de leur étonnement, & ſe ſentant l'un & l'autre le cœur attendri, s'aprocherent & s'embraſſerent avec toute la joye qu'une véritable amitié peut cauſer. Le Chevalier vouloit aprendre en peu de mots à ſon ami le deſſein qui l'avoit conduit dans cet endroit : Tourmeil l'interrompoit à tout propos pour lui parler de Mme. de Briance. Dans ce moment la curioſité les pouſſoit tous deux à ſe faire pluſieurs queſtions à la fois ; & jamais converſation ne fut ni moins ſuivie, ni plus intéreſſante ; ils en oublierent leur chemin.

Un homme à cheval qui venoit le grand galop, s'arrêta pour leur demander s'il y

avoit encore bien loin du lieu où ils étoient, au château de Kernosy, & leur témoigna qu'il étoit fort pressé de s'y rendre. Le Chevalier, curieux de savoir quel étoit le motif de cet empressement, lui répondit qu'ils y alloient, & qu'il pouvoit les suivre ; cet homme étoit le valet de chambre du frère aîné de Fatville, & très-grand causeur. Il fut ravi de trouver matière de parler ; ce plaisir ralentissant le desir de continuer son voyage, lui fit faire tout au long le récit d'un accident qui avoit contraint son maître de s'arrêter dans un village à deux lieuës de Rennes, où on le pansoit d'une blessure qu'il s'étoit faite à la jambe en tombant de cheval ; il avoit fait partir ce valet pour en porter la nouvelle à son frère, à son oncle, & à Mme. la Vicomtesse.

Tourmeil entendant tout cela, dit en particulier au Chevalier de Livry, que l'a-

mour ne favorisoit pas les intentions de son rival, & que ce retardement leur donneroit le tems de rompre un mariage dont on ne voyoit nulle aparence d'heureux succès. Ensuite ils continuerent leur chemin sans se parler; le Chevalier étoit occupé de l'état présent de sa destinée, & Tourmeil sentoit des transports de joye qui augmentoient à mesure qu'il aprochoit du lieu où étoit Mme. de Briance. Ce n'est pas que l'apréhension de ne la pas trouver dans les mêmes sentimens où il l'avoit laissée, ne lui causât bien de l'inquiétude; mais rien ne peut balancer dans un cœur amoureux, le plaisir de voir ce qu'il aime.

Tourmeil en arrivant au château, pria le Chevalier de ne le pas faire connoître à la compagnie, avant qu'il eut apris de quelle maniere Mme. de Briance vouloit qu'il en usât avec Mme. la Vicomtesse.

On n'y parloit alors que du Chevalier de Livry, tout le monde étoit en peine de son absence. Kernosy, St. Urbain & Mme. de Briance, craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur, prierent le Comte de Livry & le Baron de Tadillac de l'aller chercher sur le chemin de Rennes; mais la nuit déjà un peu avancée quand ils monterent à cheval, fut cause qu'ils s'égarerent, & qu'après bien des détours inutiles, ils ne revinrent au château que dans le moment de l'arrivée du Chevalier, qui entroit dans sa chambre avec Tourmeil. Il auroit bien voulu le faire monter secrettement, mais cela n'étoit pas possible. Il donna ordre qu'on allumât promptement du feu, qu'on fournit à son ami tous les rafraichissemens nécessaires, & qu'on le laissât reposer en attendant qu'il put lui faire compagnie; ensuite il vint introduire le valet de cham-

bre du frère de Fatville, qui fit ſon compliment à Mme. la Vicomteſſe de la part de ſon maître, & lui aprit la nouvelle de ſa bleſſure. La préſence du Chevalier raſſura toutes les belles perſonnes qui s'intéreſſoient à lui; les Fatville ſeuls & Mme. la Vicomteſſe, paroiſſoient n'être attentifs qu'au diſcours du valet de chambre. Après pluſieurs queſtions qu'ils lui firent en particulier touchant la chute de ſon maître, ils réſolurent de partir tous deux le lendemain pour le faire tranſporter à Rennes.

Cependant St. Urbain & la Marquiſe quérelloient le Chevalier de ſon départ précipité; la honte d'avoir fait cette courſe inutile, l'empêcha de leur en découvrir le véritable motif: il leur dit ſeulement tout bas: je vous aprendrai ce ſoir la raiſon qui m'a fait monter à cheval avec tant de diligence, & je ſuis sûr que

Mme. de Briance m'en ſaura bon gré.

La Vicomteſſe ayant rejoint la compagnie, demanda au Chevalier d'où il venoit : le Baron qui voyoit que cette queſtion embarraſſoit le Chevalier, & le Comte de Livry qui venoit d'arriver auſſi, lui répondit : c'eſt un petit ſecret qui me regarde, Madame, dont j'aurai l'honneur de vous rendre compte ces jours-ici. Par-là il les tira d'affaire.

Ce même ſoir Fatville & ſon oncle avant de paſſer dans leur apartement, prirent congé de la compagnie pour quelques jours. Chacun s'étant retiré, Kernoſy & St. Urbain ſe rendirent dans la chambre de la Marquiſe, où l'on devoit tenir conſeil ſur les moyens de rompre le mariage, que l'accident arrivé au frère de Fatville avoit retardé. Sa prudence leur faiſoit eſpérer que le réſultat de l'aſſemblée ne ſeroit pas infructueux ; & l'aſ-

cendant que le Baron avoit ſur l'eſprit de la Vicomteſſe, ſembloit les aſſurer que tout réüſſiroit comme elles le ſouhaitoient.

Le Comte & le Chevalier de Livry y étoient déjà, dans une joye que ces deux aimables ſœurs ne trouverent point convenable à l'état préſent des affaires dont il étoit queſtion. Quel eſpoir favorable, dit St. Urbain en entrant, vous inſpire la joie que je vois répanduë ſur vos viſages? nous ſera-t'il permis d'y prendre part? Mme. de Briance prit la parole, & répondit : après le bonheur ineſpéré que le ciel m'envoye aujourd'hui, on peut tout attendre de la fortune. Tourmeil revient, & il revient avec les mêmes ſentimens qu'il avoit à ſon départ. Le Chevalier a été ce ſoir ſur le chemin de Rennes, trouver un homme qu'il lui a envoyé, pour ſavoir ſi ſa préſence me ſeroit agréable.

Kernosy & St. Urbain prenoient tant de part à tout ce qui regardoit M. de Briance, qu'elles oublierent en ce moment leurs intérets propres, & ne parlerent plus que de Tourmeil. L'effort qu'elles donnerent à la joye qui les pénétra, & leur maniere de féliciter la Marquise, représentoient parfaitement quel plaisir cette agréable nouvelle leur faisoit sentir au fond de l'ame. Alors le Chevalier voyant tout le monde animé du même esprit, dit: Je vois bien qu'on ne sera pas fâché que j'amene ici celui que Tourmeil m'a envoyé. Il sortit après avoir apris en peu de mots à St. Urbain, que le projet de la Vicomtesse l'avoit mis au désespoir, & revint aussi-tôt dans la chambre avec Tourmeil, dont l'air négligé & semblable à celui d'un homme qui arrive d'un grand voyage, ne laissa pas de charmer par sa bonne mine, tous ceux qui ne le

connoissoient pas encore. Mme. de Briance frapée d'une vûë si chere & si peu attenduë, fit un grand cri, & demeura immobile sur sa chaise. Tourmeil surpris de la voir dans cet état, se jetta à genoux à ses piés, & lui baisa les mains, sans avoir la force de prononcer une parole. Il n'y avoit alors personne de l'assemblée qui ne fut instruit de sa passion, le Chevalier l'en avoit averti avant que d'entrer. Kernosy & St. Urbain ne le crurent point une personne envoyée de la part de Tourmeil; elles reconnurent d'abord à son port majestueux que c'étoit lui-même.

Le Comte de Livry tout joyeux de recouvrer le meilleur de ses amis, courut l'embrasser : & jugeant bien que Mme. de Briance & son amant étoient encore trop occupés de leur bonheur pour pouvoir parler d'autre chose, proposa aux deux aimables sœurs & au Chevalier de passer

dans un cabinet prochain, où ils prirent ensemble, avec le Baron de Tadillac qui venoit d'arriver, des mesures certaines pour déterminer la Vicomtesse à l'épouser. Le Chevalier donna tranquillement son avis à ce sujet, ayant l'esprit en repos du côté de St. Urbain, qui lui avoit promis de ne jamais obéïr à sa tante, quand elle lui proposeroit un mariage contraire au choix de son cœur. Le Comte ne fut pas moins satisfait de la conversation qu'il eut avec Mlle. de Kernosy : & le Baron s'engagea de faire tous ses efforts auprès de la Vicomtesse afin de rompre le mariage qu'elle avoit proposé du frère de Fatville, & leur procurer à tous l'accomplissement de leurs souhaits. Pour récompense de sa bonne volonté, les deux aimables sœurs le voyant dans l'impatience de savoir où étoit Tourmeil, lui dirent qu'il le trouveroit chez Mme. de Briance,

aussi-tôt il y alla lui rendre visite. Son compliment ne fut pas de longue durée, mais son cœur étoit sur ses lévres : ensuite il vint avec eux rejoindre la compagnie, qui donna de nouvelles marques de la joye que chacun ressentoit en soi-même. On leur fit part du résultat de l'assemblée, & de l'embarras où l'on étoit pour trouver un homme affidé qui eut l'esprit de feindre qu'il étoit un courier, & de dire au Baron, en lui rendant une lettre de la part de son tuteur, de faire réponse le même jour, parcequ'il étoit obligé de retourner en diligence. Tourmeil leur offrit un gentilhomme qui étoit à lui, capable de réüssir dans quelqu'entreprise que ce fut ; & leur ayant apris l'endroit où il l'avoit laissé avec ses autres domestiques, le Baron y alla le lendemain dès le matin, afin de l'instruire sur tout ce qu'il auroit à faire.

Cependant

Cependant la Marquise qui ne vouloit pas encore faire connoître Tourmeil à la Vicomtesse, ni divulguer son retour sans avoir levé tous les obstacles qui auroient pu suspendre l'éxécution du testament de feu Mr. de Briance, par lequel Tourmeil étoit institué son héritier universel, pria le Baron, dont le génie le mettoit au dessus de toutes les difficultez, d'imaginer un moyen pour le faire demeurer inconnu pendant quelques jours dans le château: c'est une affaire faite, lui dit-il, si vous trouvez bon que Mr. de Tourmeil représente le maître dans la troupe de nos comédiens de campagne. Quelle aparence que cela se puisse éxécuter? répondit St. Urbain; il faudroit donc que nous les eussions ici. Le Baron ayant répondu qu'ils n'en étoient pas éloignés, remit au lendemain à leur aprendre son dessein, & Tourmeil promit qu'il joueroit un rol-

le assez mal, afin de mieux tromper Mme. la Vicomtesse, & de la persuader que ce seroit véritablement un comédien de campagne. Leur conversation finit par-là; & la nuit étant déjà bien avancée, chacun se retira.

Le Chevalier de Livry enmena dans sa chambre le Comte de Tourmeil, qui étoit trop préoccupé pour se livrer entiérement au sommeil; le plaisir d'être près de Mme. de Briance, & de la retrouver fidèle, remplissoit son esprit de telle sorte, qu'il en perdit le repos de la nuit; & la Marquise agitée de ce trouble charmant qu'inspire la douceur de revoir ce que l'on aime, ne la passa pas avec plus de tranquillité.

Le Baron alla du matin avertir Tourmeil & le Chevalier, que pour satisfaire au billet de loterie, qui lui ordonnoit de régaler toutes les Dames par une fête, il

avoit retenu les comédiens & les musiciens qui attendoient ses ordres dans un village à trois lieuës du château ; qu'il n'avoit feint leur départ, que pour surprendre la Vicomtesse par leur retour, parcequ'elle ne trouvoit à son gré que les choses extraordinaires. Et afin que Tourmeil fut dispensé de jouer aucun rolle, il le pria de prendre la qualité de maître de la troupe.

Ce n'est pas tout, continua-t'il en regardant le Chevalier de Livry, songeons au dénouëment de nos aventures. Aidez-moi, s'il vous plaît, tous deux à faire arriver ici notre prétendu courier qui m'aportera une lettre de la part de mon tuteur dont je vous ai parlé : je vais en faire le modèle ; il m'y proposera un mariage avantageux, & me donnera un ordre positif de partir en diligence : je me plaindrai des rigueurs de la fortune, je

communiquerai ma lettre à Mme. la Vicomtesse, & voilà précisément ce qui la déterminera. Mais si elle alloit consentir à votre départ, reprit le Chevalier, que ferions-nous? Il faudroit s'éloigner, sans doute, répondit le Baron. Je vois bien que vous n'avez pas beaucoup de foi à mes charmes; je trouverai de nouveaux expédiens s'il en est besoin : hazardons toujours ce que j'ai résolu, j'espere que Mr. le Comte de Tourmeil aura la bonté de faire une copie bien lisible du modèle que je lui donnerai tout à l'heure, Mme. la Vicomtesse ne connoît point son écriture; étant ici comme prisonnier, il aura le tems de réüssir, & même d'ajouter à cette lettre, dont vous craignez tant l'événement, tout ce qu'il jugera le plus à propos pour la rendre très-pressante.

Ce fut à cette occasion que le Chevalier instruisit Tourmeil des differens in-

térêts qui les raſſembloient tous dans le château, & qu'il lui fit comprendre que la jalouſie qu'il avoit conçuë contre le Baron, n'étoit fondée que ſur des raports peu vraiſemblables qu'on lui avoit fait à Rennes de la paſſion de ſon prétendu rival pour Mme. de Briance. Tourmeil touché de ce diſcours plein d'amitié du Chevalier, lui avoua qu'il avoit eu trop de facilité à ſe laiſſer ſurprendre, qu'il avoit cru ſe battre contre le Baron, quand il ſe vit attaqué dans un bois ſur la route de Rennes; mais que l'accueil favorable de Mme. de Briance l'avoit entiérement déſabuſé de ſa crédulité; & il le pria de ne parler à qui que ce ſoit de cet aveu.

Le Baron vint ſur ces entrefaites les retrouver, & lût la lettre, dont l'invention fabuleuſe leur fit beaucoup de plaiſir. Il la mit enſuite entre les mains de Tour-

meil, afin que l'ayant tranſcrite, on pût en charger ce gentilhomme qui devoit paſſer pour un courier : enfin ne voulant pas laiſſer écouler inutilement le tems qu'il avoit fixé pour donner une fête aux Dames, il dit au Chevalier, qu'ayant conçu le deſſein de joindre au divertiſſement de la comédie une eſpéce d'opéra, il ne pouvoit s'adreſſer qu'à lui qui avoit une grande facilité à faire des vers, pour avoir quelques dialogues d'une ſcene ou deux ſeulement ; qu'il attendoit inceſſamment cette piéce, afin de la faire mettre en muſique par le plus habile des muſiciens qui étoient à ſa ſuite. Le Chevalier répondit que les inquiétudes dont ſon eſprit étoit agité, l'empêchoient d'entreprendre cet ouvrage ; mais que Tourmeil y réüſſiroit mieux que tout autre. Si c'eſt au plus content, reprit Tourmeil, à faire les vers dont il s'agit, je pourrois aſſez juſtement

être préféré; mais par toute autre raison le choix doit tomber sur vous. Le Baron impatient d'entendre ces complimens, je vois bien, leur dit-il, que ceci va se passer en politesse; je prétends avoir un divertissement pour l'accomplissement de la fête que je dois donner; & si vous me fâchés, je vous proposerai d'en faire la musique. Enfin le Chevalier & Tourmeil étant convenus de donner au Baron les vers qu'il désiroit, il s'en alla l'esprit content faire sa cour à la Vicomtesse qui venoit de se lever. Mme. de Briance vint dans la chambre de son frère, où elle eut le plaisir de voir Tourmeil; & ne pouvant se dispenser de rendre visite à Mme. la Vicomtesse, elle passa dans son appartement un peu avant le dîné, accompagnée du Chevalier qui s'offrit de lui donner la main, après s'être informé par son valet si l'on avoit soin d'exécuter les ordres

qu'il avoit donné dès le matin, afin que rien ne manquât de tout ce qui seroit nécessaire à Tourmeil pendant la journée, & qu'il fût ponctuellement servi à l'heure du dîné.

Comme Tourmeil avoit promis de travailler aux vers que lui avoit demandé le Baron, on resta plus longtems avec Mme. la Vicomtesse. Mme. de Briance, pour épargner les frais de la conversation, dit qu'elle avoit un conte de fée à dire: la Vicomtesse qui avoit marqué son goût pour cette sorte d'ouvrages, fut ravie que Mme. de Briance voulut bien se prêter à cet amusement: elle la pressa même de ne pas differer ce plaisir. Mme. de Briance instruite par le Chevalier de Livry, que Tourmeil en avoit un qu'il avoit fait, & qui étoit dans sa cassette, lui dit de l'aller chercher. Le Chevalier l'aporta tout aussi-tôt; & voyant que tout le mon-

de se disposoit à écouter Mme. de Briance, il sortit pour aller tenir compagnie à Tourmeil. La Marquise obligée de se priver du plaisir de voir son amant, s'en fit un de s'en occuper en lisant du moins son ouvrage. Elle commença ainsi :

ÉTOILETTE,

CONTE.

UN Roi & une Reine, maîtres d'un fort beau roïaume, régnoient sur des sujets vertueux & très-vaillans. C'étoit un grand bonheur pour eux que cette dernière qualité se trouvât dans leurs peuples, car ils étoient obligés de soutenir une guèrre continuelle contre un Roi, qui, sur des raisons assez plausibles, prétendoit un tribut sur son voisin. Ce Roi s'apelloit le Roi *guerrier*, nom qui lui convenoit à merveille. Il venoit tous les ans à main armée demander au Roi *paci-*

fique, l'éxécution de certains traités fort anciens, faits par la nécessité; Pacifique refusoit toujours de s'y soumettre, tant parcequ'ils étoient onéreux, que parcequ'il ne s'y étoit jamais engagé.

Pacifique avoit un fils très-bien fait, jeune, plein d'esprit & de valeur, charmant; parfait, enfin, s'il n'eut point connu l'amour. Mais presque au sortir de l'enfance cette fatale passion s'empara si bien de son cœur, & s'en rendit tellement maitresse, que sa gloire en étoit obscurcie. Uniquement rempli de l'objet de son amour, il laissoit ravager impunément le roïaume de son père; insensible à la désolation de son païs & aux murmures des peuples, il n'étoit occupé que de sa maitresse.

Pacifique justement irrité de cette conduite du Prince; menacé de se voir forcer dans sa capitale, & abandonner de

ſes propres ſujets, qui dans leur déſeſpoir pouvoient reconnoître le Roi guerrier, pour conſerver leurs vies & leurs biens ſi mal défendus par leur ſouverain légitime, réſolut d'en parler ſérieuſement à ſon fils.

Iſmir (c'étoit le nom du jeune Prince) étant venu au lever du Roi : mon cher fils, lui dit ce bon vieillard, vous avez vû avec combien de valeur mes peuples ont défendu votre héritage, tant que vous n'étiez pas en âge de partager leurs périls dans les combats. Ils eſpéroient que vous ne démentiriez point le ſang dont vous ſortez, & qu'un jour peut-être vous ſurpaſſeriez la gloire de vos ancêtres ; cependant depuis que vous êtes en état de ſeconder leurs efforts, & de venger nos injures, d'où vient, mon fils, dédaignez-vous de prendre la conduite de mes armées ? Ignorez-vous qu'un Prince doit donner l'éxemple ? Tout l'univers a

les yeux ſur vous ; vous devez compter de vos actions à la poſtérité : quelle opinion voulez-vous qu'elle ait de vos vertus ? J'ai vieilli dans les travaux, j'ai ſoutenu la gloire de cet empire ; maintenant affoibli par les ans, preſque privé de la vûë, je ne puis aider mes peuples malheureux à repouſſer la violence d'un agreſſeur qui nous fait injuſtement la guèrre : le conſeil & l'expérience ſont les ſeules reſſources qu'ils peuvent encore trouver en moi. J'avois compté ſur ton bras ; tromperois-tu mon eſpérance, mon cher fils ? Me laiſſerois-tu deſcendre au tombeau avec la douleur de te voir ravir la couronne qui t'attend ? Non, tu ne me feras point rougir ; ſois digne de moi, du ſang illuſtre qui coule dans tes veines : cours à la défenſe de ſujets fidèles qui bientôt doivent recevoir tes loix.

Mon père, répondit le Prince avec un

air tranquille, ce n'eſt point le manque de courage qui me fait regarder avec indifference le péril dont votre roïaume eſt menacé. Ce ne ſeroit pas non-plus l'eſpoir de régner qui m'en ferois prendre la défenſe; & je ne verrois qu'avec une douleur violente ce moment qui me couronneroit par une ſucceſſion légitime. Aucun de ces motifs ne peut toucher mon cœur. Mais vous me rendez malheureux en me refuſant la permiſſion d'épouſer la belle Etoilette, c'eſt le ſeul bien où j'aſpirois; ma mère la traite comme un vîle eſclave, parceque le ſecret de ſa naiſſance ne vous eſt point révélé : mes prières n'ont pû la fléchir, ni effacer ce titre odieux, dont je vous ſupliois de ne point la flétrir, accordez-la à mes vœux, & je deviens un héros.

Quoi! reprit le vieux Roi avec émotion, une eſclave te paroît préférable au

ſalut de l'état, au reſpect que tu dois à ton père ? Que dis-je ; à celui que tu te dois à toi-même ? Tu deshonorerois ta vie par une alliance ſi honteuſe ? Et quand les filles des plus grands Rois deſirent ardemment de te voir choiſir entr'elles, une eſclave, une fille ſans nom, ſans parens, priſe dans une ville abandonnée par la terreur de nos armes, conſervée par la ſeule compaſſion de mon général, & que la Reine ta mère prit par pitié, tu veux, fils indigne, que je te donne à cette malheureuſe ? Qu'elle devienne ma fille, & que pour ſatisfaire tes deſirs extravagants je me couvre dignominie ; que je faſſe aſſeoir une eſclave ſur mon trône ? Ne le préſumes pas, & s'il te reſte encore quelque ſentiment, rougis de la foibleſſe d'une pareille propoſition.

Cette eſclave que vous mépriſez tant, mon père, reprit Iſmir un peu agité, eſt

plus grande dans ses fers que les Princesses les plus élevées : sa vertu, son courage, ses sentimens la rendent digne du trône le plus auguste. Pourquoi deviendrois-je l'époux d'une Princesse enivrée de son rang, capricieuse & sans attachement pour moi ? Etoilette, il est vrai, n'a de connus ni parens, ni haute alliance : mais n'êtes-vous pas assez grand Roi pour lui tenir lieu de tout ? Je n'ai pas besoin de vains titres ; l'amour seul peut me rendre heureux. La sagesse & la beauté ont formé mes liens ; la vertu d'Etoilette les a rendus immortels, & j'abandonnerois plutôt la couronne que de renoncer à . . . .

C'est assez, mon fils, interrompit le Roi pacifique : vous saurez demain mes volontez. Le Prince salua respectueusement le Roi son père, & se retira, fort inquiet des suites de cette conversation.

Le Roi alla de ce pas chez la Reine, & lui raconta, dans l'amertume de son cœur, ce qui venoit de se passer entre son fils & lui. Cette Princesse naturellement fière & emportée, obtint aisément du Roi son époux, qu'il la laissât faire, & l'assura qu'il seroit bientôt vengé : ce Prince étoit si outré contre son fils, qu'il donna à la Reine un pouvoir sans bornes de réduire le Prince à l'obéïssance, sans même s'informer des moyens qu'elle y employeroit.

Etoilette se ressentit la première des fureurs de la Reine, elle fut arrêtée, & des soldats cruels la mirent aux fers. Pourquoi m'enchaînez-vous ? leur disoit-elle avec cette douceur aimable, & ce son de voix capables d'attendrir les rochers. Si c'est par l'ordre du Roi ou de la Reine, dites-le moi seulement, j'obéirai : mais on s'abuse, si par un traitement si rigou-

reux, on croit me contraindre à renoncer au charmant Ismir : je puis ne jamais l'épouser, mais je l'aimerai toujours. Ces barbares, sans daigner lui répondre, l'enlevérent avec violence, & la portérent au donjon d'une vieille tour, où l'on n'enfermoit d'ordinaire que les gens accusés des plus grands crimes; l'aïant jetté dans cette affreuse prison, ils en fermerent les portes avec soin, & se retirerent secretement.

La belle & malheureuse Etoilette, reconnut la Reine à ces traits de sa vengeance. Son ame ne fut point émuë de ces cruautez : mais ce lui fut un grand chagrin de ne plus voir celui à qui elle auroit sacrifié sa vie; s'en occuper étoit pour elle une espéce de soulagement, & il ne lui échapa aucun mouvement de colère contre ses persécuteurs. Liée étroitement, & couchée sur la terre nuë, elle

demeura ainſi juſqu'au ſoir. Alors une vieille eſclave lui aporta à manger, & la délia ſans ouvrir la bouche. Etoilette la remercia affectueuſement, ſans ſe plaindre de perſonne, & l'eſclave ſe retira. Un dur & petit grabat étoit le ſeul meuble qui s'offrit à Etoilette, pour repoſer ce corps ſi délicat, & tout meurtri des fers dont on l'avoit enchaînée. Elle s'y jetta verſant des larmes que le ſouvenir de ſon tendre amant lui arrachoit, & paſſa la plus cruelle des nuits : mais elle ſouffroit pour ſon amant, & cette penſée ſeule l'animoit encore à ſoûffrir.

On lui aportoit à manger aux heures ordinaires ; elle n'y touchoit point. Une belle chatte blanche comme la neige, ſautant des toits tous les ſoirs, entroit par la fenêtre de ce malheureux donjon, & mangèoit le ſoûper d'Etoilette. Elle ſe couchoit la nuit s'alongeant près de la

belle esclave, & la réchauffoit : ce n'étoit pas un service médiocre, car il faisoit alors un froid épouventable. Les heures qui sembloient des instans auprès d'Ismir, étoient alors devenuës de longues années.

Cependant le bruit se répandit que la belle Etoilette étoit perduë : personne n'ignoroit, ni l'amour du Prince pour cette charmante esclave, ni la répugnance qu'y avoient le Roi & la Reine. Ainsi on se persuada aisément, ou qu'Etoilette avoit pris la fuite, ou que la Reine l'avoit fait mourir. On n'osoit en parler au Prince, il ne soupçonnoit même pas ce qui étoit arrivé; parceque depuis sa conversation avec le Roi, il n'avoit osé se présenter à la Reine sa mère, dont il connoissoit le caractère violent. Ce n'étoit cependant que chez la Reine qu'il voïoit Etoilette; elle étoit si sage, qu'elle ne

l'eût pas reçu ailleurs, & il aimoit mieux se priver pour quelques jours du plaisir de la voir, que d'exposer cette charmante fille à se ressentir de la colère où la Reine devoit être contre lui. Il craignoit aussi qu'Etoilette usant de l'empire qu'elle avoit sur son cœur, ne le forçât elle-même à se prêter aux desirs du Roi son père, & il auroit souffert la mort plutôt que de renoncer à elle, & de la laisser sous la puissance tirannique de la Reine. Comme il n'étoit pas possible qu'il ignorât longtems la disparition de sa chère Etoilette, le confident intime du Prince hazarda enfin de lui annoncer cette fâcheuse nouvelle.

Qui pourroit exprimer la douleur & le désespoir d'Isinir ! Il prit cent résolutions, & ne s'arrêta qu'à celle de se tuer : son confident ne put l'en détourner qu'en lui représentant que si Etoilette vivoit en-

core, comme il y avoit lieu de le croire, le Roi & la Reine dévoueroient à la mort cette innocente beauté, qu'ils regarderoient comme l'unique cause de celle du Prince : qu'il falloit donc se conserver pour elle, & attendre tout du tems. Le malheureux Ismir se rendit à ces sages conseils ; mais il résolut de s'enfermer dans son cabinet, & de n'en sortir qu'après qu'on lui auroit rendu la belle Etoilette.

Le Roi pacifique aïant apris l'excessive douleur de son fils, & sa funeste résolution, eut avis en même tems que le Roi guerrier aïant remporté divers avantages & forcé tous les passages, alloit paroître aux portes de la capitale. Il courut à l'apartement d'Ismir : à quelle honte, mon fils, un fol amour va-t'il te livrer ! lui dit ce père affligé. Tu abandonnes lâchement ta patrie, ton père, ta couronne. Vois, Ismir,

vois l'extrémité où je suis réduit : repais-toi de ma douleur cruelle & de mon désespoir ; jouis du plaisir de voir flétrir ma vieillesse, & le sang illustre de tes ancêtres. Le Roi guerrier à la tête d'une armée formidable est déjà sous nos murs, & menace de les escalader. Mes troupes sans chef, prêtes à nous abandonner, vont te donner l'affreux spectacle de me voir en proye livré à la fureur d'un ennemi irrité. Si l'intérêt & la conservation de ton père ne peuvent te toucher, si tu as résolu de me laisser périr, laisse-moi expirer, j'y consens ; mais au nom des Dieux, sauve un peuple malheureux & fidèle, & & toi-même, mon cher fils !

Il s'arrêta à ces mots ; la douleur étouffoit sa voix, & il tomba sur un siége en arrachant ses cheveux blancs.

Ismir ému jusques au fond de l'ame par ce discours, & par la cruelle situation où

il voïoit ſon père, prit les mains de ce triſte vieillard, les ſerra tendrement dans les ſiennes, & tombant à ſes genoux: mon père! s'écria-t'il, daignez me pardonner, vivez ſi vous voulez que je vive; ajoutez-y pour comble de faveur, qu'Etoilette me ſoit renduë après que j'aurai vaincu vos ennemis; je vais les combattre: conſervez votre couronne, Etoilette ſeule ſera ma félicité: aprenez-moi qu'elle vit encore.

Le vieux Roi, ravi de retrouver ſon fils digne de lui, l'embraſſa en verſant des larmes de joie: il l'aſſura par les ſermens les plus ſacrés, qu'on n'avoit point attenté à la vie d'Etoilette, & qu'il la verroit à ſon retour. Perſuadé par ces ſermens, jouïſſant déjà en eſpérance du bonheur de voir ſa chère Etoilette, le tendre Iſmir baiſa les mains du Roi, qu'il arroſoit de ſes larmes. On lui fit aporter

une magnifique armure, toute brillante d'or, de rubis & de diamans; son père lui-même voulut l'armer, & lui donna un superbe coursier. Isménir plus beau que le jour, impatient de combattre, embrassa encore une fois les genoux du Roi son père; & rempli de joïe & d'ardeur, il monta fierèment à cheval, alla droit aux portes de la ville, qu'il se fit ouvrir aussi-tôt, & courut à l'ennemi.

La joie de revoir bientôt Etoilette, le jetta dans une douce réverie qui pensa lui être fatale; il oublia tout à coup qu'il étoit en présence des ennemis, & ne revint à lui-même que quand il en fut entierement entourré, & dans le plus grand danger de perdre la vie ou la liberté.

La garde avancée qui avoit vû un cavalier de si bonne mine s'avancer, le prit d'abord pour un des principaux officiers du Roi pacifique, que ce Prince envoïoit peut-

peut-être faire quelques propositions: mais aïant remarqué qu'il avançoit toujours, sans daigner répondre aux questions qu'on lui faisoit, elle l'entoura. Isfmir sortit alors de sa profonde rêverie, & connut le péril où il s'étoit exposé si imprudemment. Mais loin d'en être effrayé, mettant promptement l'épée à la main, il fondit comme un aigle sur ceux qui se trouverent plus près de lui: il en abatit douze en un instant, & se fit faire place. Les autres irrités & ardens à vanger leurs compagnons, l'attaquerent alors de toutes parts: mais le terrible Isfmir les fit bientôt repentir de leur témérité, & coupant les bras aux uns, pourfendant les autres, & faisant voler les têtes, il renversa, tua, ou mit tout en fuite. Cependant ses troupes que la prodigieuse vitesse de son coursier avoit empêché de le joindre, arriverent enfin, &

profitèrent si bien de la terreur que l'incomparable Ismir avoit répandu dans l'armée ennemie, & du désordre qui s'y étoit mis, que donnant courageusement sur des troupes étonnées d'une attaque si brusque & si inopinée, elles firent tout plier. En vain le Roi guerrier fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes fugitives; Ismir le remarqua, & il y eut entr'eux un terrible combat, où chacun fit éclater sa valeur & sa force; le Roi guerrier vaincu enfin, se vit au pouvoir de son ennemi, & son armée acheva de se dissiper.

Ainsi finit cette glorieuse journée. Ismir rentra dans son camp, où la joïe régna toute la nuit, & envoïa porter au Roi pacifique la nouvelle de sa victoire. Il traita généreusement son illustre prisonnier, le fit servir comme lui-même, & l'aïant au point du jour fait monter sur

un cheval richement harnaché, il l'amena au Roi ſon père.

Pacifique le reçut avec des tranſports de joïe inconcevables, & ordonna des fêtes qui devoient durer pluſieurs jours.

Iſmir toujours occupé de ſon amour, attendoit la récompenſe qui lui avoit été promiſe; ſon père ne lui en parloit point, & il n'oſa l'en faire ſouvenir ce jour-là: mais il alla dès le lendemain matin lui demander Etoilette.

Qu'oſez-vous dire, Iſmir? répondit le Roi d'un ton ferme & abſolu, n'eſpérez pas qu'une indigne complaiſance me faſſe jamais conſentir à une choſe qui terniroit la gloire dont vous venez de vous couvrir. Choiſſez une Princeſſe digne de vous; ne me parlez pas davantage de ce qui m'a déjà irrité tant de fois; vous me forceriez à prendre un parti violent.

Ainſi s'éxécutent les promeſſes quand

la crainte du péril eſt diſſipée. Tout déterminé qu'étoit naturellement Iſmir, il trembla à ces foudroyantes paroles; non pour lui, mais pour la vie d'Etoilette. Il ne répliqua pas un mot, & diſſimulant ſa colère, il ſortit, alla trouver le Roi priſonnier, & l'abordant avec une grande émotion, il le fit trembler d'effroi : ne craignez rien, Seigneur, lui dit-il avec une voix tremblante & altérée, je viens vous rendre la liberté; je le puis, je ſuis votre vainqueur, recevez-la donc de ma main; mais à une condition. C'eſt qu'auſſi-tôt que vous ſerez arrivé dans votre païs, vous raſſemblerez promptement votre armée, & viendrez vous emparer de ce roïaume, dont la candeur & la bonne foi ſont bannies, je vous aiderai moi-même à en faire la conquête.

Le Roi guerrier étonné d'une propoſition ſi étrange, regarda fixément Iſmir,

dont la phisionomie étoit toute changée, & après avoir rêvé un moment : Prince, répondit-il, la liberté est d'un si grand prix, que je l'accepterois avec une vive reconnoissance, quand vous n'y ajouteriez pas un présent aussi considérable que celui que vous voudriez me faire : mais toute précieuse qu'elle est, je ne l'accepterai jamais, s'il faut trahir ma vertu, & dépouiller mon libérateur d'un bien que je lui conserverois aux dépens de ma vie : non, je ne ternirai pas ainsi ma gloire.

O vertu ! que ton éxemple est puissant ! Ismir rapellant toute la sienne, & touché d'un refus si généreux, fondit en larmes ; puis il raconta ses douleurs au Roi, & les raisons qui l'autorisoient à se plaindre de son père. Le Roi guerrier l'écouta attentivement, le plaignit, le consola, & lui promit un azile dans ses états s'il en avoit besoin.

Iſmir, toujours réſolu de rendre la liberté à ſon priſonnier, vint au commencement de la nuit ouvrir lui-même les portes de ſa priſon, l'accompagna à cheval juſqu'à la ſortie de la ville, & rentra ſecretement au palais.

Le Roi pacifique aïant ſu dès le lendemain l'évaſion de ſon ennemi, ne douta pas que ſon fils n'en fut l'auteur. La Reine encore plus en colère, força ſon mari à faire auſſi-tôt arrêter Iſmir, & il fut enfermé dans le bas d'une tour à l'extremité des jardins, où on poſa une garde nombreuſe. Il ne s'en émeut point, & ſe trouvoit trop heureux d'être ſeul, & de pouvoir penſer continuellement à ſon amour.

Cependant la jeune Etoilette, toujours priſonnière, ne ſentoit la privation de ſa liberté que parcequ'elle ne pouvoit plus voir ſon amant : les réjouïſſances publi-

ques, dont le bruit alloit jusqu'à elle, lui avoit fait soupçonner qu'il avoit remporté la victoire, & sa vieille géolière lui avoit confirmé, ce qui la consola un peu de ce qu'elle souffroit éloignée d'Ismir. Une nuit qu'elle étoit à la fenêtre du donjon, par un beau clair de lune, dans un de ces momens où le silence de toute la nature semble donner plus de force aux idées, l'imagination échauffée d'Etoilette lui retraça tous ses malheurs avec des couleurs si vives, que ses yeux accoutumés aux larmes en répandirent avec encore plus d'abondance, & ses jouës & son sein en étoient tout couverts : sa chatte, son unique & fidèle compagnie, s'étoit assise sur la fenêtre auprès d'elle, & regardoit attentivement la malheureuse Etoilette, qui ne s'en apercevoit pas; cette charmante chatte se mit à soupirer à son tour, & de sa patte essuyoit douce-

ment les larmes de sa maitresse. Etoilette ne put s'impêcher de la caresser. Hélas ! ma chère blanchette, lui disoit-elle, toi seule dans l'univers compâtis à mes maux ; Ismir lui-même, occupé de sa gloire, ne pense peut-être plus à moi. Je cherche à les soulager, belle Etoilette, répondit la chatte, & pour commencer je vous avertis que votre amant n'est point ingrat, & qu'il souffre autant que vous dans la tour où son père l'a fait enfermer. Bien des gens, sans doute, seront surpris de ce qu'Etoilette ne s'évanouit pas d'entendre parler une chatte : mais outre qu'elle disoit des choses fort intéressantes, puisqu'elle lui parloit de son amant, c'est qu'Etoilette s'étoit fort orné l'esprit par la lecture des contes de fées, dont les beaux esprits de ce païs-là faisoient leur unique étude. Cependant elle fut un peu surprise, il ne faut pas dis-

ſimuler le vrai; mais loin d'être effraïée, elle prit la chatte entre ſes bras, & vint s'aſſeoir ſur ſon petit grabat pour entendre plus à ſon aiſe ce qu'elle auroit encore à lui dire. Quoi ! ma petite blanchette, vous vous intéreſſez à mes peines? diſoit Etoilette en donnant mille baiſers à ce joli animal. Oui, charmante Etoilette, reprit la chatte, & vous allez le voir. Alors ſautant à terre, elle devint tout à coup une grande & belle Dame, habillée d'hermine, avec des cordons de diamans en feſtons ſur ſa juppe, & coëffée en cheveux à ravir.

Dès qu'Etoilette vit cette métamorphoſe ſubite, elle ſe jetta aux piés de la fée. Levez-vous, belle Etoilette, lui dit la fée en l'embraſſant, je ſuis Herminette, & j'habite ordinairement cette tour, pour ſecourir les malheureux qu'on y enferme quelquefois auſſi injuſtement

que vous. Mais comme j'ai préſidé à votre naiſſance, & que vous êtes fille du puiſſant Roi de l'arabie heureuſe, j'ai eu encore un ſoin plus particulier de vous : ne pouvant forcer la déſtinée qui vous pourſuit, au moins ai-je voulu vous conſoler ; à cauſe de la bonté de votre cœur, que j'ai reconnu au ſoin que vous avez eu de moi, ſous la figure que j'avois empruntée. Je vous ai jugé digne de mon ſecours & de mes faveurs, dont vous allez voir des effets.

Etoilette étoit ſi tranſportée de ce qu'elle entendoit, & ſi ravie d'aprendre que ſa naiſſance l'égaloit à ſon amant, qu'elle ne ſongeoit point à interrompre la fée Herminette. Mais comme elle lui avoit apris qu'Iſmir étoit en priſon, elle oſa lui en demander le ſujet, & ſi elle ne daigneroit pas auſſi le protéger. La fée ſatisfit ſa curioſité ſur la détention du Prin-

ce, & ajouta qu'elle ne pouvoit encore rien pour lui. Mais, ma chère enfant, ajouta-t'elle, je vais dans l'inſtant même vous donner les moïens de le voir & de le conſoler. Prenez en attendant cette petite boëte que je vous donne, & ſouvenez-vous de ne l'ouvrir que dans votre plus grand péril. Je vous protégerai toujours, ſi vous ne révélez point ce ſecret à votre amant. Je vais vous faire ſortir de la tour; c'eſt tout ce que je puis pour vous en ce moment.

A ces mots la fée frapa de ſa baguette les murs du donjon; les pierres tombe-rent doucement, & s'arrangeant avec un art admirable, formèrent auſſi-tôt un eſ-calier large & commode, par lequel Etoilette deſcendit, après que la fée l'eut embraſſé encore, & lui eut fait promet-tre qu'elle ne diroit point à ſon amant par qui elle avoit été délivrée. Etoilette

ravie, descendit légérement ce merveilleux escalier, & se trouva dans une plaine immense que regardoit un côté de sa tour. Puis se retournant elle vit, avec un étrange étonnement, que les pierres qui avoient formé l'escalier remontant d'elles-mêmes, reprenoient leur premiére place, comme si d'habiles ouvriers eussent conduit l'ouvrage. Elle s'éloigna, & vint droit à la tour où le Prince étoit enfermé. Cette tour, placée dans un coin du parc, étoit entourée de gardes, excepté du côté de la plaine, parcequ'il n'y avoit qu'une seule fenêtre, très étroite & bien grillée : une sentinelle veilloit jour & nuit sur la platte-forme de la tour.

Etoilette tréssaillit en aprochant la prison d'Ismir, & favorisée des nuages, elle aprocha de la petite fenêtre sans être aperçuë. La lune se dégageant, lui prêta alors assez de lumière pour apercevoir

son cher Ismir : il étoit couché sur une natte de joncs, pâle, défiguré, presque immobile ; mais on ne peut tromper les yeux d'une amante.

Ismir ! mon cher Ismir ! lui cria-t'elle doucement, voici votre Etoilette que l'amour vous ramene. Aprochez, cher Prince, venez l'assurer que vous l'aimez encore : que ne m'est-il possible d'aller jusqu'à vous ! Cette voix chérie qui passa jusqu'au cœur d'Ismir, émeut tous ses sens : il se leva en chancelant, & retrouva assez de forces pour s'aprocher de la fenêtre, où la charmante Etoilette lui tendoit les bras. Souveraine de mes jours, délices de mon ame ! s'écria l'amoureux Prince en baisant mille fois les mains l'Etoilette, est-ce vous que je vois ? Il n'eut pas la force d'en dire davantage ; la joie & la douleur le serroient tellement, qu'il pensa s'évanouir ; & si la belle Princesse

ne l'eut retenu, il feroit tombé. Les pleurs qu'il verfa en abondance, & dont il arrofoit les mains d'Etoilette, le foulagerent un peu.

Son amante n'étoit en guères meilleur état : enfin après un filence affez long, & plus éloquent que les difcours les mieux arrangés, ils commencèrent à s'entretenir de leur commun malheur ; fe firent cent queftions, répéterent mille fois les mêmes chofes, & fe jurerent mutuellement une ardeur éternelle.

Etoilette ne dit point alors à fon amant comment elle s'étoit échapée de la tour où la Reine l'avoit fait enfermer : mais elle eut le plaifir de lui aprendre qu'elle étoit née Princeffe. Ifmir fentoit fi peu que ce titre manquoit à Etoilette, il en fût fi peu furpris, qu'il ne s'informa feulement pas comment elle l'avoit apris.

Il ne parla que des moïens de la rejoin-

dre bientôt ; & ne doutant pas que le Roi ne le remit en liberté dès qu'il sauroit l'évasion d'Etoilette, il lui conseilla de s'éloigner promptement de ces lieux funestes, la conjurant de cacher sa beauté autant qu'il seroit possible ; jurant que sa mort seroit inévitable s'il venoit à aprendre qu'un autre l'aimât, & fut assez heureux pour lui plaire. Mon cœur est à vous pour jamais, cher Prince, répondit tendrement Etoilette ; soyez persuadé de ma constance : je choisirois la mort plutôt que de vous être infidèle.

Le Prince rassuré, suplia Etoilette de lui faire promptement savoir l'azile qu'elle auroit choisi, en adressant la lettre à Mirtis son confident, jeune Seigneur qui lui étoit entièrement dévoué : il lui marquoit le hameau qui étoit au bout de la plaine, comme un lieu où elle pouroit l'attendre pendant quelques jours. Ils prenoient ainsi leurs mesures, lorsqu'un

gros chat blanc passant près d'Etoilette, lui cria en courant : sauves-toi, ma fille; voici les gendarmes du Roi qui te cherchent pour te tuer. L'effroi saisit ces deux amans : Etoilette surprise ne vit de moïen d'éviter la troupe, que celui de s'envelopper dans sa mante, & de se cacher dans un buisson fort épais, qui avoit crû au pié de la tour.

Il étoit tems, car pacifique averti effectivement qu'Etoilette n'étoit plus dans le donjon, avoit aussi-tôt fait monter à cheval gendarmes & mousquetaires pour aller à sa poursuite; son dessein étoit de la faire brûler vive ; mais ces troupes qui passerent si près d'Etoilette ne l'aperçurent point, & coururent au loin de tous côtés. Dès qu'ils furent éloignés, la pauvre Princesse tremblante de peur, se raprocha de la fenêtre où Ismir étoit presque mort, tant il craignoit pour elle.

Etoilette coupa une tresse de ses beaux cheveux blonds, & la donna au Prince comme un gage de son amour; la fraïeur lui donnant des aîles, elle courut vers le hameau avec tant de légéreté, qu'à peine l'herbe ployoit sous ses piés : ils étoient nuds, & ses jambes semblables à des colomnes d'ivoire, effaçoient la blancheur des lys & des marguerites.

Cependant la Princesse étoit si troublée qu'elle s'égara, & au lever de l'aurore se trouvant à l'entrée d'une vaste forêt, elle s'y enfonça. Après une heure de marche, elle arriva sur une belle pelouze arrosée d'une fontaine rustique, ombragée de chênes aussi anciens que le tems, & d'une hauteur prodigieuse : accablée de lassitude, Etoilette s'assit en cet endroit.

Là, rapellant tous ses malheurs, comparant le tems si court où elle avoit joui

du bonheur de revoir son amant, avec l'immensité de celui qu'elle seroit peut-être sans le rejoindre, elle répandit tant de larmes, que la terre en étoit trempée. Le sommeil, dont elle ne connoissoit plus les douceurs, vint lui fermer les yeux, & elle s'endormit profondément.

Or cette forêt étoit celle qu'habitoient depuis plusieurs siécles les Centaures jaunes; c'étoit l'azile qu'ils avoient choisi, après la malheureuse affaire qu'ils eurent contre les Lapithes, aux nôces de Pirithoüs. Quelques-uns qui étoient à la chasse, passerent par hazard auprès d'Etoilette. La nouveauté d'un tel objet, sa beauté ravissante les firent s'arrêter; & beaucoup d'autres s'y joignirent bientôt. La Princesse en ouvrant les yeux, fut saisie d'une extrême fraïeur de se trouver seule dans un bois au milieu d'une pareille troupe: mais quand elle vit les Centau-

res l'admirer, & se dire entr'eux que c'étoit sans doute une fée ou quelque divinité, sa crainte fut bientôt dissipée.

Puisque les hommes conspirent ma mort, se disoit-elle en elle-même, & que le seul auquel je puisse demander du secours, est hors d'état de m'en donner : essayons, cette espéce de créature est peut être moins barbare : d'ailleurs je ferois de vains efforts pour me sauver, & je suis dans la nécessité de demander sa protection. Après ces courtes réfléxions, la Princesse levant modestement les yeux sur les Centaures :

Mes amis, leur dit-elle, vous voyez une fille malheureuse, qui fuit la fureur d'un Roi puissant ; accordez-moi un azile parmi vous. Je n'ai que de la reconnoissance à vous offrir, & mon amitié si vous voulez la recevoir.

Les Centaures qui n'étoient pas grands

complimenteurs, mais francs & sincères, lui répondirent qu'ils seroient ravis qu'elle voulut bien rester avec eux, & qu'ils la protégeroient avec plaisir.

Alors un d'eux lui dit de monter sur sa croupe, les autres l'y aidèrent, & cette troupe s'éloignant conduisit Etoilette dans une vaste caverne, où logeoient plusieurs Centauresses, auxquelles on la remit pour en avoir soin.

Les Centauresses reçurent Etoilette avec beaucoup de joie, & s'empresserent à la servir. Tous les jours on lui procuroit de nouveaux divertissemens, tels que la chasse, la pêche & les joûtes que faisoient entr'eux les forts Centaures. Etoilette décernoit les prix; c'étoit ou une fleur, ou une couronne de feüilles de chêne. Ils les recevoient de sa main avec plus de satisfaction, que ne leur auroit causé un empire.

Ils l'aimoient, ils la respectoient, & s'affligeoient sincèrement de ce qu'elle étoit toujours triste & solitaire : ils lui demanderent un jour la raison de cette tristesse profonde. Etoilette avoit trop de confiance en eux pour leur refuser le récit de ses malheurs ; ils en furent touchés, & la Princesse profitant de cette heureuse disposition : puisque vous avez tant de bonne volonté pour moi, leur ajouta-t'elle, il faudroit que l'un de vous allât à la cour, & invitât Ismir à venir *chasser une biche blanche aux piés d'argent*, qui s'est réfugiée dans cette forêt, il entendra aussi-tôt ce que cela signifie. Elle ne put continuer, & versa un torrent de larmes. Les Centaures grossiers, mais bons & sensibles, jurerent non-seulement de faire sa commission ; mais encore de ravager le roïaume de son persécuteur, & même de le mettre à mort si elle le vou-

loit. A Dieu ne plaiſe ! s'écria la Princeſſe, que j'exige de votre amitié une pareille vengeance, le père d'Iſmir ſera toujours reſpecté d'Etoilette, & je défendrois ſa vie aux dépens de la mienne.

Les Centaures qui avoient le cœur naturellement ſimple & juſte, trouverent dans un ſentiment ſi généreux de nouveaux motifs de reſpecter Etoilette. Un d'eux fut choiſi pour aller à la cour du Roi pacifique, ſon eſprit & ſon bon ſens firent eſpérer à Etoilette qu'il reüſſiroit dans ſa négociation.

Cependant aidée des Centaures elle ſe fit une petite habitation, où elle ſe retiroit ſouvent pour verſer les larmes qu'elle donnoit au ſouvenir de ſon amant. La forêt étoit ſi touffuë & ſi remplie de Centaures, que perſonne n'oſoit en aprocher : ſuivant une vieille tradition répanduë dans tout le païs, ils dévoroient les

hommes : ainsi la terreur générale faisoit la sureté particulière de la Princesse ; elle y vivoit dans une paix profonde, que troubloit seulement l'inquiétude de son amour.

Le Centaure député arriva bientôt dans la capitale : il aprit qu'Ismir sorti de la tour, étoit tombé dans une mélancolie si sombre, que les médecins desespéroient de le guérir ; que le Roi très affligé de son état, inventoit chaque jour de nouveaux divertissemens pour dissiper la tristesse de son fils : mais que le Prince n'y prenoit aucune part, qu'il ne vouloit voir personne, & se tenoit presque toujours enfermé.

Le Centaure dévina aisément la cause de la maladie d'Ismir, & comme il ne vouloit pas hazarder son secret, il prit le parti d'aller hardiment dans les jardins du Roi, espérant d'y attirer Ismir. La

vûë d'une créature si extraordinaire, ne manqua pas de faire une grande nouvelle à la cour, & d'y jetter l'effroi. Le Centaure se promenoit gravement, & saluoit les personnes qui paroissoient aux fenêtres. On avoit parlé d'abord de le tuer; mais outre que cela n'étoit pas aisé, on craignoit que les autres Centaures ne vinssent le venger : ainsi on abandonna ce projet.

Il paroissoit tous les jours aux mêmes heures, se nourrissoit de fruits, & couchoit sur un tapis de gazon au fond du parc.

Quelques personnes de la cour plus courageuses que les autres, hazarderent de l'aprocher, & se promenerent même avec lui, & cette hardiesse fut prise pour un effort très-sublime d'intrépidité; car depuis que le Centaure s'étoit emparé du jardin, personne n'y paroissoit. On l'aprocha

procha donc encore de plus près, on osa lui offrir du lait & des fruits; il bût & mangea, remerciant de bonne grace ceux qui lui présentoient ces choses. Cette familiarité parut charmante, on accouroit en foule, & la compagnie devint si nombreuse, que le Centaure en étoit quelquefois excédé. On lui parloit, on lui faisoit des questions; & comme ses réponses étoient assez ambiguës, on ne manqua pas de dire qu'il avoit de l'esprit prodigieusement; ceux qui l'entendoient moins le louoient davantage, des sots retinrent de ses phrases, de plus sots encore les écrivirent. Delà sont venus tant de livres qu'on fait semblant d'entendre, & cette façon de s'exprimer qu'on apella depuis persiflage, mot qu'aucune Académie n'a pu encore définir. Ces sottises divertissoient le bon Centaure; il s'ennuia à la fin d'être devenu si à la mode, &

de ne voir point Iſmir. Sa réputation s'établit, ainſi qu'il eſt arrivé à bien des gens, juſtement par ce qui auroit dû la lui faire perdre ; lui ſeul s'en étonnoit : il ne ſavoit pas encore qu'il eſt des ſiécles de démence où les ſots donnent le ton, comme il y en a où la raiſon & le bon ſens préſident, quand ils ſe repoſent on tombe dans l'enfantillage. On parla tant du merveilleux Centaure, on redit tant ce qu'il avoit dit, que tout cela vint aux oreilles du ſolitaire Iſmir. Il n'y fit pas grande attention d'abord ; mais tourmenté par le peu de gens à qui il permettoit de le voir, il deſcendit un matin dans les jardins. La foule qui entouroit le Centaure s'en éloigna un peu par reſpect, & on cria : place, place au Prince. Le Centaure ſans tous ces cris auroit reconnu Iſmir, tant étoit vive la peinture qu'en faiſoit Etoilette. Si le Prince trouva le

Centaure jaune admirable dans ſon eſpéce, le Centaure n'étoit pas moins émerveillé des graces & de l'air majeſtueux d'Iſmir.

Seigneur, lui dit-il en s'inclinant, je deſire depuis longtems d'être de vos amis, & je viens vous prier de m'accorder une grace. Le Prince fit ſigne qu'on s'éloignât encore, & répondit avec bonté au Centaure, qui pour ne pas trop expoſer le ſecret d'Etoilette, propoſa à Iſmir de venir dans leur forêt chaſſer la biche blanche aux piés d'argent.

Le Prince, par la puiſſance de cette paſſion qui éclaire ſi bien l'eſprit, dévoîla d'abord l'emblême, & s'étonna que ſa charmante Etoilette n'eut point été dévorée par les Centaures, chez leſquels il comprit qu'elle s'étoit retirée. Il regardoit fixément le beau Centaure pour le pénêtrer juſqu'à l'ame, & le voyant tran-

quille & aſſuré, il promit d'aller dès le lendemain à la pointe du jour chaſſer dans la forêt jaune, s'il vouloit l'y conduire.

C'eſt mon projet, Seigneur, répondit le Centaure; mais venez ſeul, & laiſſez à nos habitans le ſoin de vous garder: vous éprouverez que vous n'avez pas de meilleurs amis.

Iſmir fit mille amitiés au Centaure, paſſa le reſte de la journée avec lui à s'inſtruire des mœurs, des loix, & des coutumes de la Gent-Centaure. Iſmir charmé de l'Envoïé ne voulut point le quitter, ſoûpa & coucha avec lui dans le boulingrin. Le Centaure ravi de ces marques de confiance, & ſe voïant ſeul avec Iſmir lui découvrit enfin tout le ſecret de ſon ambaſſade, & lui parla beaucoup d'Etoilette. Iſmir penſa mourir de joïe, & ne ſavoit comment exprimer ſa recon-

noiſſance au Centaure. Il ne dormit point cette nuit, l'aurore étoit trop lente à ſon gré, & dès qu'elle parut, il éveilla le bon Centaure qui dormoit encore profondément, car il n'étoit pas amoureux.

Le Prince ſe fit aporter des armes magnifiques pour lui & le Centaure, & ſe mettant ſur ſa croupe ils s'éloignerent auſſi-tôt. Chemin faiſant Iſmir promit que dès que ſon père lui auroit pardonné ſon mariage avec Etoilette, il envertoit une ambaſſade pour cimenter une paix durable avec la république des Centaures, & en avoir mille pour ſa garde: le diſcours retomboit ſouvent ſur la Princeſſe, & ils arriverent à la vûë de la forêt jaune, dont l'aproche cauſa une violente émotion à Iſmir; ils pénétrerent avec des peines incroïables dans cette épaiſſe forêt, ſans que le Prince voulût ſe repoſer, & arriverent enfin à la petite habitation

d'Etoilette. Elle y étoit, & dès que ces tendres amans s'aperçurent, ils coururent l'un à l'autre, s'embrasserent étroitement, & se livrerent à tout le plaisir de se voir réünis. Leur tendresse intéressa & Centaures & Centauresses, au point que les larmes leur venoient aux yeux. Etoilette s'apercevant qu'Ismir s'étoit blessé dans les fortes épines qui hérissoient l'entrée de la forêt, l'obligea de se coucher sur un lit de gazon dans son petit réduit, lui donna à manger, & de ses mains blanches & délicates apliqua sur ses blessures des herbes dont les Centauresses lui avoient enseigné la vertu. Elle ne voulut jamais souffrir que personne partageât ces tendres soins avec elle ; bientôt Ismir fut guéri : l'amour en guérit souvent de plus malades. Le Prince se trouvoit heureux avec sa maitresse chez les bons Centaures : Etoilette cependant

ne vouloit recevoir sa foi, & lui donner la sienne, que du consentement de ceux à qui elle devoit le jour; à cela près leur félicité étoit parfaite.

Ismir voïant la Princesse déterminée à ce projet, lui proposa de s'embarquer; Etoilette y consentit, persuadée que la fée dirigeroit leur course : ils annoncerent leur départ aux Centaures, qui en furent vraiment affligés, & conduisirent jusqu'à la mer Ismir & Etoilette : en partant ils laisserent dans ces lieux sauvages, un souvenir de leurs charmes & de leurs vertus, que la tradition y garde encore. Ils ne furent pas longtems arrêtés sur le bord, & aperçurent bientôt à l'ancre le plus joli navire du monde; ils s'aprocherent, & virent avec une extrême surprise qu'il étoit de bois de cedre & de rozier : les cordages étoient des guirlandes de fleurs, & les voîles de gaze d'or, sur lesquels

étoient brodées des figures de gros chats : cent chats blancs angola servoient de matelots.

Etoilette comprit aisément que ce merveilleux navire étoit un nouveau bienfait de la fée Herminette ; elle invita le jeune Prince à y entrer, & ils s'embarquerent au miaulis des chats, qui firent un bruit désespéré en signe de réjouïssance.

Les deux jeunes amans n'eurent pas sujet de se repentir de leur confiance ; le vaisseau étoit rempli, non-seulement de tout ce qui étoit nécessaire à la vie, mais encore d'habits magnifiques & galans, de toutes les couleurs & pour toutes les saisons. Le navire aïant pris le large, vogua par un vent très-favorable, & les chats blancs manœuvroient à merveille. Dans les tems calmes ils faisoient des concerts admirables sur d'excellens instrumens, & la Princesse pour s'amuser

aprit d'eux à jouer de la guitarre.

Ismir enchanté de voir la Princesse sans témoin & à toutes les heures, ne cessoit de l'entretenir de son amour : elle croïoit toujours l'entendre pour la première fois, & lui juroit à son tour une tendresse éternelle ; la nuit seulement les séparoit, & ils avoient autant d'impatience de se revoir le lendemain, que s'ils avoient éprouvé les rigueurs d'une longue absence.

Il étoit bien difficile de garder un secret avec tant d'amour : Ismir trouvoit toujours qu'Etoilette suprimoit des circonstances dans le récit de sa prison. Il s'en plaignoit si tendrement & la pressa si fort, qu'Etoilette ne put se défendre d'avoüer qu'Herminette lui avoit révélé le secret de sa naissance, & lui découvrit enfin ce que la fée lui avoit tant recommandé de tenir caché. Elle s'aplaudissoit d'avoir

fait cette confidence à son amant; mais elle en porta bientôt la peine : la mer s'émut, le ciel se couvrit d'épais nuages, d'où partoient d'horribles éclairs, & un tonnèrre affreux.

Etoilette s'aperçut bien que c'étoit une vengeance de la fée; elle s'éforçoit de la fléchir, & la conjuroit de ne fraper qu'elle, puisqu'elle étoit seule coupable; & daidaignant de se servir de la boëte qu'Herminette lui avoit donnée, qui l'auroit sauvée d'un si grand péril, mais qui n'auroit peut-être pas préservé son amant. Elle courut se jetter dans ses bras, pour avoir du moins le plaisir d'expirer avec lui : en vain Isinir la pressa d'ouvrir la boëte; dès qu'elle ne peut sauver que moi, répondit-elle, je la trouve inutile. A peine elle achevoit ces mots, que le tonnèrre tomba sur le navire avec un horrible fracas, le précipita dans les abîmes

de la mer. Les deux amans ſe tenant étroitement embraſſés, & reparoiſſant ſur les eaux, alloient au gré des ondes. Une vague les ſépara; l'obſcurité de la nuit, & l'agitation des flots les empêcherent de ſe rejoindre, & ils furent jettés ſéparément dans des contrées differentes.

Iſmir s'étoit évanoui de douleur, il flottoit ſur la mer; des pêcheurs l'aperçurent, ſe jetterent à l'eau, & l'amenerent à leur habitation.

Le païs où ce Prince fut jetté s'apelloit l'Ile du repos; on n'y entendoit pas le moindre bruit, on y parloit toujours bas, & l'on n'y marchoit que ſur la pointe du pié. Jamais de quérelles, rârement des guèrres; & quand il falloit abſolument en ſoutenir une, les Dames ſeulement combattoient de loin à coups de pommes d'api. Les hommes ne s'en mêloient point, ils dormoient juſqu'à midi, ſi-

loient, faiſoient des nœuds, promenoient les enfans, mettoient du rouge & des mouches. Ces hommes ſecoururent ſi délicatement Iſmir, qu'il ouvrit bientôt les yeux. Quand il s'en vit entouré, & n'apercevant point Etoilette, il fit des cris qui effraïerent les pêcheurs, ils ſe boucherent les oreilles, & lui firent ſigne de parler bas. Il commença donc à leur conter à demi-voix le ſujet de ſon déſeſpoir, & ces bonnes gens pleuroient à chaudes larmes : mais leurs femmes qui rentrerent venant de la chaſſe, & qui virent leurs maris en pleurs, leur ordonnerent de ſortir. Iſmir leur aprit la cauſe de cet attendriſſement, & elles le conſolerent avec un courage qui tenoit un peu de la dureté. Iſmir paſſa la nuit dans la cahutte, & donna le lendemain beaucoup de pierreries à ces maitreſſes femmes, en reconnoiſſance du ſoin qu'on

avoit pris de lui; elles n'en firent point cas, & les donnerent à leurs maris. Le Prince sortit, & après avoir traversé une vaste plaine, arriva à une ville toute de cristal de roche, & brillante comme le soleil: il y entra dans l'espérance d'y trouver sa chère Etoilette, & passa dans plusieurs quartiers sans presque rencontrer personne. Il parvint à un superbe palais du plus beau cristal du monde, & entra dans la cour pour s'y reposer. Là, assis sur un banc, il parcouroit des yeux ce superbe édifice, il en fit le tour plusieurs fois bien étonné de n'y voir aucune porte.

Les gens du païs ne s'en soucioient point, elles faisoient trop de bruit; & quand on venoit chez-eux ils jettoient des échelles de soïe, au moïen desquelles on entroit par les fenêtres; on sortoit de même: Ils n'avoient point d'escaliers non plus, on seroit venu trop facilement les

voir, & ils n'aimoient pas les visites, gênantes, ennuïeuses, & toujours inutiles. Ce palais étoit la demeure du Roi de la contrée; ses ministres occupés du soin important d'aprendre à marcher aux jeunes Princesses, aïant aperçu Ismir, jugerent à son habillement magnifique, que c'étoit quelque ambassadeur étranger, remirent promptement les Princesses au berceau, descendirent un grand sac de velours bleu, suspendu par des cordons de soye, & firent signe au Prince de s'y mettre. Ismir comprit leurs signes, & se vit guindé tout d'un coup dans un riche apartement.

Il s'avança vers un lit à baldaquin, dont dont les rideaux étoient fort riches, & relevés par des cordons pourpre & or : vingt cassolettes de parfums les plus exquis brûloient autour du lit, où le Monarque, couché de son long, écoutoit at-

tentivement ſon chancelier, qui lui liſoit la Barbe-bleuë.

Iſmir étonné de voir un homme d'un embonpoint admirable, ſoutenu des couleurs les plus vives & les plus vermeilles avec la couronne ſur la tête, ne put douter que ce ne fut le Roi. Sire, lui dit-il, après l'avoir ſalué aſſez cavalièrement, ne ſeriez-vous point malade? Non, mon fils, répondit-il aſſez bas, je me porte fort bien; mais je me repoſe un peu pendant que la Reine eſt à la guèrre. Eh fi donc, reprit vivement Iſmir, n'avez-vous point de honte d'en uſer ainſi? vous laiſſez aller votre femme à la guèrre, & vous vous repoſez? En vérité cela eſt impardonnable. Mon fils, répliqua le Roi, ce ſont nos loix & nos coutumes immémoriales: ſi vous voulez mon chancelier vous les lira; car pour moi je n'ai pas voulu me fatiguer à les aprendre. Iſmir tranſporté d'une no-

ble colère à la vûë de tant de lâcheté, prit une forte lance, la seule qui fut dans tout l'empire, & qui encore ne servoit jamais, en donna cent coups à ce Roi effeminé, secoua rudement ses couvertures, & les jetta par la fenêtre.

Il alloit traiter de même le chancelier & les ministres, mais ils se mirent à pleurer de compagnie avec leur cher maître, & suplièrent Ismir de calmer sa colère : comme il étoit naturellement bon, il revint aisément à la pitié, & dit cependant au Roi : Sire, si vous ne me promettez d'abolir vos ridicules usages, & d'aller vous-même à la guèrre comme les autres Rois, je renverserai votre beau palais de cristal. Au reste je veux vous accompagner, mais que ce soit tout à l'heure, si non je vais rouer de coups vous, votre chancelier, & tous vos animaux de ministres.

On laiſſe à penſer la belle peur. Le pauvre Roi jura en ſanglottant de faire tout ce qu'Iſmir voudroit; car il craignoit un redoublement de la terrible lance, que le Prince branloit d'une façon tout-à-fait martiale.

Le Roi ſe fit aporter des armes de la Reine, ſe mit dans le ſac avec Iſmir, à qui on donna le plus beau cheval des écuries; le Roi en monta un autre, & ils partirent au plus vîte pour l'armée. La Reine à la tête d'un gros eſcadron de Dames, diſputoit vaillamment le paſſage d'une petite rivière, de l'autre côté de laquelle les ennemis étoient en bataille. Les pommes d'api voloient des deux parts, & ceux qui avoient la moindre contuſion ſe retiroient du combat.

Iſmir regarda un inſtant ce beau combat, en éclatant de rire. Sire, dit-il au Roi de l'Ile du repos, voulez-vous que je

vous débarasse de tous ces gens-là? Très-volontiers, mon cher ami, répondit-il. Aussi-tôt Ismir lâche la bride à son cheval, traverse l'escadron de la Reine, & comme un torrent qui descend d'une montagne, passe la rivière, & arrive à l'autre bord.

Les ennemis qui ne s'attendoient pas à une si grande témérité, & qui avoient cru d'abord qu'Ismir étoit une Dame, tant il étoint jeune, tant il étoit beau, furent bien détrompés, quand il le virent la lance au point, fraper, tuer, abatre, & tout renverser. La Reine eut grand'peur, car le cheval d'Ismir avoit si bien animé tous les autres, qu'ils traverserent aussi la rivière malgré les efforts des cavalières. Le Roi s'apercevant qu'Ismir y alloit tout de bon & tuoit sans quartier, courut à lui, & prenant la bride de son cheval: mais, mais de bonne foi vous n'y

penſez pas, lui dit-il; arrêtez-vous donc : eſt-ce qu'on tuë ainſi les gens ſans miſéricorde ? Il ſeroit beau que vous leur apriſſiez à tuer auſſi, & qu'ils vinſſent nous rendre la pareille. Nous ne voulions que les faire fuïr; & voyez, il n'y a plus perſonne que ceux que vous avez tués ou bleſſés.

Iſmir hauſſa les épaules, & s'arrêta cependant voyant que tout avoit fuï, & tout en cauſant ramena le Roi, la Reine & l'armée jusqu'au palais de criſtal.

Ce Prince qui venoit d'acquérir tant de gloire, n'en étoit pas plus vain : en paſſant les troupes en revûë, il éxaminoit curieuſement toutes les Dames de l'armée, eſpérant qu'Etoilette ſeroit parmi elles. Le chagrin d'avoir fait ſi inutilement cette recherche le fit ſoupirer amèrement, & il devint triſte, malgré tous les propos du Roi, qui étoit le plus déméſuré bavard

de tout ſon roïaume, avec ſa voix baſſe.

Au lieu de rentrer dans le palais, Iſmir réſolut de chercher Etoilette dans tous les païs & ſur toutes les mers, & vouloit prendre congé du Roi & de la Reine; le Roi proteſta qu'il ne ſouffriroit point qu'il ſe ſéparât ſitôt d'eux, & lui fit tant d'inſtances qu'il ſe remit dans le ridicule ſac, & fut reguindé dans les apartemens.

Le Prince Iſmir, qui ne cédoit à ces importunités qu'avec répugnance, ſe mit de mauvaiſe humeur, & demanda au Roi de quoi il s'aviſoit de n'avoir point d'eſcalier à ſa maiſon. Mes prédéceſſeurs n'en ont jamais eu, répondit-il. La belle raiſon! reprit bruſquement Iſmir, pour garder un uſage ſi ſot & ſi incommode. Le Roi, ſur qui le Prince avoit pris beaucoup d'aſcendant, promit d'en faire conſtruire un s'il vouloit lui en tracer le deſſein. Iſmir touché de tant de déférence,

crut ne devoir pas laiſſer dans l'ignorance des gens ſi dociles, & conſentit d'autant plus volontiers de reſter une année avec eux, qu'il eſpéroit y aprendre plutôt qu'ailleurs des nouvelles de ſa chère Etoilette. Il trouvoit quelque douceur à n'être point dans les lieux où étoit né ſon amour, & où il avoit fait de ſi grands progrès.

Pendant ſon ſéjour dans l'Ile du repos, il ſe fit un changement prodigieux dans les mœurs de ces habitans effeminés ; il accoutuma leurs oreilles au bruit, leur donna quelque connoiſſance de l'architecture, de la ſculpture & des arts utiles. Il entreprit même de les former à la guèrre, & vint à bout de les diſcipliner, & de faire aſſez bien les éxercices & les évolutions militaires. Mais il ne put leur donner la fermeté d'ame, la valeur & l'audace. Trois armées differentes ayant fait

tout-à-coup une descente sur les côtes, Ismir ravi de rencontrer une si belle occasion de réduire ses leçons en pratique, rassembla les differens corps de troupes, & voulut les mener à l'ennemi : mais ces ombres de soldats ne purent en soutenir la vûë ; & leur terreur fut telle, qu'Ismir s'en vit abandonné aussitôt. Il fit des prodiges de valeur pour sauver au moins le Roi : ce Prince malheureux & Ismir furent pris, & la ville saccagée. Pendant que les ennemis achevoient de la ruiner, & d'en piller les richesses, ils firent porter Ismir dans une de leurs barques. Ce Prince qui avoit perdu presque tout son sang, s'étoit évanoui ; il resta longtems dans cette situation, & lorsqu'il ouvrit les yeux, il fut fort étonné de se trouver seul, & de voir la barque voguer d'elle-même. Il se trouva aussi fort qu'auparavant, ne sentoit aucune blessure, & la

merveilleuſe barque le fit arriver en deux jours dans un port qu'il reconnut auſſitôt, c'étoit celui de la capitale de ſon roïaume.

Quelques perſonnes qui s'y promenoient en grand deuil, reconnurent auſſitôt Iſmir, l'aiderent à ſortir de la barque, & verſant des larmes ils ſe proſternerent à ſes piés, & ſe mirent à crier: *Vive le Roi!*

Ces acclamations firent frémir le Prince; & il aprit bientôt que le Roi ſon père & la Reine ſa mère étoient morts preſque en même tems, du chagrin de l'avoir perdu.

Iſmir, épuiſé par la diette & la fatigue, oublia ſes beſoins pour ſe livrer aux regrets; ſes entrailles s'émurent, il pleura amèrement ſon père & ſa mère, & voulut être conduit ſur le champ à leur tombeau. Ce ne fut qu'après avoir ſatisfait à

ſa piété, qu'il ſe revêtit des habits roïaux, & qu'il reçut les hommages des grands, & les reſpects des peuples.

Etoilette ne fut pas la dernière de ſes penſées; & dès le lendemain il envoya auſſi une célèbre ambaſſade à la forêt jaune, pour faire part de ſon avénement aux Centaures, & en demander mille pour ſa garde.

Ils reçurent ces marques d'amitié & de ſouvenir avec beaucoup de reconnoiſſance, & firent partir ceux que le Roi demandoit : ils étoient commandés par un des plus conſidérables de la forêt, qui aporta au nouveau Roi un pigeon & une colombe : le pigeon avoit le talent de retrouver les choſes perduës. Dès qu'Iſmir en fut inſtruit, il lui commanda d'aller chercher Etoilette; & croyant ne pouvoir prendre trop de meſures pour s'aſſurer du ſuccès, il ordonna encore au grand amiral

amiral de se mettre en mer avec une flotte de mille vaisseaux.

La colombe n'abandonnoit jamais le Roi, & se tenoit ordinairement sur son épaule ; le commandant Centaure assura le Prince qu'elle serviroit dans le tems à faire reconnoître Etoilette.

Plusieurs jours s'étant passés, les sujets d'Ismir qui le voyoient toujours plongé dans la tristesse, solitaire, & s'enfermant souvent avec le capitaine des gardes, résolurent de lui proposer de leur donner une Reine, afin d'assurer à sa maison la succession au trône. Les plus considérables vinrent le trouver, & le suplièrent de la part de ses peuples de se rendre à leurs vœux, afin qu'ils eussent des Princes de son sang. Ismir à cette proposition sentit son cœur se presser, & l'amour tendre qu'il y conservoit à Etoilette fit couler ses pleurs. Je ne veux pas, répondit-

il, refuser à mes peuples la récompense qu'ils attendent de leur attachement pour moi, mais je vous conjure, mes amis, de me laisser le tems de faire encore de nouvelles recherches de la belle Etoilette, que vous savez que j'aimois si tendrement. Mon amour pour elle n'a fait qu'augmenter; elle le méritoit, & quand elle ne seroit pas fille du puissant Roi de l'Arabie-heureuse, ses vertus seules la rendent digne du trône. Si dans un an on me donne la certitude qu'elle n'est plus, vous me choisirez vous-mêmes une Princesse à votre gré : avant ce tems-là ne m'en parlez point, si vous ne voulez m'affliger, ce que je ne crois pas.

Les députés s'étant humblement prosternés la face contre terre, répliquerent que rien n'étoit plus raisonnable que ce que le Roi proposoit. De nouveaux vaisseaux furent équipés & mis en mèr avec

une diligence incroyable, pour aller encore à la recherche d'Etoilette dans toutes les parties du monde. Dès qu'ils arrivoient dans quelque port, ou à la moindre plage, on crioit : *Qui nous donnera des nouvelles de la belle Princesse Etoilette, sera récompensé d'une belle province, que notre Roi lui donnera, avec cent mille pièces d'or, & un beau cheval.*

Cette magnifique promesse chatoüilloit toutes les oreilles; mais Etoilette ne se trouvoit point. L'amiral se seroit lassé de tant de courses inutiles, s'il eût moins aimé Ismir; mais ne pouvant se résoudre à revenir sans avoir des nouvelles de la Princesse, il voguoit toujours. Voyons cependant ce qu'elle étoit devenuë.

Les flots ayant porté Etoilette sur le rivage fort près d'une très-belle ville, elle fut secouruë par le Roi même du païs, qui se promenoit alors au bord de la mer.

Ce Prince fut si attendri de la jeunesse & des charmes d'Etoilette, que par une généreuse compassion, il ordonna que la belle inconnuë fut transportée dans son palais, & qu'on en eut autant de soin que si c'étoit sa propre fille. Il en avoit eu une jadis, mais elle étoit perduë depuis longtems, & n'espérant plus la revoir il résolut d'adopter celle que la fortune avoit conduit sur ses côtes.

La voilà donc servie, habillée en Princesse, & adorée de toute la cour. La Reine lui faisoit mille amitiés, & le fils du Roi encore plus que la Reine. Etoilette recevoit leurs caresses avec toute la reconnoissance imaginable, mais elle versoit continuellement des larmes; les fêtes, la chasse, les tournois, & tout ce qu'imaginoit le Roi pour la dissiper, ne diminuoient pas sa douleur.

La Reine qui aimoit véritablement cet-

te belle fille, la pria un jour de lui dire la cause de sa tristesse ; le Prince-royal seul étoit de cet entretien ; Etoilette ne fit aucune difficulté de leur raconter ses malheurs. Elle suprima seulement le secret tant recommandé par Herminette. L'expérience instruit mieux que toutes les leçons ; elle craignoit d'être punie une seconde fois par la fée. Etoilette peignoit si naïvement son amour pour Ismir, qu'elle touchoit & la bonne Reine & le jeune Prince : mais quand elle leur aprit qu'elle étoit fille du Roi de l'Arabie-heureuse, & qu'elle avoit été prise au sac de la ville, la Reine se jetta à son cou, la prit dans ses bras, & l'apella mille fois sa chère fille : le jeune Prince enchanté de retrouver une sœur si aimable, alla aussitôt faire part au Roi d'une si heureuse découverte. Pendant que la Reine & la Princesse se livroient à la joie & épan-

choient leurs cœurs, le bon Roi arriva. Etoilette vouloit se jetter à ses piés, mais il la serra tendrement dans ses bras, & ce ne fut qu'embrassemens, questions, éclaircissemens, confusion de paroles, & choses infiniment touchantes.

La joie devint générale, & se communiqua à toute la cour ; on tira le canon, les violons jouerent, on mangea des pigeons, des dragées & des confitures, & ont bût à perte d'haleine des vins les plus exquis. Les fusées, les pétards, les marionnettes, & le peuple faisoient un bruit enragé. Tout le monde à la fois vouloit voir la Princesse, & chacun aportoit des présens, bijoux, diamans, étoffes, petits chiens, moutons, singes & perroquets. Etoilette recevoit tout avec un air de bonté & de reconnoissance qui enchantoit chaçun, & personne ne s'en retournoit sans avoir pris du caffé au lait, ou du sirop de grozeilles.

Le tumulte diminua à la fin, & la Princesse se remit à penser à son cher Isinir; l'incertitude de son sort empoisonnoit tous ses plaisirs; elle soûpiroit, elle se soulageoit par des pleurs, & se plaignoit de ne pouvoir partager avec ce Prince le bonheur qui lui étoit arrivé.

Pour mettre le comble à ses peines, le Roi son père l'accorda au puissant Empereur des Déserts, pour cimenter & rendre plus durable une paix qu'il venoit de conclure avec ce redoutable voisin.

La Princesse pensa mourir de douleur à une nouvelle si affligeante, elle se jetta aux genoux du Roi son père, & lui représenta qu'aïant donné sa foi au Prince Isinir, elle ne pouvoit absolument être à un autre. Le Roi la traita de visionnaire, & malgré ses pleurs & ses raisons, lui ordonna de se disposer à re-

cevoir pour époux l'Empereur des Déserts: elle vint cent fois se jetter dans les bras de la Reine & implorer son secours; cette bonne mère partageoit sa douleur, & tâchoit de la consoler: mais elle n'imaginoit aucun remède, il falloit obéir.

La Princesse en eut un si violent chagrin, qu'elle refusa toute nourriture, elle ne dormoit point du tout, les aprêts de son mariage avançoient toûjours, & le moment fatal s'aprochoit. Une nuit qu'elle s'affligeoit encore plus qu'à l'ordinaire, elle se souvint de la petite boëte de la fée Herminette, & le danger présent lui paroissant plus considérable que ceux qu'elle avoit couru sur la mer, elle résolut d'en faire usage cette fois & l'ouvrit. Une sombre vapeur en sortit & enveloppa Etoilette; un quart d'heure après le nuage s'étant dissipé, elle se trou-

va sur un vaisseau de nacre de perles, dans une chambre ornée de glaces & tapissée de brocard d'argent; elle s'aperçut au mouvement du vaisseau qu'elle étoit sur la mer. Un beau lustre de cristal de roche éclairoit sa chambre; la Princesse un peu revenuë de son étonnement, se leva du canapé où elle étoit assise, & s'étant trouvée vis-à-vis un grand miroir, elle vit avec effroi qu'elle étoit devenuë une éthiopienne, vêtuë à la moresque, de gaze d'argent & couleur de roze, avec une guitarre en écharpe, soutenuë par un cordon de diamans blancs & couleur de roze, la ceinture & les brodequins garnis de même.

Cette magnificence ne la consoloit pas de la perte du plus beau tein du monde, Barbare Herminette! s'écria-t'elle douloureusement, si tu as conservé mon amant, voudra-t'il m'aimer encore sous

cette couleur affreuse? Otes-moi la vie, si tu me condamne à le voir changer.

Elle ne s'en tint pas-là, & courut sur le tillac résoluë de s'ensevelir dans les flots. Comme elle montoit une main puissante la retint, elle se retourna & vit la fée. Foible Etoilette, lui dit Herminette, la perte de ta beauté te fait chercher la mort, comme si cet avantage étoit l'unique qui pût te rendre heureuse. Hélas! répondit l'affligée Princesse en versant un torrent de larmes, je ne la chérissois que pour Ismir, & Ismir ne m'aimera plus : les sanglots étoufferent sa voix. Mais si les destins, reprit la fée, avoient attaché la vie de ton amant à la perte de ta beauté, que voudrois-tu choisir, ou qu'il mourût, & que tu reprisse ta figure; ou qu'il vécût, & que tu restasse éthiopienne? Qu'il vécût, reprit vivement Etoilette, mais que je meure, si

je dois cesser de lui plaire. Vous vivrez tous deux, répondit la charmante Herminette en embrassant la Princesse; & vous vivrez heureux & contens. Tant de constance & un amour si parfait, méritent que je vous protége. Elle disparut en achevant ces mots, & Etoilette ne s'inquiéta plus de sa couleur. Le petit navire vogua heureusement, & entra enfin dans le port du royaume d'Ismir.

La belle éthiopienne sautant légérement à terre, & tournant sa guitarre dont elle jouoit divinement, traversa la ville, & adressa ses pas au palais du Roi.

Ismir en descendoit l'escalier dans ce moment même, pour aller se promener au bord de la mèr, comme il faisoit tous les jours, & voir arriver son amiral du quel il n'avoit aucune nouvelle.

Etoilette reconnut le Prince aussitôt, & lui voyant la couronne sur la tête, &

un manteau de gaze noire, ne douta pas qu'il ne fut devenu Roi. Elle s'étonnoit seulement de lui voir une colombe sur l'épaule, elle s'avança en tremblant, & fit cependant un compliment fort galant & fort délicat. Le jeune Roi enchanté de l'esprit & des graces de l'éthiopienne, fut persuadé, à la magnificence de sa parure, que c'étoit une personne importante. Il faut dire tout, un secret pressentiment que les seuls vrais amans connoissent, lui inspira de la curiosité; il s'aprocha donc avec empressement, & lui demanda ce qui l'amenoit à sa cour.

Etoilette pénétrée d'une joie si vive de voir son amant, pensa mourir de douleur de n'en être pas reconnuë : mais la joie l'emporta, & sur tout la confiance qu'elle avoit aux promesses de la fée. Sans répondre au Roi : elle accorda sa guitarre & chanta ces paroles; on verra

bien qu'elle les fit sur le champ.

Je viens d'un païs lointain,
A vos regrets mettre fin.
Etoilette, blanchelete,
Pour vous, d'une amour parfaite,
Refuse un Roi du canton,
Qui de son cœur lui fait don:
Mais ce Roi, beau ce dit-on,
Ne vaudra jamais pour elle,
Ismir aux yeux noirs, & blond;
Et plutôt la tueroit-on,
La gente & blanche pucelle,
Que de la voir infidèle:
C'est-là toute ma chanson.

Ismir ravi de la chanson: aimable noire, dit-il à l'éthiopienne, vous connoissez donc ma chère Etoilette, puisque vous m'assurez qu'elle est encore? A peine il achevoit ces mots, que le pigeon qui arrivoit à tire d'aîles vint se poser sur la tête de la Princesse; la colombe agita ses aîles; la fée Herminette parut aussi tout-

à-coup, & touchant l'éthiopienne de sa baguette d'or, elle lui épargna la peine de répondre ; car elle redevint alors la fidèle, la divine, & la ravissante Etoilette. Ismir pensa mourir de joie & d'étonnement : il se précipita aux piés de sa maîtresse, qui le releva aussitôt pour le mettre à ceux de la fée. Aimez-vous toujours ainsi, mes enfans, dit-elle en les embrassant, je viens exprès pour couronner de si beaux feux. Ismir étoit hors de lui-même ; Etoilette ne se connoissoit plus : le seul sentiment qu'elle put distinguer dans une telle confusion de pensées, étoit la reconnoissance qu'elle vouloit exprimer à la fée. Le Roi leur donna la main, & les conduisit dans son apartement. La surprise redoubla encore-là ; car ils y trouverent le Roi, la Reine & le Prince de l'arabie-heureuse, qu'Herminette y avoit fait transporter en un moment, par ces char-

mes puiſſans auxquels toute la nature eſt ſoumiſe. Ils accordèrent de la meilleure grace du monde la belle Etoilette au conſtant Iſmir ; les nôces ne furent retardées que juſqu'au lendemain de cet heureux jour. Iſmir devenu enfin l'époux d'Etoilette, fut auſſi heureux époux, qu'il avoit été fidèle amant, & ils vêcurent toujours dans le ſein des plaiſirs & du plus parfait contentement.

Mme. de Briance ayant achevé ſa lecture, reçut les complimens de toute la compagnie. En vérité, Madame, dit la Vicomteſſe, je ne me ſouviens point d'avoir paſſé de ma vie une auſſi agréable journée ; & le conte que vous venez d'avoir la complaiſance de nous lire, eſt un ouvrage charmant ; je ne conçois pas comment on ne s'amuſe pas à en faire toujours quand on a le talent d'imaginer

de cette façon. La Marquise de Briance répondit aux politesses de la Vicomtesse par d'autres, & chacun rapella ce qu'il avoit trouvé de plus remarquable dans ce petit ouvrage.

Le Chevalier qui étoit allé tenir compagnie à Tourmeil, n'avoit pas moins bien passé son tems avec cet ami. Après que Tourmeil eût achevé les deux scénes d'opéra que le Baron de Tadillac lui avoit demandées, le Chevalier de Livry le somma de la parole qu'il lui avoit donné de lui conter ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Tourmeil dit qu'il alloit s'acquiter de cette promesse ; que même il lui feroit confidence de certaines particularitez, qu'on ne peut découvrir qu'à un parfait ami ; & il commença ainsi :

HISTOIRE DU COMTE DE TOURMEIL.

JE partis avec le déſeſpoir que m'inſpiroit la perte des douces eſpérances de ma félicité que j'avois cru certaine, & je fis le chemin de Rennes à Paris ſans me connoître, j'étois hors de moi; la penſée que Mlle. de Livry alloit devenir l'épouſe de Mr. de Briance, me mettoit au déſeſpoir. Cette cruelle idée, fidelle à me tourmenter, ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit, ſous toutes les formes qui pouvoient me la rendre plus funeſte; ſouvent même je répandois des larmes, & mon courage ne pouvoit les arrêter.

Etant arrivé à Paris j'allai deſcendre chez un de mes oncles, & je lui fis en peu de mots l'hiſtoire que vous avez ſu. Je ne ſai comment il ſe laiſſa perſuader, j'avois l'eſprit ſi embaraſſé que je ne lui dis preſ-

que rien de vraisemblable : son amitié pour moi fut, je croi, ce qui le fit ajouter foi à mes paroles ; il me donna de l'argent, & me promit de m'en faire encore toucher à Venise. Enfin après vous avoir écrit & à Mme. de Briance, je partis de Paris guidé par mes inquiétudes seules, qui ne me permettoient pas de m'arrêter en aucun endroit du monde : je fis sans être pressé une diligence extraordinaire.

Mon oncle avoit écrit à Venise, afin qu'on me donnât l'argent qu'il m'avoit promis, c'étoit une somme considérable ; & croïant me mander une nouvelle agréable, il m'aprenoit le mariage de Mr. de Briance avec Mlle. de Livry. La certitude du bonheur de mon rival, me jetta dans une langueur mortelle ; je fus malade près d'un mois, & je commençois à me lever quand j'apris que les troupes de la république alloient bien-tôt s'embar-

quer; un gentilhomme qui avoit été à mon père, & qui s'étoit attaché à moi dès ma plus tendre jeunesse, voyant que je n'étois pas en état de prendre soin de mon équipage, s'offrit, pour me tirer de l'inquiétude que j'avois de n'être pas assez tôt prêt, de me rendre ce service; il m'en fit faire un magnifique. Dès qu'il fut achevé, sans attendre que mes forces fussent entièrement rétablies, j'allai me présenter au général, dans le moment qu'il donnoit ses ordres pour l'embarquement des troupes. Je lui dis que j'étois espagnol, que je m'apellois D. Fernand, qu'ayant eu un démêlé suivi d'un combat, je m'étois absenté pour donner le tems de terminer mon affaire. La facilité avec laquelle je parlois la langue espagnole aida à le tromper. Il me reçut avec une bonté qui me toucha, il m'offrit même de l'emploi dont je le remerciai;

& je servis en qualité de volontaire.

L'armée entra en action presque aussitôt que nous fûmes descendus à terre; il y eut quelques occasions où je donnai des marques du peu d'attachement que j'avois alors pour la vie. Mon désespoir fut nommé valeur, & m'attira l'estime & l'amitié de nos généraux. La fortune qui me réservoit le prix des tourmens qu'elle me faisoit souffrir, me conserva la vie, dont je regardois la fin comme le seul bien où je pouvois prétendre.

Un jour que j'étois allé me promener aux environs du camp, suivi seulement du gentilhomme dont je vous ai parlé, qui étoit alors mon écuyer, & à qui j'avois appris mes malheurs. Je m'en plaignois en marchant dans une belle plaine, quand nous entendîmes un bruit tumultueux, mêlé de quelques cris de femmes: nous vîmes paroître peu de tems après

des soldats qui amenoient deux prisonnières; nous courûmes à eux pour sauver ces deux infortunées d'un destin plus cruel que leur captivité. Ces soldats dont heureusement j'étois connu, se retirerent à mon abord avec assez de respect : & quelqu'argent que je leur donnai, acheva de les résoudre à me céder leurs esclaves, tout émuës du trouble où leur disgrace les avoit jettées. La magnificence de leurs habits me fit juger qu'elles étoient des personnes auxquelles on devoit du respect, & quelques paroles italiennes qu'elles dirent assez confusément, en tournant la vûë du côté d'où on les avoit amenées, me firent connoître qu'elles ne se croyoient pas encore en sûreté. Je tâchai de les rassurer, je leur offris tout ce qui dépendoit de moi, & je leur demandai où elles vouloient être conduites. Après quelques remercimens qu'elles me firent

à la hâte. Sauvez-nous, me dit celle qui avoit parlé la première, sauvez-nous d'un cruel qui croit que l'esclavage où il nous retient, doit s'étendre jusques sur les cœurs. Je vous avouë que si j'avois été en état de devenir amoureux, je l'aurois sans doute été d'une de ces belles esclaves, dont la beauté, la jeunesse & la douleur étoient si touchantes, que mon insensibilité dans cette occasion, est sans doute la preuve de ma passion, la plus forte que j'aye jamais donné à Mme. de Briance.

Et c'est pourtant-là, dit le Chevalier en souriant, une de ces particularitez dont vous ne lui avez point fait confidence. Il est vrai, reprit Tourmeil, mais ne me suffit-il pas d'avoir resté fidèle; pourquoi chercher à me faire un mérite d'avoir fait mon devoir?

Je conduisis mes belles esclaves dans

notre camp, dont nous étions peu éloignés, continua Tourmeil : leur ayant cédé ma tente, & chargé mon écuyer de les faire servir aussi bien que le lieu où nous étions pouvoit le permettre, je fus chez le général ; étant revenu dans une de mes tentes, je me mis à écrire. Comment, me dit alors mon écuyer, qui cherchoit toujours à me tirer du chagrin où j'étois, est-il possible que vous ne me demandiez pas des nouvelles de vos belles esclaves, ne voulez-vous pas les aller voir ? Je les verrai demain, lui répondis-je, mes propres malheurs m'occupent tellement, qu'il ne faut pas s'étonner si je suis moins sensible à ceux des autres.

Etes-vous pour ces belles personnes, me répliqua-t'il, dans les mêmes sentimens qu'Alexandre pour ses prisonnières ? Tu veux me flatter par les grandes comparaisons, lui répondis-je, mais je

t'assure que je ne crains point comme Alexandre de devenir amoureux de mes prisonnières, je vais m'exposer au pouvoir de leurs charmes : allons les voir. Il me suivit, & je trouvai ces deux belles esclaves négligemment couchées sur un lit dans leur tente. Celle dont la beauté étoit la plus parfaite, paroissoit la plus affligée : j'essaiai de les consoler par l'assurance de leur liberté, & celle de facilier leur retour au lieu où elles voudroient être conduites.

Vous êtes trop généreux, D. Fernand, me dit celle qui paroissoit avoir quelques années de plus ; elles s'étoient informées de mon nom : vous êtes trop généreux de rendre la liberté à vos esclaves ; si quelque prix plus digne que notre parfaite reconnoissance étoit capable de flatter un homme tel que vous paroissez, nous vous offririons une rançon qui sans doute

doute pourroit toucher une ame moins noble que la vôtre.

Nous sommes grecques, nées dans Argostoly, capitale de Cephalonie : nous avons été élevées dans cette île ; nos parens y tiennent un rang considérable par leurs biens & par leur naissance ; ma sœur se nomme Fatime, & mon nom est Praxile. Nous perdîmes ma mère que nous étions encore dans l'enfance, & nous fûmes destinées par mon père à épouser deux de nos proches parens. Les fêtes qui précéderent ces malheureuses nôces, nous couterent notre précieuse liberté ; quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour notre hymenée, nous fûmes nous promener sur la mèr dans une petite chaloupe assez ornée, mais de nulle défense : Soliman, vieux corsaire qui couroit cette mèr, se déroba de notre vûë à la faveur d'un rocher,

dans le dessein de nous surprendre plus facilement ; & dès qu'elle eut pris le large, nous ayant enlevées sans trouver presque de résistance, il fit voîle en diligence, laissant dans notre chaloupe le petit nombre de ceux qui nous avoient accompagnées.

Je ne vous entretiendrai point de notre douleur, généreux D. Fernand, il est aisé de se l'imaginer, si toutefois l'imagination peut aller aussi loin quand on n'a pas éprouvé ce malheur. Nous fûmes servies avec beaucoup de soin, & avec plus de respect que nous n'en avions attendu de ce barbare : Soliman nous amena dans ce païs, & ce ne fut qu'après notre arrivée qu'il parut amoureux de Fatime ; cette passion redoubla nos douleurs. Enfin après trois mois d'esclavage, toujours agitées par nos malheurs, & par la funeste crainte que Soliman lassé des ri-

gueurs de Fatime, ne se portât à quelque action violente, comme il l'en menaçoit assez souvent; ayant gagné avec des pierreries qui nous étoient restées un de nos gardes, il facilita notre retraite la nuit passée; nous donna des chevaux, & se sauva lui-même de la fureur de Soliman: quand nous avons rencontré vos soldats qui nous ont encore fait prisonnières, nous allions dans la ville la plus prochaine demander un azile contre la cruauté de Soliman; mais le ciel, à force de malheurs, semble se lasser de nous être contraire, puisque par la rencontre de D. Fernand, nous avons trouvé un protecteur assez généreux pour espérer de revoir notre patrie.

Oui, Madame, lui répondis-je touché du récit qu'elle venoit de faire, vous reverrez votre patrie; je vous le promets, & je tiendrai ma parole: elle m'en fit des re-

remercimens sincères, & me combla d'honnêtetez. Cependant la belle Fatime n'avoit cessé de répandre des larmes; ses beaux yeux languissans qui se tournoient quelquefois vers moi, auroient sans doute embrazé tout autre cœur que le mien.

Ces beaux yeux, dit le Chevalier de Livry, ont été retranchez du récit que vous avez fait à ma sœur. Plus Fatime est belle, reprit Tourmeil, plus le sacrifice est digne de Mme. de Briance.

Praxile étonnée, continua Tourmeil, de voir Fatime témoigner une douleur si vive, dans un tems où l'espérance de la liberté devoit la consoler, lui dit: hé quoi! ma sœur, vous vous affligez plus vivement, quand le ciel nous est favorable, que lorsqu'il paroissoit nous abandonner. Ce n'est pas sans sujet, repris-je, la belle Fatime regrette l'absence

de cet heureux amant qui doit être son époux. Ah! D. Fernand, me dit-elle, en levant les yeux, n'ajoutez pas à mes malheurs l'injustice que vous me faites : elle rougit après avoir prononcé ce peu de paroles, & Praxile me dit que l'indifférence qui avoit toujours régné dans le cœur de Fatime, lui faisoit prendre pour une offence le soupçon même d'une passion. Je les quittai en leur réitérant toutes les offres de service que je leur avois faites : les jours suivans, le bruit de mon aventure, & celui de leur beauté, s'étant répandus dans le camp, les plus considérables de notre armée me demandèrent à les voir. La première fois que je les y conduisis, nn de nos officiers généraux qui étoit de mes amis intimes, fut épris d'une violente passion pour la belle grecque : s'en étant aperçuë, elle me pria très instamment de ne le plus amener dans

leur tente ; cette prière m'embarrassa, je voulus me servir de quelques prétexte pour conduire encore mon ami aux piés de la belle Fatime, tous mes artifices furent inutiles ; les belles grecques feignirent d'être malades, & refusèrent constamment l'entrée de leur tente à tous ceux qui se présentèrent ; j'avois seul le privilège de les voir, lorsque je les faisois demander. Fatime paroissoit plongée dans une profonde tristesse ; elle soupiroit, & si j'ose le dire, elle me regardoit quelquefois tendrement : mon écuyer qui cherchoit toujours à me faire oublier la passion que j'avois pour Mme. de Briance, me faisoit remarquer toutes les actions de cette belle personne.

Les deux sœurs étant un jour entrées dans ma tente pendant que je n'y étois pas, elles trouvèrent des tablettes que j'y avois laissées ; Fatime les ouvrir dans un

endroit qui étoit rempli de vers françois écrits de ma main, & ne pouvant pas les entendre, elle en demanda l'explication à mon écuyer, qui n'en prévoyant pas les conséquences, les expliqua en italien. Il est nécessaire pour la suite de mon histoire que je vous les récite :

Cédez, foible raison, cédez à ma tristesse ;
Malgré vos vains conseils j'y veux penser sans cesse ;
Quel bien peut adoucir l'excès de mon malheur !
J'ai perdu l'objet que j'adore,
Trop charmant souvenir de ma fidelle ardeur,
Hélas ! vous me plaisez encore,
Même en irritant ma douleur.
Non, je ne prétens pas vous bannir de mon ame ;
Redoublez mon amour ; augmentez ma langueur,
Plutôt qu'à la raison je vous livre mon cœur,
Vous le défendrez mieux d'une nouvelle flame.

Ces vers me paroissent bons, dit le Chevalier, on a raison de croire que la douleur inspire de plus belles choses que la joye. A cela près, reprit Tourmeil,

j'aime mieux être toute ma vie le plus detestable poëte du monde, que de penser désormais à me plaindre de mes malheurs : mais revenons à mon histoire.

Mon écuyer avoit remarqué que Fatime avoit rougi pendant l'explication de ces vers ; & le soir même en passant proche de leur tente, il entendit les deux belles grecques qui s'entretenoient de moi : il accourut promptement me dire que je vinsse aprendre un secret, dont le repos de mon cœur pouvoit dépendre.

Je crus que j'allois savoir quelque chose qui regardoit Mme. de Briance, cette pensée me fit sortir avec lui ; il me conduisit avec précipitation au même endroit d'où il les avoit entendu parler ensemble, & ayant prêté l'oreille, il me fit aprocher en me disant tout bas ; écoutez. C'étoit Fatime qui parloit, elle disoit alors à sa sœur : Oui, Praxile, je me trou-

vois moins à plaindre quand j'étois au pouvoir de Soliman, la mort me pouvoit délivrer de ses injustices, j'aurois au moins eu la douceur de mourir tranquille, & la vûë de D. Fernand m'a pour jamais ôté cette tranquillité dont j'ai toujours fait mon bonheur & ma gloire. Je ne sai que vous dire, reprit Praxile, pour vous consoler d'un malheur que le ciel irrité ajoute à nos infortunes; vous avez resisté de toute votre force à ce penchant involontaire que vous sentez pour D. Fernand, il ignore vos sentimens; vous avez fait votre devoir, il ne reste plus que de fuir en diligence d'un lieu où votre gloire ne me paroît point en sûreté. Ma gloire! reprit fièrement Fatime, est en sûreté quelque part où je me puisse trouver; mais ici mon cœur ne sauroit resister, & c'est la vûë du redoutable D. Fernand que je veux fuir; les vers que son écuyer

nous a lûs, achevent de m'aprendre ce que sa tristesse m'avoit déjà fait soupçonner : il aime, & son amour, tout malheureux qu'il me paroît, ne l'occupe pas moins qu'une passion qui feroit tout le bonheur de sa vie. Malheureuse Fatime! s'écria-t'elle en soupirant, quel dieu t'a fait sentir son courroux, en t'inspirant des sentimens si tendres, & que tu dois cacher ?

Après avoir entendu ces dernières paroles, je m'éloignai, & je dis à mon écuyer : quel raport cette conversation a-t'elle avec le repos dont vous me flattiez tout à l'heure ? Quoi, me répondit-il tout étonné, la passion que la charmante Fatime a pour vous, ne peut-elle vous faire oublier.... Non, lui répliquai-je en l'interrompant : non, jamais rien n'effacera de mon cœur le tendre & malheureux amour que j'ai pour Mme. de Briance,

ce que j'apprends ajoûte seulement à mes malheurs celui de savoir que je suis un ingrat. Je poursuivis alors mon chemin vers ma tente, & toutes les fois que j'eus occasion depuis de voir ces deux belles grecques, je ne dis jamais rien à Fatime, qui pût lui faire comprendre que j'avois entendu ce qu'elle avoit dit à sa sœur. Je voulus même un jour lui parler du mérite de mon ami, qui brûloit pour elle d'une passion aussi tendre qu'infortunée; mais Fatime me regardant avec un air qui imprimoit le respect: D. Fernand, me dit-elle, puisque vous m'avez rendu la liberté, cessez de me traiter en esclave.

Enfin, après un mois de séjour dans notre camp, les belles grecques me prierent de leur tenir la parole que je leur avois donnée, & de les faire conduire au port de Zante, d'où elles

avoient appris, qu'à peu près dans ce tems-là, il en partoit tous les ans quelques vaisseaux marchands, qui faisoient voile pour la Gréce.

Jusqu'à ce jour, dit Praxile, où nous avons crû devoir partir pour revoir notre patrie; nous avons mieux aimé, généreux D. Fernand, être auprès de vous qu'à nul autre lieu du monde, & rien ne doit nous causer un chagrin plus sensible, que de ne pouvoir vous marquer, comme nous y sommes obligées, notre vive reconnoissance. La belle Fatime ajouta peu de mots à ce remercîment de sa sœur, s'occupant avec empressement à tout préparer pour leur départ. L'une paroissoit désolée, l'autre ne pouvoit s'empêcher de faire éclater la joie qu'elle ressentoit au fond du cœur. Je vous avoüe que dans un état plus heureux, j'aurois peut-être été moins fidèle; mais accoutumé à ne

penser qu'à mes malheurs, mon cœur ne plaignoit point ceux de Fatime.

Je fis donc préparer un chariot pour les belles grecques ; deux filles esclaves que je leur avois données pour les servir, furent destinées à les suivre dans leur voyage, & je leur laissai un homme à moi, nommé Desfontaines, dont la fidélité m'est connuë, pour les accompagner jusqu'à leur débarquement.

Cependant mon ami se désoloit, & me prioit instamment de les retenir encore quelque tems, dans l'espérance qu'il pourroit toucher le cœur de Fatime ; mais je resistai à toutes ses prières.

Enfin le jour destiné pour le départ des belles grecques, étant arrivé, je me rendis dès le matin dans leur tente. Je les trouvai qui alloient monter dans leur chariot ; mon écuyer donnoit la main à Praxile, je présentai la mienne à Fatime,

que je conduisis à sa voiture sans lui dire un seul mot : elle s'y mit auprès de sa sœur, & je montai à cheval pour les escorter moi-même jusqu'à quelques lieuës du camp.

Quand nous fûmes arrivés au lieu où je devois les quitter, ayant fait arrêter le chariot pour leur dire adieu, elles descendirent sous une touffe d'arbres peu éloignée du chemin. Ce fut-là où la constance de Fatime l'abandonna. A ce moment fatal quelques larmes qu'elle ne pût retenir, coulerent de ses beaux yeux, dont je fus véritablement touché ; je m'aprochai d'elle, & me voyant tout interdit : Quoi ! D. Fernand, me dit-elle en me regardant tendrement, vous vous intéressez donc à notre départ ? On ne peut quitter la belle Fatime, lui dis-je, sans ressentir une vive douleur : & plût au ciel, ajoutai-je en soupirant, que mon

cœur eut été en liberté de former des vœux dignes d'elle.

Ah! D. Fernand, reprit-elle en se retirant brusquement, laissez-moi partir; quelle idée venez-vous d'ajouter à tous les malheurs de ma vie. Elle reprit au plus vîte le chemin de son chariot; Praxile qui s'étoit amusé à parler à mon écuyer la suivit aussi-tôt. Leur ayant dit encore quelques paroles, je les laissai partir, & je repris le chemin de notre camp.

Ce fut à ce coup que je sentis mon cœur abbatu par les plus vives secousses de la foiblesse humaine; je ne saurois vous dissimuler, Chevalier, que les larmes, la beauté & la tendresse de Fatime firent que je souhaitai de pouvoir me guérir d'une passion dont les fréquentes idées me causoient des transports insuportables dans le particulier. Je menois la vie du monde la plus triste & la plus languis-

fante, je paroissois tout autre aux yeux de ceux que j'avois l'honneur de fréquenter, & toutefois je ne laissois échaper aucune occasion, quelque périlleuse qu'elle fut, sans m'exposer au danger évident de la perdre.

Quelques semaines s'écoulerent sans que j'eusse apris aucune nouvelle de Desfontaines, à qui j'avois confié la conduite des belles grecques. Mon ordre avoit été de ne les escorter que jusqu'au lieu de leur embarquement; mais le desir de voyager que cet homme avoit toujours eu, le fit partir avec elles sans mon consentement. Enfin je reçus une lettre qu'il m'écrivit auparavant de se mettre en mèr; il m'en demandoit pardon, & me mandoit que Praxile paroissoit parfaitement contente de retourner dans son païs; mais que Fatime étoit dans une langueur qui faisoit craindre que les fatigues

de la mèr ne l'exposassent au danger de perdre la vie, quoique le trajet fut court.

Desfontaines vint deux mois après son départ me joindre à l'armée : hé bien, lui dis-je, nos belles grecques sont-elles arrivées heureusement dans leur patrie? Elles y sont arrivées heureusement, me répondit-il, mais la belle Fatime n'a pas joui longtems de ce plaisir, elle est morte quelques jours après avoir vû sa famille. Quelle fut mon émotion à cette nouvelle! vous ne sauriez le concevoir, Chevalier, je ne le conçois pas moi-même. Mon homme s'en étant aperçu, demeura court, & je lui dis, outré de douleur, aprends moi donc, s'il te plaît, quel accident a terminé la vie de la malheureuse Fatime? Notre voyage avoit été heureux, reprit-il, on s'embarqua avec une joie qui n'étoit troublée que par la mauvaise santé de Fatime.

Le père de ces belles personnes étant averti de leur arrivée, vint les recevoir sur le port, accompagné de deux jeunes hommes, magnifiquement vêtus & de fort bonne mine, qui témoignoient une joie aussi parfaite que la sienne. Praxile embrassa son père avec une satisfaction qui ne se peut exprimer, & Fatime à sa vûë parut oublier sa langueur : elles me présenterent à leur père, je fus comblé de présens, & traité comme D. Fernand auroit pu l'être lui-même.

Peu de jours après notre arrivée, on prépara tout pour les nôces de ces deux grecques, qui devoient épouser les deux jeunes hommes que j'avois vû les venir recevoir en sortant du vaisseau; mais cette fête fut troublée par une fièvre violente qui prit à la belle Fatime, elle languit quelques jours; enfin elle expira, en témoignant un courage infini, & nul regret à la vie.

Jamais la douleur n'a paru sous tant de formes differentes qu'elle le fit alors. Le père de cette belle fille, sa sœur, l'amant qui lui étoit destiné pour époux, tous se déselspéroient, & j'étois aussi affligé qu'eux. Après avoir satisfait à l'envie que j'avois de voir ce beau païs, je témoignai à Praxile le dessein où j'étois de vous rejoindre; elle me chargea de cette boëte, & m'ordonna de vous la présenter de sa part.

Desfontaines me donna la boëte, j'y trouvai deux lettres, l'une de Praxile, & l'autre du père de ces belles grecques; elles étoient remplies des marques de leur reconnoissance pour moi, & de leur douleur pour la perte de Fatime. J'ouvris ensuite un autre paquet qui étoit dans la même boëte, il renfermoit le portrait de ces belles grecques, enrichis de diamans d'un prix considérable; je soupirai à la

vûë du portrait de la malheureuse Fatime, & je chargeai le capitaine d'un vaisseau qui devoit partir pour Argostoly, de tout ce que je pus trouver de plus curieux, pour envoyer à Praxile & à son père, avec une lettre pour leur marquer combien je partageois leur juste douleur. J'apris par le retour de ce capitaine qui m'aporta une lettre de Praxile, qu'elle avoit épousé ce parent qu'on lui avoit destiné, & qu'elle eut été fort heureuse si la perte de la belle Fatime n'avoit pas troublé sa félicité.

Cette fâcheuse perte redoubla mes chagrins ; je me reprochai d'avoir contribué par ma férocité au malheur de Fatime ; & lorsque les occasions de se signaler devenoient moins fréquentes à l'armée, ou qu'on y avoit quelqu'espéce de relâche, mes inquiétudes revenoient en foule accabler mon esprit : tantôt c'étoit

Mme de Briance qui l'occupoit, tantôt c'étoit la mort de Fatime. Enfin ne pouvant plus vivre en repos dans la Morée, je retournai à Venise au commencement de l'hyver, avec plusieurs volontaires de mes amis, qui alloient y passer le carnaval.

Aussi-tôt que je fus arrivé dans cette ville, mon écuyer alla chez ce banquier de qui j'avois autrefois touché de l'argent; il y trouva plusieurs lettres pour moi, que cet homme avoit gardées, ne sachant par quelle voye me les faire tenir, car je ne l'avois pas averti que je m'embarquerois avec les troupes de la république. J'ouvris mes lettres, & la première étant par hazard celle qui étoit arrivée la dernière, j'y trouvai la seule nouvelle qui pouvoit me résoudre à revenir dans mon païs; c'étoit la mort de M^r. de Briance. Mon oncle me la mandoit, &

même les circonstances de son testament qui étoit en ma faveur. Je le regrettai comme le meilleur de mes amis, sa mort effaçoit de mon souvenir tous les malheurs qu'il m'avoit causés.

Le desir ardent que j'avois de revoir Mme. de Briance, me fit partir promptement; j'écrivis à mon oncle, que dans peu de tems je l'irois trouver à Paris; mais je ne voulois alors m'arrêter en aucun endroit. J'arrivai enfin à Rennes, & c'est où j'appris que vous, & Mr. le Comte de Livry étiez chez Mme. de Briance. Cette nouvelle m'eut donné une extrême joie, si je n'avois sû presque en même tems que le Baron de Tadillac y étoit avec vous, qu'il y avoit demeuré quelques jours inconnu, qu'ensuite il étoit venu à Rennes chercher une troupe de comédiens, & qu'enfin vous étiez tous ensemble au Château de Kernosy.

Je ne doutai pas alors que Tadillac ne fut amoureux de Mme. de Briance. Je l'accusai d'une infidélité que j'avois si peu méritée, je me plaignois aussi de votre oubli ; mais, disois-je, après y avoir fait réflexion, ils ne savent ce que je suis devenu, Mme. de Briance croit peut-être que je ne suis plus au monde : allons, reprenois-je un moment après ; allons l'accabler de reproches, & voir si l'inconnu rival est plus digne que moi d'un bien qui m'a tant coûté.

Je partis de Rennes, je laissai presque tous mes gens dans un bourg qui est à quelques lieuës d'ici ; j'avois l'esprit & le cœur si remplis de mes chagrins & de ma jalousie, que je m'éconnus d'abord votre voix, & que je vous pris pour le rival que je venois chercher : quelques paroles que vous me dites en m'abordant, aiderent à me tromper. Je loüai la fortune de l'occa-

ſion qu'elle me préſentoit de combattre mon rival ; il ne fallut pas moins que la joïe de retrouver un ami tel que vous, pour ſuſpendre ma colère.

Je vous ſuis obligé, dit alors le Chevalier, de la complaiſance que vous avez eu pour moi, en m'apprenant ce que j'avois tant d'envie de ſavoir. Je ſuis convaincu de votre ſageſſe, par le récit que vous venez de faire de vos aventures ; mais je regrette la belle Fatime. C'eſt un effet de votre prudence, de n'en avoir pas parlé à ma ſœur ; en ſa place j'aurois eu de furieux ſoupçons de votre fidélité. Je lui en donnai hier le portrait, reprit Tourmeil, ſans lui parler de la paſſion de cette belle grecque ; j'ai dit ſeulement que je l'avois eu d'un marchand de Céphalonie, je me ſuis fait un plaiſir de ſacrifier ce portrait à Mme. de Briance, ſans bleſſer la mémoire de Fatime. Le Chevalier trouva cette

cette conduite de Tourmeil très judicieuse; ne le voulant pas laisser seul, il demeura le reste de la journée avec lui en conversation, puis il retourna auprès des Dames, qui étoient ravies de ce que Fatville & son oncle les avoit délivrées, en partant dès le matin, de deux provinciaux bien fatiguans: Mme. de Briance apercevant son frère, se douta bien que son amant étoit resté seul; elle fit naître un prétexe qui donna occasion à toute la compagnie de se retirer plutôt qu'à l'ordinaire. Les personnes choisies passerent suivant la coutume dans son apartement; Tourmeil s'y étant aussi rendu, eut le plaisir d'aprendre de la bouche de sa maitresse, qu'elle étoit dans les mêmes sentimens qu'il lui avoit laissez quand il la quitta.

Le lendemain le jour étant beau, Mr. de Livry & le Baron en sortant de table,

proposerent de s'aller promener. La Vicomtesse toujours complaisante pour les divertissemens où Tadillac avoit quelque part, descendit sans perdre de tems dans le jardin ; & fit monter les Dames dans son carosse, afin qu'elles eussent le plaisir d'aller sans être fatiguées dans le bois, dont les routes étoient fort spacieuses ; & le Baron monta sur le siége du cocher, aimant mieux cette occupation que celle de l'entretenir. Cependant Mme. la Vicomtesse lui tint compte de cette galanterie, & admira longtems la bonne grace de ce nouveau phaëton qui n'eut pas un sort si cruel que le premier ; car il conduisit heureusement les chevaux & le char jusques à l'endroit qu'il avoit prémidité. D'abord il s'éloigna du château, puis il s'engagea tellement dans plusieurs allées de traverses, qu'il auroit eu bien de la peine à s'en retourner s'il en avoit eu le

dessein. Le second carosse qui étoit mené par le Chevalier de Livry, suivoit les traces du premier qui alloit devant ; & la nuit vint, que le Baron feignant de chercher le chemin, s'en éloignoit encore ; les valets de la Vicomtesse étoient payés pour ne pas enseigner le véritable.

Mme. la Vicomtesse commençoit à s'effrayer ; les autres Dames se voyant bien accompagnées & dans un païs de connoissance, ne s'inquiéterent point : le Baron & le Chevalier avançoient toujours ; enfin on aperçut beaucoup de lumière. D'abord tout le monde fut d'avis qu'on allât dans cet endroit chercher un guide qui put, avec le secours de quelques flambeaux, conduire les carosses sans s'égarer, jusques au château de Kernosy. Le Baron s'étoit arrêté en attendant la décision de cet avis, les bruits confus des paroles que les uns & les autres proferoient dans

un même moment, l'empêchoient, di-
ſoit-il, d'entendre l'avis de Mme. la Vi-
comteſſe. Elle impoſa ſilence pour lui di-
re qu'il falloit marcher inceſſamment vers
cette lumière qui paroiſſoit de loin, il
obéït auſſi-tôt, & continua ſon chemin
juſqu'à ce qu'il fut ſorti d'une fort belle
avenuë, d'où l'on découvrit à plein un
pavillon quarré, dont les fenêtres, qui
étoient toutes illuminées, compoſoient
par leur ſymmétrie un aſpect auſſi agréa-
ble que ſurprenant. Quand on fut à portée
de ce pavillon, l'on entendit le ſon de
quelques inſtrumens qu'on mettoit d'ac-
cord, & la voix de pluſieurs perſonnes
qui ſembloient n'être occupées que de la
fonction dont chacun étoit chargé. Mme.
la Vicomteſſe délibéra pendant un aſſez
long-tems, ſi elle ſe feroit connoître; &
Mlle. de St. Urbain voïant qu'elle avoit
peine à ſe déterminer, lui dit: pourquoi

non ? cette avanture n'a pas l'air d'être périlleuſe, j'eſpére que nous en ſortirons ſans mal-encontre. Je vais l'éprouver, dit le Baron, en deſcendant du ſiége où il étoit. Les deux caroſſes étant arrêtés, on ouvrit ſans attendre qu'il eut frappé à la porte : lorſqu'ils furent dans la cour, quatre hommes vêtus en ſauvages vinrent avec des flambeaux à la main recevoir Mme. la Vicomteſſe, & l'aïant apperçuë à la tête de pluſieurs Dames qui avoient déja mis pied à terre, deux marchèrent les premiers devant elle, les deux autres ſe mirent ſur les côtés de la troupe qui ſuivoit, & tous quatre ils conduiſirent la compagnie juſqu'à l'entrée d'un grand ſallon orné de quantité de luſtres, dont la lumière faiſoit ſuccéder un nouveau jour à celui qui venoit de finir. Deux ſauvages qui attendoient dans cette ſalle, aïant approché des fauteüils près d'un

grand feu, se retirèrent après avoir fait de profondes révérences.

Il y avoit environ un quart d'heure que l'on étoit entré, quand il parut un jeune enfant vêtu à la romaine, qui salua Mme. la Vicomtesse, & lui demanda si elle auroit agréable que le Seigneur de la maison-brillante vint lui faire offre de son service. La Vicomtesse charmée de cette proposition, pria le prétendu nain d'assûrer le maître de cette maison qu'elle auroit un extrême plaisir à le voir; l'enfant étant sorti, le Baron dit qu'il étoit jaloux de ce Prince inconnu qui sembloit lui disputer l'honneur d'être bien auprès de Mme. la Vicomtesse. Alors le Seigneur de la maison-brillante parut précédé de quatre hommes vêtus à la romaine, qui portoient des flambeaux devant lui: il avoit une robe de velours couleur de feu à l'arménienne, doublée de martre; une

écharpe magnifique sur une longue veste d'étoffe d'or, & sur la tête une espece de petit casque couvert de plumes blanches & couleur de feu, tenant de bonne grace dans la main une baguette dorée : c'étoit Tourmeil, qui pour faire plaisir au Baron, représentoit un personnage dans cette petite fête, & qui étant obligé de paroître dans un habit bisarre devant Mme. de Briance, n'avoit pas voulu être trop négligé. Il n'y avoit que la Baronne de Surgarde à qui on laissa ignorer la vérité de cette avanture, pour avoir le plaisir de son étonnement ; elle fut charmée du Seigneur de la maison-brillante, & en oublia pendant quelque tems le goût qu'on lui avoit toujours remarqué pour le Chevalier de Livry.

La fortune vous a conduit dans mon empire, Madame, dit le Seigneur de la maison-brillante à la Vicomtesse, je lui en ai déjà rendu graces, & je me serois flatté

que ce grand jour devoit être celui où un Enchanteur m'a prédit un bonheur suprême par l'arrivée d'une Dame que ses grandes qualitez rendent aimable, & dont l'humeur charmante fait qu'on préfere sa personne aux grands biens qu'elle posséde. Je n'ai garde d'élever mes pensées jusqu'à vous, Madame, je sai, continua-t'il en montrant le Baron, que les destins vous ont réservée pour ce fidele Chevalier. Il est digne de vous par son amour & par son mérite, je ne troublerai point une union qui doit être si belle.

Les termes empoulés que Mme. la Vicomtesse avoit employés dans la réponse qu'elle fit à ce discours obligeant, l'auroient renduë trop longue, & peut-être fatiguante, si des sauvages ne fussent venus interrompre le cours de ses paroles, en aportant une table qui fut couverte magnifiquement.

Le Seigneur de la maiſon-brillante fit les honneurs de chez-lui : on ſe mit à table ; il s'aſſit auprès de Mme. de Briance, & lui parla d'un air familier, il déſola Mme. de Sugarde, qui ne pouvoit ſouffrir que ce Seigneur, tel qu'il put être, parut plus touché des charmes d'une autre que des ſiens. La Vicomteſſe complimenta Mme. de Briance ſur ſa conquête, & dit au Seigneur de la maiſon-brillante, que ce ſeroit ſans doute par cette beauté, que la prédiction de l'enchanteur s'alloit accomplir : il lui répondit gravement, qu'il commençoit auſſi à le croire.

Des hautbois jouerent pendant le repas, les ſauvages ſervirent à table ; dès qu'il fut fini, le Seigneur de la maiſon-brillante conduiſit la compagnie dans une ſalle ſéparée par un petit veſtibule de celle où l'on venoit de ſoûper, donnant toujours la main à Mme. de Brian-

ce, parcequ'il ne vouloit point, disoit-il, s'oposer aux ordres du destin, en s'exposant de trop près aux charmes de la Vicomtesse.

Elle se mit la première dans un fauteuil qui lui étoit préparé vis-à-vis d'un petit théâtre très-bien entendu; les Dames se placerent au second rang, & les musiciens s'étant mis au troisiéme, les acteurs parurent après que la simphonie eut cessé. Ils jouerent le Bourgeois-gentilhomme avec tous ses agrémens, & s'attirerent l'aplaudissement qu'ils méritoient. Ce sont-là nos comédiens de Rennes? dit la Vicomtesse en les reconnoissant. Il est vrai, répondit le Seigneur de la maison-brillante, je savois qu'ils avoient eu l'honneur de vous plaire, Madame, & d'un coup de baguette je les ai transportés ici pour vous divertir.

Mme. la Vicomtesse comprit par cette

réponse que tout ce qui se passoit, étoit une galanterie du Baron : & de crainte qu'il ne se persuadât qu'elle avoit d'abord été trompée; elle dit en haussant la voix; Quel que soit le Seigneur de cette maison, je lui suis très-obligée d'avoir fait pour moi tous ces agréables enchantemens, qui lui ont assurément couté plus de peines & de soins, qu'il ne veut nous faire croire.

La Baronne de Sugarde ayant aussi reconnu les comédiens, jugea que c'étoit Tadillac qui donnoit cette fête. Mais le Seigneur de la maison-brillante l'embarrassoit toujours : il avoit tant d'esprit, & l'air si poli, qu'elle ne pouvoit le prendre pour un comédien de campagne, ni pour un provincial.

Ce Seigneur accompli de toutes manières, qui étoit cause de la jalousie qui se glissoit parmi les Dames, se leva aussi-

tôt que la comédie fut finie, fit une grande révérence à Mme. la Vicomtesse, & commença le bal avec elle. Les Dames craignant que Mrs. de Livry, le Baron & Tourmeil ne se fatiguassent trop à danser, prierent chacune à leur tour ceux d'entre les acteurs qui se distinguoient dans cet exercice. Les hommes en firent de même à l'égard des comédiennes; la compagnie par ce moyen étant devenuë plus nombreuse, le bal dura plus longtems, & le plaisir n'en fut pas moins agréable.

Il y avoit déja deux heures qu'on étoit occupé à ce divertissement, quand on vit tout-à-coup entrer quatre sauvages qui portoient chacun deux flambeaux : d'abord le Seigneur de la maison présenta la main à Mme. la Vicomtesse, & la conduisit dans la salle où l'on avoit soupé : toute la compagnie suivit, ainsi que les comé-

diens; enfin on servit des rafraîchissemens que l'exercice de la danse rendit plus agréables. Les uns prirent du chocolat, les autres du caffé, d'autres des liqueurs dont il y avoit à profusion : enfin chacun trouva de quoi se satisfaire selon son goût, car les glaces & les confitures séches & liquides n'y manquoient pas.

Cela fait on retourna dans la salle du bal ; mais quel fut l'étonnement de la compagnie, lorsqu'elle vit le théâtre illuminé de nouveau, avec une décoration qui représentoit un bois si naturellement, que peu s'en fallut qu'on ne crut s'être égaré comme on avoit fait en venant du château de Kernosy à la maison-brillante. La simphonie se faisoit entendre; dès qu'elle eut fini, l'on chanta les paroles qui suivent, que Tourmeil avoit composées, où il n'avoit pas oublié Mme. de

Briance, ſachant bien qu'elle ſeroit préſente à ce petit opéra, qui n'étoit que de deux ſcénes, comme Tadillac l'avoit ſouhaité.

(Si dans quelques endroits on trouve peu de juſteſſe, c'eſt moins la faute de l'auteur que de celle qui raconte ces faits; car n'ayant entendu qu'une fois ces paroles, il eſt bien difficile de les avoir retenuës exactement.)

SCENE I.

TIRCIS, PHILEMON.

PHILEMON.

QUAND l'Amour dans ces lieux tranquiles,
Veut raſſembler les plaiſirs les plus doux,
Pourquoi, Tircis, les troublez vous,
Par des ſoûpirs & des ſoins inutiles ?

TIRCIS.

Je cherche en vain dans ce bois écarté,

Un doux repos qui me rende à moi-même.
Hélas ! est-il pour moi quelque tranquillité ?
L'impitoyable Amour a résolu que j'aime.
J'ai fuï pour m'affranchir de ses barbares loix ;
Mais il a fait ma Bergère si belle,
Qu'à nos regards dès qu'il l'offre une fois,
Ce n'est plus l'éviter que de s'éloigner d'elle.

PHILEMON.

En faveur d'un Amant si tendre & si fidelle,
Amour, lancez, lancez vos traits,
Percez le cœur de cette belle,
Puisqu'elle a déjà vos attraits.
En faveur, &c.

TIRCIS.

Percez le cœur de cette belle.

PHILEMON.

En faveur d'un Amant si tendre & si fidelle.

TIRCIS & PHILEMON.

Amour, lancez, lancez vos traits.

TIRCIS.

L'ingratte vient dans ces forêts.

PHILEMON.

Je ne veux point troubler les amoureux secrets.

SCENE II.

TIRCIS. SILVIE.

SILVIE.

Je viens chercher dans cette solitude,
A me plaindre des maux de l'empire amoureux.
N'y calmerai-je point ma triste inquiétude ....?
Ah ! je vous trouve ici, (*à part*) que mon sort est heureux !

TIRCIS.

Cessez, cessez de fuïr un Amant malheureux.
Pourquoi déchainez-vous votre injuste colère,
Contre une si parfaite ardeur ?
Quelque Dieu qui me soit contraire,
L'Amour, le tendre Amour vous répond de mon cœur.
Je jure à vos attraits une ardeur immortelle;
Je brûlerai toujours d'une flamme si belle:
Et si j'osois trahir de si tendres sermens,
Que des Dieux le plus redoutable,
Le Dieu qui fait le bonheur des Amans,

Ne me soit jamais favorable.

SILVIE.

Je veux croire enfin vos sermens,
Ils ont désarmé ma colère ;
Une jeune & vaine Bergère
S'aplaudissoit de causer vos tourmens:
Mais mon amour m'assure à tous momens,
Que je mérite un cœur sincère.
Je veux croire enfin vos sermens,
Ils ont désarmé ma colère.

Tous deux.

Redoublons nos vives ardeurs,
Banissons les tristes allarmes ;
Que tout ce qu'Amour a de charmes
Règne à jamais dans nos cœurs.

SILVIE.

En vain j'ai cru rompre ma chaîne,
C'est mon destin de soûpirer pour vous.
Je ne m'opose plus au penchant qui m'entraine ;
Loin de me plaindre de ma peine,
Je me plaindrai toujours de l'injuste courroux.

Qui me fit préférer les fureurs de la haine
Aux plaisirs d'un amour si charmant & si doux.
En vain, &c.

TIRCIS.

Rossignols de ce lieu paisible,
Oubliez, s'il se peut, vos plus tendres amours;
A chanter la beauté qui m'a rendu sensible,
Employez les beaux jours.
Retenez bien les chants que je vais vous aprendre,
Eux seuls doivent plaire toujours,
Jamais mon cœur fidelle & tendre,
Ne vous fera chanter de nouvelles amours;
Philoméle venez m'entendre.
Amour, qui faites seul le bonheur de ma vie,
D'un mortel fortuné rendez les Dieux jaloux.
Leur destin glorieux ne me fait point d'envie;
Être aimé de Silvie
Est un destin cent fois plus doux.

Duo.

Redoublons, &c.

L'auteur de ces paroles, & celui qui les avoit mises en musique, eurent sujet d'être contens des aplaudissemens de la compagnie. On sortit de cet endroit pour se rendre dans le sallon, où l'on s'entretint très-longtems en se chauffant, sur les beautez de ce petit opéra. Le jour commençoit à paroître, & le Seigneur de la maison-brillante qui n'avoit pas discontinué de faire les honneurs de chez-lui, & à qui la fatigue d'avoir veillé la nuit, avoit ouvert l'apétit du matin, jugea bien que toute l'assemblée devoit être dans le même besoin. Il donna ordre qu'on mit le couvert, & quoique le repas fut aussi magnifique que celui du soûpé, les plaisirs de la table ne furent pas ceux qui occuperent le plus, chacun paroissoit ravi d'être auprès de ses inclinations. Mrs. de Livry étoient à côté de Mlles. de Kernosy; le Baron faisoit sa cour à Mme. la Vicom-

teſſe, le Comte de Tourmeil indifferent pour tous les mets délicieux qui étoient devant lui, ne penſoit qu'à entretenir Mme. de Briance. De l'autre côté Mme. de Salgue ſe félicitoit de voir que Tadillac ne rendoit ſes hommages qu'à Mme. la Vicomteſſe. La Baronne ſeule dévorée par ſa jalouſie, ne pouvoit ſouffrir qu'une autre perſonne qu'elle eut ſu gagner par ſes charmes le cœur du Seigneur de la maiſon. La compagnie étoit ſi comblée de joie, qu'on auroit inſenſiblement gagné l'heure de midi à table, ſi les domeſtiques de Mme. la Vicomteſſe n'étoient venus avertir que les caroſſes étoient prêts. Le grand jour qu'il faiſoit alors, ayant diſſipé les enchantemens de la nuit paſſée, donna lieu de reconnoître que la maiſon où l'on étoit apartenoit à un gentilhomme voiſin de Mme. la Vicomteſſe, qui depuis trois ou quatre ans en

avoit fait un gros pavillon à la moderne.

Ce gentilhomme n'y venoit jamais que dans la belle saison. Son absence facilita les moyens au Baron de gagner le concierge & de le faire consentir, moyennant une honnête récompense, qu'il y célébrât cette fête, dont l'invention plût si fort aux Dames, qu'elles lui en donnerent mille louanges. Depuis ce tems-là Mme. la Vicomtesse ne pouvoit plus vivre sans lui; elle étoit enchantée de ses manières nobles & magnifiques: & le Seigneur de la maison-brillante avec toutes ses qualitez avantageuses, n'avoit point altéré la passion que cette Dame sentoit pour Tadillac. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; ce Seigneur de la maison-brillante l'avoit laissée dans l'èrreur où elle étoit de le croire sincèrement le maître de la troupe de comédiens.

On n'arriva qu'après midi au château de

Kernosy; les gens de la Vicomteſſe ne furent point en peine de ſon abſence, St. Urbain avoit eu ſoin de les avertir qu'on ne reviendroit que le matin : ils dirent au Baron en entrant, qu'un courier étoit arrivé en poſte pour lui rendre une lettre en main propre, qu'il paroiſſoit très-preſſé de lui parler. Le Baron fit comme ſi cette nouvelle l'eut fort ſurpris, parce-qu'on lui parloit en préſence de la Vicomteſſe, qui prit part à ce qu'on lui diſoit, & lui ordonna de venir à ſon réveil l'inſtruire des nouvelles que ce courier lui aportoit : elle alloit prendre quelques heures de repos pour ſe remettre des fatigues de la nuit paſſée.

Avant d'entrer dans ſa chambre, elle lui conſeilla auſſi d'aller ſe repoſer, & d'avertir ſes gens qu'ils ne manquaſſent pas de faire monter ce courier, quand il viendroit le demander. Les Dames, à

l'exemple de Mme. la Vicomtesse, se mirent au lit. Mrs. de Livry, & le Comte de Tourmeil qui étoit arrivé avec les comédiens, dont il paroissoit être le chef, passerent le reste de la journée à se divertir entr'eux. Le Baron de Tadillac ne put être de la compagnie; car le prétendu courier revint justement dans le moment qu'ils entroient dans leur apartement. Les domestiques le firent monter suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, & Tadillac le retint longtems exprès, pour empêcher que personne ne se défiât de la suposition de cet homme.

Le Baron alla chez Mme. la Vicomtesse, aussi-tôt qu'elle fut éveillée. Son air triste la fit frémir; elle voulut savoir le sujet de cet abbatement qui paroissoit sur son visage, & pour toute réponse elle n'entendit que de profonds soupirs; enfin le Baron lui dit qu'il étoit bien mal-

heureux, qu'on l'arrachoit d'auprès de sa personne : eh, pourquoi ! reprit la Vicomtesse toute étonnée. Voyez, Madame, s'il vous plaît, la lettre que j'ai reçüë, dit le Baron ; c'étoit celle que Tourmeil avoit écrite. L'ayant lûë elle tâcha de le consoler par un discours qui effectivement partoit du cœur. Votre oncle est bien pressant, dit-elle, je vois qu'il vous offre un parti considérable, & qu'il prétend que vous alliez, sans perdre un moment, tenir la parole qu'il a donnée pour vous ; mais vous pourriez trouver ailleurs une fortune aussi considérable. Je.... Comme elle alloit continuer, Mme. de Sugarde entra, le Baron fut obligé de se retirer, & ne se trouva point le soir à la comédie.

Mme. la Vicomtesse y passa le tems à faire des réfléxions sur l'absence de Tadillac ; enfin craignant qu'il ne prit son parti,

parti, & qu'il n'obéït à ſon tuteur, elle ſortit ſeule, & alla ſe mettre ſur un petit lit de repos qui étoit dans ſon cabinet; ſon inquiétude l'avoit abbatuë, & ſon eſprit ne fut tranquille qu'après l'arrivée du Baron qu'elle avoit fait appeller. Vous allez voir, dit-elle, dès qu'il fut entré, à quel point je ſuis touchée d'un véritable mérite.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'un homme tel que vous, cherche ailleurs une fortune qu'il dépend de moi de rendre auſſi agréable, que celle qui ſe préſente de la part de votre oncle: Je vous déclare que je conſens de vous épouſer, & que rien déſormais ne pourra nous ſéparer, ſi vous m'aimez autant que je m'en ſuis flattée.... Le Baron l'interrompit en ſe jettant à ſes genoux, & lui dit quantité de choſes, que la Vicomteſſe prit pour un excès de ſa paſſion. St. Urbain vint dans ce

Le lendemain le Baron, qui désiroit sincèrement de contribuer au bonheur de ses deux cousins, alla du matin rendre visite à Mme. la Vicomtesse, afin de l'entretenir en particulier. Il lui proposa l'alliance de Mrs. de Livry pour ses deux niéces. La Vicomtesse accepta la proposition de donner Kernosy au Comte de Livry; mais, dit-elle au Baron, puisque je vous accorde une partie de ce que vous me demandez, faites-moi le plaisir de parler à St. Urbain, & de la disposer à m'obéir; j'ai des raisons qui m'obligent à vouloir absolument son mariage avec Mr. de Fatville: si je pouvois m'en dispenser, je le ferois pour vous plaire. Allez donc lui annoncer que Mrs. de Fatville & leur oncle arrivent ici aujourd'hui.

La commission que le Baron venoit de recevoir contre son attente, l'embarrassa; il ne crut pas à propos de découvrir au

Chevalier la vérité du fait, ni de désoler St. Urbain en lui aprenant l'intention de sa tante : il lui dit seulement que Mrs. de Fatville devoient arriver le soir. Cette aimable personne extrêmement affligée d'entendre une nouvelle si terrible, feignit de se trouver mal, & alla se mettre au lit, afin de n'être pas obligée de paroître. Mm.. de Briance lui tint compagnie; Kernosy ne vouloit point la quitter, mais Mme. la Vicomtesse voulut absolument qu'elle vint faire les honneurs de la maison.

Fatville le Conseiller & son oncle arrivèrent sur le soir; un peu après le frère aîné de Fatville vint en litière, parcequ'il n'étoit pas encore assez bien guéri de sa chûte pour se tenir à cheval, & entra dans la salle de la comédie où l'on étoit alors. La Vicomtesse le reçut agréablement, & lui dit qu'aussi-tôt que la pièce

seroit finie elle le présenteroit à sa niéce, qui s'étoit trouvée mal. Le Chevalier de Livry sentit des mouvemens de colère à la vûë de son rival, & sa prudence n'auroit pu les retenir, si elle n'avoit été secondée de celle de son frère, & des conseils que Tourmeil lui avoit donné.

Après la comédie la Vicomtesse mena Fatville & la compagnie dans la chambre de St. Urbain. Cette visite inopinée embarrassa beaucoup la niéce. Mais quel que fut son embarras, celui qu'on remarqua sur le visage du frère aîné de Fatville, étoit bien plus grand : il ne put dire deux paroles de suite, & ne cessa point de regarder Tourmeil qu'il trouva dans la chambre. Mme. de Briance qui étoit auprès de lui, dit à la Vicomtesse qu'elle l'avoit envoyé chercher pour aprendre quelques morceaux de leur petit opéra. Ce discours augmenta le soupçon de Fat-

ville, il le regarda encore fixément; Tourmeil ne voulant pas être connu, sortit aussi-tôt; mais le provincial n'en parut pas plus tranquille.

La Vicomtesse ne pouvant comprendre quelle étoit la cause de cette agitation d'esprit qui régnoit de part & d'autre, emmena Mrs. de Fatville & laissa St. Urbain en liberté avec Mme. de Briance, Après leur sortie, elles raisonnèrent touchant l'émotion qui avoit paruë sur le visage du provincial à la vûë de Tourmeil; & n'y trouvant rien de vraisemblable, elles conclurent qu'il ajoutoit à beaucoup d'autres défauts celui d'être jaloux sans sujet.

Cependant le Chevalier étoit au désespoir, il ne trouvoit point St. Urbain assez résoluë pour désobéir à sa tante; ah! mon frère, disoit-il à Tourmeil, car il l'apelloit souvent de ce nom, que je

suis malheureux ; que j'envie votre destinée : vous êtes tendrement aimé, & rien ne s'opose à vos espérances. Vous êtes aimé de même, répondit Tourmeil ; & quand on est aimé c'est offenser l'amour que se plaindre avec tant de violence. Vous n'aimez point si vous n'espérez rien : l'espoir est inséparable de l'amour ; & dans le tems même que l'on croit aimer sans ce secours flatteur, on mourroit de douleur si l'espérance n'étoit cachée au fond du cœur qui croit l'avoir perduë.

Tourmeil essaya inutilement de consoler le Chevalier ; ce fut beaucoup de le résoudre à retourner dans la chambre de la Vicomtesse : il y alla enfin, & regarda en entrant son rival avec une jalousie terrible dont il n'auroit pu être le maître, s'il n'avoit senti à son côté son ami, qui ne voulut point l'abandonner dans cette occasion.

Tourmeil moins prévenu que le Chevalier, considéra le provincial avec plus d'attention qu'il n'avoit fait dans la chambre de St. Urbain, & après l'avoir entendu parler plusieurs fois. C'est lui-même, dit-il au Chevalier ; oui, c'est lui-même. Le Chevalier lui demanda l'explication de ces paroles : sortons, lui dit Tourmeil en baissant la voix, je vais relever vos espérances.

La Vicomtesse proposoit alors à Mrs. de Fatville de signer après le soûper les articles qu'elle avoit dressés avec leur oncle. Kernosy, que cette proposition affligea, sortit de la chambre pour avertir sa sœur du dessein de leur tante.

Cependant Tourmeil ayant apris au Chevalier le secret qui devoit contribuer à le rendre heureux, fit avertir le Baron de le venir trouver. La Vicomtesse qui remarquoit un grand mouvement dans

toute la compagnie, craignant que St. Urbain peu diſpoſée à ſuivre ſes volontez, ne ſongeât à lui échaper pour aller dans un couvent, ou chez quelqu'une de ſes parentes, donna ſecrettement ſes ordres pour faire fermer les portes du château; mais on lui en aporta les clefs avec moins de diſcrétion : un valet étourdi les lui donna devant Mrs. de Fatville.

La préſence de Tourmeil & du Chevalier de Livry, le murmure qui ſe répandoit dans le château, la vûë de ces clefs qu'on venoit d'aporter; tout ſembloit annoncer à Fatville l'aîné l'impoſſibilité de ſon mariage. L'apréhenſion de quelque malheur troubla ſon eſprit de telle ſorte, que ſe jettant tout à coup aux piés de la Vicomteſſe : Ah! Madame, lui dit-il, voulez-vous me perdre? On m'a reconnu, je n'en ſaurois douter; Mr. de Tourmeil, & le Chevalier de Livry

ſont ici, faites ma paix, j'accepte toutes les conditions qu'ils voudront m'impoſer. De quoi donc eſt-il queſtion? dit la Vicomteſſe, ſurpriſe des paroles & de l'action du provincial: quelle quérelle avez-vous avec le Chevalier de Livry, & où avez-vous vû ici ce Mr. de Tourmeil dont vous parlez? Ah! mon neveu, s'écria l'oncle de Fatville, vous vous perdez vous-même par votre frayeur; ſans elle Mme. la Vicomteſſe ignoreroit abſolument la malheureuſe avanture qui vous eſt arrivée. Oui, dit le Chevalier en entrant, Madame ne la ſavoit point, mais je venois l'en inſtruire.

Fatville que vous voyez, Madame, continua-t'il, en remarquant qu'on l'écoutoit avec attention, eſt complice de cet aſſaſſinat dans Rennes qui ſuivit la quérelle que j'avois euë avec un gentilhomme de la province: j'y fus bleſſé &

Mr. de Tourmeil, le plus cher de mes amis, pensa y perdre la vie, en défendant généreusement la mienne. Ce fut de la main de ce lâche que Tourmeil reçut un coup par derrière. Nous avions ignoré son nom, parceque celui des assassins qui fut pris ne le savoit pas lui-même; il déposa seulement que celui qui avoit blessé Tourmeil étoit un ami du provincial avec qui j'avois eu querelle.

L'oncle de Fatville qui avoit de l'esprit, jugeant bien, par la confusion où il vit son neveu, qu'il n'étoit pas en état de répondre, dit au Chevalier de Livry toutes les raisons qu'un honnête-homme peut donner pour défendre une mauvaise cause, & pour tâcher de terminer l'affaire à l'amiable. Voilà, dit alors Fatville l Conseiller, voilà sans doute ce que les maudits Lutins étoient venus prédire. Cette sottise ne seroit pas tombée à terre,

& l'on s'en seroit diverti, si l'on n'avoit pas été trop occupé d'ailleurs.

La Vicomtesse qui se piquoit de grandeur d'ame, parut indignée de la mauvaise action de Fatville, & pourtant à la considération de son oncle, elle pria le Chevalier de pardonner à ce malheureux gentilhomme. Le Chevalier qui étoit véritablement généreux, accorda de bonne grace à la Vicomtesse tout ce qu'elle lui demandoit; elle en fut touchée. Mais, reprit l'effrayé Fatville, je ne pourrai jouïr de la grace que M. le Chevalier de Livry veut bien me faire, si M. de Tourmeil n'est pas aussi généreux que lui. Le Chevalier qui vit bien qu'il n'y avoit plus moyen de cacher le Comte de Tourmeil à la Vicomtesse, la pria de passer dans son cabinet; le Baron les y suivit: ils lui aprirent en peu de mots les divers intérêts qui avoient obligés Tourmeil à dé-

guiser sa véritable condition pour quelques jours ; la Vicomtesse taupa au mistère en faveur de l'air de roman qu'elle trouva dans cette avanture. Et le Baron la trouvant de bonne humeur, lui dit ; Madame, il n'y a pas d'aparence que vous eussiez donné Mlle. de St. Urbain à Fatville sans avoir des raisons pressantes ; j'aprouve fort que le Chevalier ait pardonné à ce perfide, puisque vous l'en avez prié : mais, Madame, servez-vous plus utilement du pardon que Tourmeil va sans doute lui accorder aussi à votre prière.

La Vicomtesse trouva que le Baron de Tadillac avoit raison ; elle se voyoit dans l'obligation de quelque reconnoissance envers le Chevalier, qui venoit d'accorder de si bonne grace à sa prière le pardon de Fatville ; & comme elle n'admettoit pas à son roman le peu de soin que les

héroïnes ont de leurs intérêts, sa résolution fut, suivant l'avis de Tadillac, de profiter en cette occasion de 20000. l. qu'elle devoit à M. de Fatville. Après tout, Fatville étoit encore trop heureux de sortir d'affaire à si bon marché; il avoit donné sa parole à Mme la Vicomtesse qu'il lui remettroit cette dette avant d'épouser Mlle. sa niéce, & son oncle auroit même offert une somme aussi considérable en proposant l'accommodement avec Mr. de Tourmeil & Mr. le Chevalier de Livry.

La résolution prise, le Chevalier sortit & le Baron resta seul avec sa Vicomtesse, ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté où il la voyoit, lui proposa sans autre cérémonie, de donner Mlle. de St. Urbain au Chevalier de Livry qui avoit beaucoup de bien, de mérite & de naissance, & qui lui apartenoit déjà, ayant accordé Mlle. de Kernosy à son frère.

J'ouvre enfin les yeux, dit alors la Vicomtesse, vos deux cousins sont amoureux ici ; mais puisque par leur moyen je trouve le même avantage que je trouvois en donnant ma niéce à M. de Fatville, & de plus que je juge facilement que vous desirez cette alliance, je l'acepte avec plaisir. Le consentement de la Vicomtesse charma le Baron, il la pria d'asseurer dès ce soir le bonheur de tant d'aimables personnes, & le sien, en lui permettant de déclarer la fortune qu'elle lui réservoit. La Vicomtesse, que le discours du Baron attendrit, fit apeller Mme. de Briance & Mis. de Livry, pour leur aprendre qu'elle avoit accepté la proposition que le Baron lui avoit faite pour eux. Jamais joye plus parfaite ne succéda à une plus affreuse tristesse.

Les amans heureux accoururent annoncer leur bonheur à Mles. de Kerno-

sy. Mme. de Briance étoit ravie de voir ses frères par cette alliance encore plus parfaitement unis avec elle; & les Fatvilville étoient satisfaits de la générosité de leurs ennemis M ne. de Salgue exempte de jalousie, & touchée de l'amour & des charmes du Baron, fut la première à témoigner à la Vicomtesse la joye qu'elle avoit de son mariage. La Baronne de Sugarde étoit seule mécontente; plus d'espérance au Chevalier de Livry : cette réfléxion ne pouvoit que lui causer du chagrin, mais le tems n'étoit pas propre à faire paroître ses sentimens.

La nuit se passa sans qu'il fut possible au dieu du sommeil de régner un moment sur un peuple aussi dévoué à la joïe: le trouble agréable que l'amour heureux porte dans les cœurs, les agite autant que la plus cruelle tristesse. Tout le monde au lieu de se coucher, s'employa vi-

goureusement à terminer l'affaire de Fatville avant que la nuit se passât : Tourmeil lui pardonna à des conditions avantageuses pour la Vicomtesse ; mais à son égard il ne connut que le plaisir d'accorder un généreux pardon à son ennemi, comme le Chevalier de Livry avoit fait.

Dès qu'il fut jour les Fatville partirent du château, & les amans satisfaits de leur destinée, ne songerent qu'à choisir le jour de leur hymen ; il ne fut reculé que de trois jours, encore trouverent-ils le tems trop long au gré de leur impatience. La magnificence y régna moins que la joye & l'amour. Le Comte de Livry épousa Mlle. de Kernosy ; le Chevalier Mlle. de St. Urbain ; le Baron de Tadillac Mme. la Vicomtesse.

Tourmeil ne fut heureux en épousant Mme. de Briance que quelques mois après ses amis, des raisons de famille

retardant leur mariage. Il soupira, & se plaignit douloureusement d'être seul malheureux dans un jour destiné à la félicité. Vous avez une fortune à laquelle vous ne faites pas réfléxion, lui disoit le Baron le jour de leurs nôces: vous êtes, dites-vous, le plus infortuné des amans? je suis sûr que vous êtes aujourd'hui le plus amoureux.

Tourmeil goûtoit fort peu cette espéce de consolation; mais l'amour ne retarda son bonheur que pour le rendre encore plus parfait; il épousa Mme. de Briance, & fut véritablement heureux avec elle. Il semble même que leur hymen rendit leur amour plus ardent & plus tendre.

Ils passerent encore quelques mois ensemble au château de Kernosy; après ce tems-là Tourmeil & Mr. de Livry emmenerent leurs belles épouses: & le Baron se seroit peut-être ennuyé de rester seul avec

la sienne, si le voisinage de la charmante Mme. de Salgue ne l'en eut dédommagé.

Fin de la seconde & dernière Partie.



